

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ROSALIE JETTÉ ET LES FILLES-MÈRES  
ENTRE TUTELLE RELIGIEUSE ET POUVOIR MÉDICAL  
(1845-1866)

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
MICHELINÉ LACHANCE

MAI 2007

# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

## Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 -Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Sœur Gisèle Boucher a consacré des années de sa vie à garder bien vivante la mémoire de la fondatrice des Sœurs de Miséricorde. Je la remercie de m'avoir ouvert toutes grandes les portes du Centre Rosalie Cadron-Jetté dont la majeure partie de la documentation provient des Archives des Sœurs de Miséricorde.

À l'issue de ce fructueux voyage dans le temps, j'ai une pensée toute particulière pour Fernande Roy, ma directrice de mémoire. Ses judicieux conseils, ses remarques constructives et son indéfectible disponibilité m'ont été précieux.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	
LISTE DES TABLEAUX	viii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	2
ÉTAT DE LA QUESTION	
1.1 État de la question	2
1.2 Revue historiographique	2
1.2.1 Rosalie Cadron-Jetté et les Sœurs de Miséricorde	2
1.2.2 L'Église et monseigneur Bourget	5
1.2.3 L'état de la médecine et de l'obstétrique au XIXe siècle	6
1.2.4 Les sages-femmes	8
1.2.5 L'obstétrique ailleurs dans le monde	10
1.2.6 Les mères célibataires	12
1.3 Problématiques et hypothèses	16
1.4 Sources et méthodologie	20
CHAPITRE II	25
ROSALIE JETTÉ ET SON TEMPS	
2.1. Introduction	25
2.2 Origines	26
2.3 Enfance et adolescence	29
2.4 Vie matrimoniale	31

2.5 Déménagements successifs et veuvage	32
2.6 Conclusion	36
 CHAPITRE III	 38
ROSALIE ET LES DÉMUNIS	
3.1 Introduction	38
3.2 Le Montréal des années 1830	38
3.3 La lutte contre la pauvreté	41
3.4 Rosalie et les démunis	43
3.5 Le drame des filles mères	49
3.6 Les débuts de l'Hospice de Sainte-Pélagie	55
3.7 Les Dames de Sainte-Pélagie	59
3.8 Situation financière critique	62
3.9 Conclusion	66
 CHAPITRE IV	 68
LES FILLES-MÈRES	
4.1 Introduction	68
4.2 Le Journal des pénitentes	72
4.2.1 Statut social: la majorité sont célibataires	72
- Les veuves	
- Les femmes mariées	
4.2.2 Lieu de domicile déclaré	75
- Les Canadiennes françaises vivant au Québec	
- Les non-Québécoises	
4.2.3 L'âge: le tiers des pensionnaires a 20 ans ou moins	79
4.2.4 Religion: la majorité est catholique	86

4.2.5	Métier: beaucoup de servantes, quelques couturières	88
	- Les couturières	
	- Les modistes	
	- Les servantes	
4.2.6	Référence: le rôle du curé	93
4.2.7	Naissances: autant de filles que de garçons	94
4.2.8	Durée du séjour à la maternité	99
4.2.9	Mouvement saisonnier	101
4.2.10	Lieu de destination de la mère après l'accouchement	103
4.2.11	Fréquence des séjours	104
4.3	Analyse et conclusion	105
CHAPITRE V		112
LA TUTELLE RELIGIEUSE		
5.1	Introduction	112
5.2	D'Émilie Gamelin à Rosalie Jetté	114
5.3	Ouverture du noviciat des Sœurs de Miséricorde	117
5.4	Fondation de l'Institut des Sœurs de miséricorde	120
5.5	Le pasteur et ses brebis	122
5.6	Les Sœurs de Miséricorde et leurs pensionnaires	128
5.7	Rosalie Jetté et ses «trésors»	131
5.8	Le témoignage de quelques ex-filles-mères	133
5.9	Conclusion	137
CHAPITRE VI		141
LE POUVOIR MÉDICAL		
6.1	Introduction	141

6.2	La médecine à Montréal au XIXe siècle	142
6.3	L'obstétrique, une science nouvelle	144
6.4	La formation des sages-femmes à l'Hospice de Sainte-Pélagie	147
6.5	Les accouchements à Sainte-Pélagie	152
6.6	Le conflit entre les médecins et les sages-femmes	157
6.7	Mourir en couches	163
6.7.1	Les fièvres	167
6.7.2	Le typhus	168
6.7.3	La petite vérole	169
6.8	Y a-t-il des coupables?	170
6.9	Les soins donnés aux mourantes	172
6.10	Le coup fatal porté par Mgr Bourget	173
6.11	Conclusion	176
CHAPITRE VII		179
LES DERNIÈRES ANNÉES DE ROSALIE		
7.1	Introduction	179
7.2	Portrait statistique des effectifs religieux	179
7.3	Les Sœurs de Miséricorde ont-elles la vocation?	182
7.4	L'administration de Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal	188
7.5	L'attitude de la supérieure à l'égard de Rosalie Jetté	194
7.6	La mort de Rosalie Jetté	198
7.7	Conclusion	199
CONCLUSION		201

APPENDICE A	210
CERTIFICAT DE COMPÉTENCE DE ROSALIE JETTÉ (SAGE-FEMME)	
APPENDICE B	211
LETTRE DE MÈRE SAINTE-JEANNE-DE-CHANTAL AU SECRÉTAIRE DE MGR BOURGET	
BIBLIOGRAPHIE	217



## LISTE DES TABLEAUX

4.1	Admissions annuelles à l'Hospice de Sainte-Pélagie (1845-1866)	71
4.2	Statut marital des pensionnaires	73
4.3	Lieu de domicile déclaré	75
4.4	Lieu de domicile des Québécoises	77
4.5	Nombre de pensionnaires par groupe d'âge	79
4.6	Admissions par année des 1061 filles de 12 à 20 ans	81
4.7	Nombre de filles admises selon l'âge	83
4.8	Lieu de domicile des 48 protestantes	88
4.9	Nombre de servantes par rapport aux admissions annuelles	90
4.10	Âge des servantes incluant les trois domestiques	92
4.11	Lieu de domicile des servantes	93
4.12	Naissances et décès des enfants à la maternité (1845 -1866)	96
4.13	Enfants morts en même temps que leur mère	98
4.14	Durée de séjour des 2 244 femmes admises entre 1845 et 1864	99
4.15	Durée de séjour des pensionnaires selon les années (1845-1866)	100
4.16	Fréquence des naissances mensuelles à Sainte-Pélagie	102
5.1	Sœurs Madeleines ayant rédigé leurs souvenirs de Rosalie Jetté	137
6.1	Mouvement annuel des admissions, des naissances et des décès	153
6.2	Âge des femmes décédées	164
6.3	Causes de décès des mères de 1847 à 1866	166
6.4	Répartition annuelle des décès des mères	171
7.1	Profil des aspirantes au noviciat	180
7.2	Âge des veuves à leur arrivée au noviciat	181
7.3	Âge des célibataires à leur entrée au noviciat	181
7.4	Nombre annuel de soignantes et de pensionnaires	193

## RÉSUMÉ

Dans la foulée de la crise économique qui sévit au Bas-Canada au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une nouvelle réalité sociale fait son apparition: des filles-mères en nombre croissant investissent Montréal en quête d'un refuge où accoucher.

L'histoire n'a pas fait une grande place à Rosalie Cadron-Jetté (1794-1864) qui a comblé un vide profond en fondant la première maternité montréalaise, l'Hospice de Sainte-Pélagie, ni aux filles-mères qu'elle y a accueillies.

À partir des manuscrits des pionnières, ce mémoire reconstitue les débuts épiques de cette œuvre innovatrice tenue à bout de bras par sa fondatrice. En second lieu, grâce à la base de données qu'elle a tirée du Registre des entrées et des sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie de Montréal, l'auteure présente les principales caractéristiques des 2 701 filles-mères qui y ont été admises entre 1845 et 1866. Souvent très jeunes, ces pensionnaires, domiciliées pour la plupart dans la région montréalaise, étaient catholiques et célibataires. Cette étude permet aussi de cerner les conditions de vie de ces femmes, dont la moitié venaient des campagnes avoisinantes pour travailler comme servantes en ville.

L'analyse de ces documents d'archives démontre que deux forces majeures ont perturbé le développement de la maternité. D'une part, le pouvoir religieux incarné par Mgr Ignace Bourget, a mis la jeune institution sous tutelle en obligeant sa fondatrice, Rosalie Cadron-Jetté, à la placer sous la protection d'une communauté religieuse dont il a lui-même assuré la direction. Ce faisant, l'évêque de Montréal y a instauré un climat religieux austère fait de privations, en plus d'entretenir chez les pensionnaires un sentiment de culpabilité.

Peu après, les médecins de Montréal ont pris le contrôle médical des lieux en éliminant les religieuses sages-femmes qui, jusqu'alors, accouchaient les filles-mères. Les témoignages des pionnières, comme aussi la correspondance de la communauté, illustrent le conflit qui a opposé les médecins aux sages-femmes et troublé la vie déjà difficile des pensionnaires de la maternité.

En examinant le rôle social joué par Rosalie Cadron-Jetté dont la maternité, mieux connue sous le nom de Miséricorde, a recueilli pendant un siècle et demi des milliers de jeunes filles et de femmes enceintes, ce mémoire veut contribuer à accorder à sa fondatrice la place qui lui revient dans l'histoire de l'obstétrique. Et peut-être aussi donner un visage aux filles-mères que la société puritaine du temps a voulu cacher.

Mots clés: XIXe siècle / Cadron-Jetté, Rosalie / Bourget, Mgr Ignace / filles-mères / obstétrique / Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada / maternité / sages-femmes.

## INTRODUCTION

Pour bon nombre de Québécois, la Miséricorde évoque de vagues souvenirs. Une lointaine parente y a jadis accouché clandestinement. Ou une connaissance y est née de parents inconnus. En revanche, le nom de Rosalie Jetté (1794-1864) ne rappelle rien la plupart du temps. Rares sont ceux qui connaissent cette sage-femme qu'on associe instinctivement mais sans trop savoir pourquoi aux mères célibataires.

C'est en lisant la Positio, dossier préparé par les Sœurs de Miséricorde sur leur fondatrice en vue de sa béatification et de sa canonisation par l'Église de Rome, que je l'ai découverte. L'étonnante ouverture d'esprit de cette femme m'a frappée. Dans la société puritaine du milieu du XIXe siècle qui méprisait et rejetait les filles-mères, elle leur a consacré les vingt dernières années de sa vie. En plus de les accoucher, elle les a aidées à repartir du bon pied. J'ai alors pris connaissance de l'épouvantable drame vécu par les filles-mères. Peu de travaux portent sur ces femmes démunies et sans ressources ou sur l'aide et les soins que les sages-femmes de la Miséricorde, alors appelée l'Hospice de Sainte-Pélagie, leur ont apportés. Afin de combler partiellement cette lacune, ce mémoire de maîtrise se propose de tracer un portrait de celles qui y ont séjourné entre 1845 et 1866. Il veut en outre observer le rôle social joué par Rosalie Cadron-Jetté et ses compagnes dans la région montréalaise. Et peut-être ainsi contribuer à donner à la fondatrice de la Miséricorde la place qui lui revient dans l'histoire de l'obstétrique.

Si j'ai pu consulter l'abondante documentation archivistique consignée au Centre Rosalie-Cadron-Jetté, les Sœurs de Miséricorde n'ont ni demandé ni exercé un droit de regard sur ce mémoire. Cependant, pour respecter la confidentialité des filles-mères, j'ai décidé de ne mentionner que leurs prénoms, bien que leurs noms de famille apparaissent dans le Registre des entrées et sorties de l'institution.

## CHAPITRE I

### ÉTAT DE LA QUESTION

Afin de situer ce mémoire dans l'historiographie existante, j'examinerai dans ce premier chapitre ce que les historiens et autres chercheurs ont déjà écrit sur la maternité au XIXe siècle. J'exposerai ensuite les hypothèses qui guident cette recherche. Enfin, je présenterai la base de données que j'ai constituée à l'aide d'un document d'archives qui m'a permis de mieux connaître les filles- mères.

#### 1.2 Revue historiographique

##### 1.2.1 Rosalie Cadron-Jetté et les Sœurs de Miséricorde

Le peu que nous savons des filles-mères qui ont accouché à l'Hospice Sainte-Pélagie, nous le devons aux ouvrages consacrés à leur protectrice, Rosalie Cadron-Jetté. Il existe cinq biographies de cette femme née à Lavaltrie en 1794 et morte à Montréal en 1864. Ce sont en fait des hagiographies écrites par des religieux dans le style pompeux de l'époque. Les plus anciennes remontent à la fin du XIXe siècle et la plus récente date de 1964. Leur intérêt réside dans le fait qu'elles s'inspirent des témoignages d'une cinquantaine de ses contemporains, dont des membres de sa famille, des religieuses et des aumôniers de sa communauté<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La liste de ces biographies apparaît dans la bibliographie présentée à la fin de ce travail.

Un de ces livres, *Mère de la Nativité et les origines des Sœurs de Miséricorde (1848-1898)*<sup>2</sup> publié en 1898, constitue un document précieux de 252 pages car il repose sur des témoignages de première main. En effet, Pierre-Auguste Fournet, prêtre sulpicien, a pu interviewer dix-sept des religieuses qui ont connu Rosalie Cadron-Jetté (Mère de la Nativité) et ont vécu les événements dont il est question dans ce mémoire. L'auteur présente celle-ci sous son plus beau jour, mais il signale aussi les persécutions dont elle a été victime au sein de sa communauté, ceci, précise-t-il dans une lettre aux Sœurs de Miséricorde écrite le 26 avril 1898 et conservée aux ASM, «dans l'intérêt de la vérité, comme aussi pour faire ressortir l'héroïque patience de la fondatrice<sup>3</sup>.»

Outre ces hagiographies, la plupart des livres sur l'histoire des femmes consacrent une page, parfois deux, à Rosalie Cadron-Jetté et à son œuvre. L'approche est généralement plus féministe que religieuse, mais toujours l'on souligne le courage et le mérite de cette laïque qui s'est dévouée sans compter pour les démunis, à une époque où la charité relevait du domaine privé et non de l'État.

Sous la plume d'Andrée Désilets, le *Dictionnaire biographique du Canada* décrit Rosalie Cadron-Jetté comme une veuve qui, à 51 ans, a donné à sa vie une orientation qui marquera l'histoire sociale et religieuse de Montréal. Tout en lui reconnaissant une largeur de vue peu commune pour l'époque et un réel sens des valeurs humaines, l'historienne la présente comme ayant été choisie par l'évêque de Montréal pour poursuivre et stabiliser son action charitable auprès des filles-mères au sein d'une communauté religieuse.

---

<sup>2</sup> Pierre-Auguste Fournet, p.s.s., *Mère de la Nativité et les origines des Sœurs de Miséricorde (1848-1898)*, Montréal, imprimé à l'Institution des sourds-muets, 1898, 252 pages.

<sup>3</sup> Archives des Sœurs de Miséricorde (A.S.M.), L-23

Publié en 1988, *Profession: religieuse*<sup>4</sup> s'intéresse plus particulièrement aux Sœurs de Miséricorde. L'historienne Marta Danylewycz s'interroge sur le sens de la vocation de ces femmes et conclut, en retraçant leur cheminement, que leur entrée en religion était plus un choix de carrière et une solution de rechange au mariage qu'un appel de Dieu ou un goût marqué pour la vie en communauté. L'auteure rejette l'explication voulant que la recrudescence de vocations religieuses chez les Québécoises du temps soit attribuable au désir de se conformer à la volonté divine. Elle croit plutôt que la société québécoise ne sait que faire des femmes qui ont le malheur de demeurer célibataires. L'appel de Dieu peut constituer une solution au problème<sup>5</sup>.

En exposant les conflits internes et le climat de dénonciation qui régnait chez les Sœurs de Miséricorde, en plus de rappeler leurs mésententes avec les aumôniers chargés de leur direction spirituelle, Marta Danylewycz conclut que, dans cette communauté improvisée, les aspirations religieuses sont souvent bien secondaires, du moins au début.

Un autre ouvrage, celui d'Huguette Lapointe-Roy, nous éclaire sur le réseau d'institutions de charité qui s'est développé au Bas-Canada<sup>6</sup>. L'influence omniprésente de Mgr Bourget qui a multiplié les œuvres religieuses dans le but de répondre aux besoins croissants d'une société en mutation y est frappante. Cependant, si l'auteure met en lumière le rôle social exercé par les communautés religieuses du temps, elle ne mentionne qu'à trois reprises le travail des Sœurs de Miséricorde auprès des filles-mères, sans jamais citer le nom de Rosalie Cadron-Jetté. Cela a de quoi surprendre, vu l'importance et l'originalité de l'œuvre, et compte-tenu de la correspondance entre l'évêque de Montréal et les Sœurs de Miséricorde

---

<sup>4</sup> Marta Danylewycz, *Profession: religieuse*, Montréal, Boréal, 1988, 247 pages.

<sup>5</sup> *Ibid*, p.106.

<sup>6</sup> Huguette Lapointe-Roy, *Charité bien ordonnée*, Montréal, Boréal, 1987, 330 pages.

conservée aux Archives des Sœurs de Miséricorde (ASM) et aux Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal (ACAM).

Il faut s'en remettre aux pages du livre consacré aux Sœurs de la Providence d'Émilie Gamelin<sup>7</sup>, vouées au service des femmes âgées et démunies, pour comprendre comment l'évêque imposait sa loi et contrôlait les œuvres qu'il chapeautait. À ce chapitre, le parallèle entre l'entrée en religion de la veuve Gamelin et la prise d'habit de la veuve Jetté est frappant.

En prenant connaissance des directives conformes à la morale de l'Église catholique romaine que Mgr Bourget a transmises aux Sœurs de Miséricorde, aux règlements qu'il leur a imposés, aux retraites qu'il prêchait et à la personnalité autoritaire de deux aumôniers à qui il a confié leur direction spirituelle, Antoine Rey et Venant Pilon, il y aura lieu de se demander si celles-ci disposaient de la moindre marge de manœuvre dans l'exercice de leur mission.

## 1.2. 2 L'Église et Mgr Bourget

Sous la plume de l'historien Philippe Sylvain, le *Dictionnaire biographique du Canada* retrace la vie d'Ignace Bourget (1799-1885). Une vie notamment axée sur la formation des ecclésiastiques d'ici et la recherche de bons sujets provenant d'Europe, mais aussi sur la fondation de communautés religieuses capables de l'aider à répondre aux besoins de son diocèse que l'urbanisation rapide menace d'une prolétarianisation galopante. Dans une brève énumération des communautés fondées par le prélat, Philippe Sylvain mentionne les Sœurs de Miséricorde et cite entre parenthèses le nom de Rosalie Cadron. Pour plus de renseignements sur «l'infatigable évêque», il nous renvoie au biographe de celui-ci, le père Léon Pouliot qui, écrit-il, a consacré plus de 40 ans à scruter la vie et l'œuvre de Mgr Bourget.

---

<sup>7</sup> Denise Robillard, *Émilie Tavernier-Gamelin*, Montréal, Éditions du Méridien, 1988, pp. 151 à 169.



Dans cette biographie<sup>8</sup>, Léon Pouliot consacre huit pages à Rosalie Cadron-Jetté et à sa maternité. Ses sources, pour la plupart, sont tirées du récit non signé mais attribué à l'abbé Pierre-Auguste Fournet, *Mère-Marie de la Nativité et les origines des Sœurs de Miséricorde*, mentionné précédemment.

Selon Léon Pouliot, l'Hospice de Sainte-Pélagie est l'œuvre la plus audacieuse «fondée» par l'évêque de Montréal. Rosalie Cadron-Jetté aurait été l'instrument lui permettant de faire la volonté de Dieu. Dans sa relation des faits, le biographe accorde tout le crédit à Mgr Bourget. C'est lui qui a choisi Rosalie, qui l'a guidée, qui lui a donné une compagne... Lui aussi qui lui a demandé de former un corps de sages-femmes.

Le biographe reconnaît que ce but était destiné à disparaître quelques années plus tard, à la demande des médecins, sans toutefois préciser le rôle déterminant de Rome et de Mgr Bourget dans cette décision éprouvante pour les sages-femmes de la maternité.

### 1.2.3 L'état de la médecine et de l'obstétrique au XIXe siècle

Pour situer ce mémoire dans l'historiographie, il y a lieu de procéder à un court bilan de l'état de la médecine au milieu du XIXe siècle, en particulier des connaissances en matière d'obstétrique.

La documentation consacrée à la médecine du temps présente l'image d'une science approximative, confrontée aux maladies infectieuses faussement attribuées à des facteurs climatiques et environnementaux et soignées de façon inadéquate. Les opérations chirurgicales se font alors dans des conditions franchement inquiétantes.

---

<sup>8</sup> Léon Pouliot, s.j., *Monseigneur Bourget et son temps*, tome III, Montréal, Éditions Bellarmin, 1972, pp. 65 à 73.

Dans ce contexte, l'obstétrique, une toute nouvelle science, donne lieu à des pratiques discutables et le taux de mortalité infantile est effarant, comme l'affirme Jean-Claude Robert<sup>9</sup>. L'historien constate que la mort d'autant d'enfants constituait une sorte de fatalité dont on ne cherchait même pas les causes<sup>10</sup>.

L'ouvrage de Jacques Bernier, *La médecine au Québec*<sup>11</sup>, une bonne synthèse des travaux jusqu'à 1989, confirme, preuves à l'appui, que l'obstétrique en était à ses balbutiements et qu'on l'enseignait bien sommairement. L'historien met le doigt sur l'un des problèmes majeurs, soit l'ignorance en matière d'hygiène et d'asepsie. Si les réformes sanitaires s'amorcent, les cas d'infection et de fièvre sont encore nombreux, notamment les fièvres puerpérales chez les femmes enceintes<sup>12</sup>.

Pour confirmer cette thèse, et pour l'appliquer plus précisément à la Maternité de Sainte-Pélagie, les revues médicales sont d'un grand secours. Ainsi, 50 ans après les faits, deux médecins, les docteurs René de Cotret<sup>13</sup> et Jean-Philippe Rottot<sup>14</sup> ont raconté dans *L'Union médicale du Canada* leurs premières années dans la profession.

*L'Histoire de la faculté de médecine de l'Université de Montréal*, publiée en 1993, retrace les débuts de l'enseignement de l'art d'accoucher. L'auteur, Denis Goulet, souligne l'importance des ententes entre le Collège et les communautés religieuses, notamment celle qui permettait aux étudiants de suivre les cliniques d'obstétrique du docteur François-Xavier Trudel, médecin attitré de la Maternité de

---

<sup>9</sup> Jean-Claude Robert, «The City of Wealth and Death: Urban Mortality in Montreal, 1821-1871», *Essays in the History of Canadian Medicine*, Toronto, McLelland and Stewart, 1988, p. 24; D'autres historiens, notamment Martin Tétrault et Michael Farlay, ont également étudié le phénomène de la mortalité infantile.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>11</sup> Jacques Bernier, *La médecine au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 207 pages.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>13</sup> René De Cotret, «Hospice de la maternité», *L'Union médicale du Canada*, Montréal, novembre 1897, p. 690.

<sup>14</sup> Jean-Philippe Rottot, «La science médicale à Montréal depuis 50 ans jusqu'à nos jours», *Revue médicale du Canada*, vol. 6, 1902, pp. 342-345.

Sainte-Pélagie. Il note toutefois des failles dans cette collaboration. Ainsi, à l'Hôtel-Dieu, les visites-cliniques se déroulaient selon un calendrier restrictif et rigide et, à la maternité, «aucun des professeurs de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal n'exerçait un véritable contrôle sur le service des accouchements»<sup>15</sup>. Cette affirmation dont Goulet ne fournit pas la source ne correspond pas aux dires des pionnières, ni à la version présentée dans la plupart des ouvrages historiographiques qui constatent plutôt que ces religieuses ont peu à peu perdu le contrôle de leur institution. Denis Goulet passe sous silence les liens tendus entre les uns et les autres. Il y aura lieu de faire la lumière sur cette question.

#### 1.2.4 Les sages-femmes

En ce qui a trait aux sages-femmes, Jacques Bernier observe que, du début de la colonie jusqu'au milieu du XIXe siècle, le corps médical accepte leur présence dans les campagnes, où les médecins sont peu nombreux et les besoins, grands. Pendant longtemps, les deux groupes cohabitent d'ailleurs de façon pacifique. L'attitude des médecins change dans les années 1840, à la suite de l'accroissement des effectifs médicaux. De 1850 à 1870, souligne-t-il, les revues médicales regorgent de plaintes à leur sujet. Les médecins qui reprochent aux sages-femmes leur ignorance en matière d'anatomie et d'obstétrique font tout en leur pouvoir pour éliminer leurs collaboratrices d'hier. Bernier affirme que celles-ci accusaient effectivement un retard par rapport aux médecins formés dans les écoles. Mais, plutôt que de les aider à acquérir des connaissances, comme cela s'est fait ailleurs dans le monde, le Collège des médecins et chirurgiens de Montréal les a évincées en s'appropriant le savoir médical relatif aux accouchements et à l'obstétrique<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Denis Goulet, *Histoire de la faculté de médecine de l'Université de Montréal, 1843-1993*, Montréal, VLB éditeur, 1993, p. 39.

<sup>16</sup> Jacques Bernier, *op. cit.*, p. 99-100.

Quelques ouvrages consacrés aux sages-femmes apportent de l'eau à ce moulin. *L'Histoire de la sage-femme dans la région de Québec* relate trois siècles de relations tantôt harmonieuses, tantôt chaotiques entre celles-ci et la médecine officielle. Mais le livre est aussi une entreprise de réhabilitation des sages-femmes menée à bien par Hélène Laforce, qui affirme plusieurs fois mais sans vraiment le démontrer que les femmes pauvres ont servi de cobayes dans les premières maternités. Elle accuse les médecins d'avoir mis en danger leur vie: «Il semble que ce soit l'intrusion des médecins en obstétrique qui ait déclenché au XIXe siècle une épidémie de fièvre puerpérale», écrit-elle<sup>17</sup>. Une épidémie, prend-elle soin de préciser, «que l'on n'avait guère connue au temps des sages-femmes et dont la cause, pressentie par Pasteur (1860), fut difficilement admise par les médecins qui refusaient d'être ainsi mis en cause». À l'aide des statistiques concernant la mortalité due aux fièvres à la Maternité de Sainte-Pélagie, il y aura peut-être lieu de nuancer ces affirmations.

La disparition progressive des sages-femmes n'est pas un phénomène local puisqu'elle s'est produite aussi en Europe et aux États-Unis. Hélène Laforce affirme qu'après la Conquête, l'Angleterre a eu une certaine influence sur l'élaboration du système obstétrical québécois qui a mené à la mise au rancart légale des sages-femmes<sup>18</sup>. Londres a déjà ses écoles-maternités où médecins et sages-femmes repensent le processus de l'accouchement. L'historienne note en outre que les pays où la profession de sage-femme a été évacuée sont tous d'anciennes colonies britanniques, là où «l'absence de traditions issues d'un mandarinat médical a laissé toute latitude à la libre concurrence dans le domaine médical<sup>19</sup>».

---

<sup>17</sup> Hélène Laforce, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*, Québec, IQRC, 1985, p. 76-77.

<sup>18</sup> *Idem*, «Les grandes étapes de l'élimination des sages-femmes au Québec du 17<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle», *Accoucher autrement*, sous la direction de Francine Saillant et Michel O'Neill, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, p. 163-180.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 177.

### 1.2.5 L'obstétrique ailleurs dans le monde

En France, la situation est un peu différente de celle qui prévaut au Bas-Canada. Dans *Naître à l'hôpital au XIXe siècle* <sup>20</sup>, Scarlet Beauvalet-Boutouyrie retrace l'histoire de la Maternité de Port-Royal, à Paris, qui hébergea la plus importante école de sages-femmes en France au XIXe siècle. On y retrouve des conditions de vie pitoyables: l'air ne se renouvelle pas, les malades sont entassées et mal nourries, le linge est souillé, etc. La maternité parisienne connaît une effroyable mortalité due à la fièvre puerpérale longtemps invaincue. L'auteure constate, après d'autres, qu'à cet hôpital, le taux de décès des parturientes est sensiblement plus élevé qu'à domicile (3 à 8% en temps normal et jusqu'à 20%, lors des épidémies de fièvres puerpérales).

Différence signifiante entre l'expérience française et canadienne, à Paris, la lutte contre ce fléau est menée conjointement par les médecins et les sages-femmes. À la Maternité de Port-Royal, les fonctions de chacun sont établies de façon complémentaire et non concurrente. La direction juge insuffisante les connaissances des sages-femmes et décide de leur procurer une formation plus complète. En d'autres mots, elle veut les former plutôt que de les remplacer. La querelle éclatera néanmoins en 1825. Elle sera déclenchée par les médecins, bien décidés à remettre en question la suprématie de la sage-femme dans les salles d'accouchement. Il y aura, là aussi, une campagne de presse dirigée contre les accoucheuses, mais en 1875 seulement. Les médecins auront le dessus, cependant que les sages-femmes conserveront leur droit de pratiquer dans les établissements de santé.

À la fin du XIXe siècle, dotée d'une école de sages-femmes réputée, la Maternité Port-Royal est devenue un établissement modèle. Forte de cet exemple, Scarlet Beauvalet-Boutouyrie remet en question l'image de l'accouchement arraché

---

<sup>20</sup> Beauvalet-Boutouyrie, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, Paris, Belin, 1999, 432 pages.

aux femmes par les médecins et démontre qu'en France, les femmes ne se sont pas laissé déposséder de leurs prérogatives.

Aux États-Unis, deux scientifiques américains, Dorothy C. Wertz et Richard W. Wertz<sup>21</sup>, ont reconstitué l'histoire de la naissance dans leur pays. Pour eux, les fièvres puerpérales constituent la grande tragédie liée à la maternité. Jusqu'au début des années 1840, les femmes accouchaient à la maison et le fléau ne les atteignait pas. Après, on commença à déplorer des infections contagieuses. En 1843, le docteur O.W. Holmes publia un article dans le *New England Journal of Medicine and Surgery* affirmant que la fièvre puerpérale était transmise «*from patient to patient by physicians and nurses*».

À peu près au même moment, en Europe, le docteur Ignaz Phillip Semmelweis, un chirurgien-obstétricien hongrois dont Wertz et Wertz rapportent les expériences, fut le premier à affirmer -- en 1846 -- que la transmission des microbes se faisait par les mains<sup>22</sup>. Publiées en 1863 ses conclusions scandalisèrent le corps médical.

En somme, il ressort de tous ces ouvrages que la médecine fut lente à comprendre la grande tragédie des fièvres puerpérales. En Europe comme aux États-Unis, malgré les découvertes de Semmelweis qui établissaient un lien entre la saleté des mains des accoucheurs et la propagation des infections, les médecins refusèrent de prendre au sérieux ses conclusions. Au Bas-Canada, le corps médical ne semble pas s'en être soucié davantage. En 1870, nulle part dans le manuel des professeurs de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, il n'est question de la technique proposée par le docteur Semmelweis pour lutter contre la fièvre puerpérale: se laver les mains, puis les faire tremper dans le chlorure de chaux.

---

<sup>21</sup> Richard W. Wertz & Dorothy C. Wertz., *Lying-In, a History of Childbirth in America*, New-York, The Free Press, 1977, 322 pages.

<sup>22</sup> *Ibid*, p. 120.

### 1.2.6 Les mères célibataires

À ce jour, peu de travaux ont été spécifiquement consacrés aux filles-mères, du moins en ce qui concerne la période qui nous intéresse. Bien qu'il en soit question dans plusieurs articles de revues d'histoire, aucun livre ne porte essentiellement sur celles qui ont accouché à Montréal, au XIXe siècle.

L'histoire sociale fournit quelques références. Les historiens Lyne Paquette et Réal Bates<sup>22</sup> ont exploré la question des naissances illégitimes avant 1730, cependant qu'Andrée Lévesque<sup>23</sup> s'est penchée sur le sort des filles-mères à la Miséricorde de Montréal au XXe siècle. Les recherches de Peter Ward<sup>24</sup> portent bel et bien sur les jeunes filles enceintes hors mariage au XIXe siècle, mais au Canada anglais seulement. Il note que, dans les campagnes, les ruraux faisaient montre d'une certaine tolérance à égard de celles-ci. Parfois même, leur famille les aidait dans leurs démarches pour obtenir réparation de leur séducteur.

Les travaux de Marie-Aimée Cliche<sup>25</sup> ont plus particulièrement retenu mon attention. L'historienne s'est intéressée à l'inceste par le biais des archives judiciaires de 1858 à 1938 et a signé deux articles, l'un sur la maternité hors mariage sous le Régime français, et l'autre sur la Miséricorde de Québec tenue par les Sœurs du Bon-Pasteur, de 1874 à 1972.

---

<sup>22</sup> Lyne Paquette et Réal Bates, «Les naissances illégitimes sur les rives du Saint-Laurent avant 1730», *Revue d'histoire d'Amérique française*, 40, 2, automne 1986, pp. 238 à 251.

<sup>23</sup> Andrée Lévesque, *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux.-guerre*, Montréal, Remue-ménage, 1989, pp. 121-136.

<sup>24</sup> Peter Ward, «Unwed Motherhood in Nineteenth-Century English Canada», *Historical Papers*, 1981, pp. 34-55.

<sup>25</sup> Marie-Aimée Cliche, «Filles-mères, familles et société sous le Régime français», *Histoire sociale*, vol. XXI, no 41, mai 1988, pp. 39-71; «Les filles-mères devant les tribunaux de Québec, 1850-1969», *Recherches sociographiques*, 1991, vol 52, no 1, pp. 9-42; Un secret bien gardé, l'inceste dans la société traditionnelle québécoise 1858-1938, *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, vol. 50, no 2, automne 1996, pp. 221-225; «Morale chrétienne et "double standard sexuel". Les filles-mères à l'hôpital de la Miséricorde à Québec, 1874-1972», *Histoire sociale*, vol. XXIV, no 47, mai 1991, pp. 85-126.

Grâce aux archives judiciaires, Marie-Aimée Cliche a pu retracer les filles-mères qui ont porté leur cause devant les tribunaux. Elle a également consulté les archives des Sœurs du Bon-Pasteur. Le portrait qu'elle trace de leurs pensionnaires fournit des points de comparaison significatifs avec les protégées de Rosalie Cadron-Jetté. Il reste néanmoins que ses travaux couvrent une période ultérieure à la nôtre. En effet, ses sources écrites les plus anciennes remontent au dernier quart du XIXe siècle, plus exactement à 1874, date à laquelle les Sœurs du Bon-Pasteur ont pris la direction de l'œuvre dans la capitale.

L'une des conclusions de Marie-Aimée Cliche m'a surprise. S'appuyant sur les archives judiciaires, elle prétend que, jusqu'au milieu du XIXe siècle, la société fait peser sur les hommes encore plus que sur les femmes la responsabilité d'une naissance hors mariage. Sous le régime français, par exemple, sur les 69 procès dont elle a pu lire les compte-rendus, l'accusé est condamné à payer la gésine dans 31 cas et à dédommager la fille 41 fois. Le séducteur a alors le choix entre s'exécuter ou épouser celle qu'il a engrossée. Toutefois, les jeunes filles à qui la rumeur publique attribue plus d'un amant ou qui en sont à leur deuxième grossesse illégitime n'obtiendront rien du tout.

L'historienne reconnaît cependant que les hommes étaient traités différemment. «Pour un garçon, écrit-elle, les prouesses sexuelles n'ont rien de déshonorant, au contraire<sup>26</sup>.» À mon point de vue, cette dernière affirmation affaiblit sa principale conclusion, comme aussi le fait qu'elle ne fournisse pas d'indication quant au nombre de jeunes filles enceintes qui ont eu recours aux tribunaux par rapport à l'ensemble.

Il ressort de mes recherches que, tout au long du XIXe siècle, l'opprobre accable presque exclusivement les jeunes femmes. Celles qui ont la chance de

---

<sup>26</sup> Marie-Aimée Cliche, «Grossesse oblige! Les abus sexuels aux XVIIe et XVIIIe siècles», *Cap-aux-Diamants*, printemps 1990, numéro 21, p. 59.



poursuivre le géniteur en justice bénéficient, il est vrai, de la sympathie du juge. Mais la plupart étant d'origine modeste, elles n'ont pas les moyens d'intenter un procès coûteux. D'ailleurs, Marie-Aimée Cliche admet que «les difficultés accrues rencontrées par les jeunes filles lors des poursuites judiciaires les incitaient aussi à choisir une solution discrète<sup>27</sup>». Selon elle, le vent aurait tourné dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Une interprétation plus restrictive du code civil aurait fait retomber sur les filles le poids des maternités hors mariage. Des hospices tenues par des religieuses ont alors vu le jour, ce qui a permis aux futures mères d'accoucher dans la clandestinité et de laisser leur enfant entre les mains des religieuses.

Les observations de Gérard Bouchard qui, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, a écrit à propos des relations amoureuses des jeunes Saguenéens, vont dans ce sens: «Le portrait global qui se dégage des travaux réalisés jusqu'ici sur le Québec pour la période qui nous concerne (1860-1930) montre un rapport très inégal qui met la femme en situation d'infériorité et de dépendance à l'endroit de son conjoint, de la communauté immédiate et des pouvoirs sociétaux<sup>28</sup>.»

Pour réaliser son étude qu'il qualifie d'empirique, l'historien s'appuie sur les nombreux travaux réalisés depuis 20 ans dans le champ de l'histoire sociale mais aussi sur sa propre enquête menée sur le terrain au cours du XXe siècle -- et dont l'échantillonnage, il importe de le préciser, porte presque exclusivement sur les comportements au XXe siècle. «Il était particulièrement important que la future conjointe se présentât vierge à son conjoint, écrit-il. [...] L'homme se voyait plus facilement pardonner ses faiblesses. Il était dit naturellement impulsif, entraîné par sa virilité, ses instincts, sujet aux débordements de la chair. »

---

<sup>27</sup> *Idem*, «Morale chrétienne et double standard sexuel: les filles-mères à l'hôpital de la Miséricorde à Québec, 1874-1972, *loc. cit.*, p. 87.

<sup>28</sup> Gérard Bouchard, «La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay», 2000, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54 no 2, automne 2000, pp.183 à 217.

Gérard Bouchard aborde aussi la question de l'ignorance dans laquelle les jeunes de l'époque sont tenus en ce qui concerne la sexualité. Selon lui, le sujet est tabou et seules les privilégiées savent exactement en quoi consiste «l'acte» lui-même. Les autres ignorent à peu près tout de l'amour physique, de la grossesse et des modalités de la naissance. Un grand nombre de jeunes filles, précise-t-il, découvraient la réalité brutale des menstruations au moment où celles-ci commençaient. «Elles se croyaient atteintes d'une maladie honteuse, mystérieuse, dont elles allaient peut-être mourir.»

Pour connaître les mœurs sexuelles d'autrefois, et en l'absence de données statistiques, Serge Gagnon a, quant à lui, consulté la correspondance des prêtres de paroisse<sup>29</sup>. Ses travaux démontrent l'attitude pour le moins discutable de certains membres du clergé bas-canadien. Il a constaté que des vicaires et même des évêques ont prêté leur concours pour empêcher le mariage de jeunes filles de basse extraction enceintes des œuvres d'un fils de bonne famille. Il cite aussi le cas de curés qui se sont fait complices de l'inceste en refusant de dénoncer le père coupable et mentionne un évêque enclin à présumer de l'innocence d'un homme marié qui a attenté à la pudeur d'une fillette de 13 ans.

Voilà qui pourrait bien expliquer en partie pourquoi bon nombre de filles-mères se réfugiaient dans la métropole pour accoucher loin des regards.

L'ouvrage de Claudette Lacelle consacré aux domestiques en milieu urbain au XIXe siècle permet d'approfondir la question de la venue en ville de jeunes campagnardes. Ces bonnes à tout faire, précise-t-elle, sont embauchées par des bourgeois, des professionnels et des commerçants. Leur charge de travail est lourde et faiblement rémunérée. Les trois quarts habitent sur les lieux et connaissent une

---

<sup>29</sup> Serge Gagnon, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 202 pages.

certaine insécurité puisque, si elles perdent leur emploi, elles se retrouvent du jour au lendemain sans gîte ni couvert<sup>30</sup>. Quant à Constance B. Backhouse, qui a retracé l'histoire de la législation canadienne au XIXe siècle, elle a pu observer comment les législateurs se sont efforcés sans grand succès de réhabiliter les prostituées. Elle s'est également intéressée aux jeunes filles violées dans le Haut-Canada<sup>31</sup>.

### 1.3 Problématiques et hypothèses

La société rigoriste du XIXe siècle méprise les mères célibataires. Elles ont fauté comme Marie-Madeleine, la pécheresse de l'Évangile. On sait peu de choses d'elles, si ce n'est qu'elles étaient «enceintes d'un commerce illicite», selon l'expression consacrée.

Ce mémoire vise à mieux connaître les 2 701 femmes qui ont accouché à l'Hospice de Sainte-Pélagie de Montréal entre 1845 et 1866, date à laquelle les sages-femmes de la Miséricorde ont perdu le droit de pratiquer. Quel âge avaient-elles? D'où venaient-elles? Quel métier pratiquaient-elles? Qui les référerait à la maternité? Qu'advenait-il de leurs enfants? Quelles maladies ont emporté plusieurs d'entre elles?

Mieux les connaître, c'est aussi prendre conscience de l'ampleur du mépris dont elles étaient l'objet. Mépris qui les laissait sans défense, comme en font foi les récits des religieuses contemporaines de Rosalie Jetté consultés au Centre Rosalie-Cadron-Jetté (CRCJ) dont la majeure partie de la documentation provient des Archives générales des Sœurs de Miséricorde.

---

<sup>30</sup> Claudette Lacelle, *Les domestiques en milieu urbain canadien au 19<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Environnement Parcs-Canada, 1987.

<sup>31</sup> Constance B. Backhouse, «Nineteenth-Century Prostitution Law: Reflections of a Discriminating Society», *Histoire sociale – Social History*, vol. XVIII, no 36, novembre 1985, p. 387 à 432; «Nineteen Century Canadian Rape Law, 1800-1992», *Essays in the History of Canadian Law*, vol. II, Toronto, The Osgoode Society, Women's Press, 1983, pp. 200-247.

Poursuivant ma démarche sur le terrain de la santé, j'ai voulu savoir si les soins que les pensionnaires recevaient à la maternité étaient adéquats, compte tenu de l'état des connaissances médicales de l'époque en matière d'obstétrique. Pour ce faire, j'ai reconstitué le quotidien à la maternité en m'appuyant sur des sources premières. Des pionnières relatent les difficultés qui ont marqué les débuts de l'œuvre. Consciente que leurs récits ont été recueillis d'abord pour vanter les vertus de Rosalie Cadron-Jetté, la fondatrice de la maternité, je les ai traités d'un œil critique.

La Miséricorde a longtemps été l'unique refuge de milliers de mères célibataires en détresse. Comment expliquer que Rosalie Jetté soit presque passée inaperçue? À la lumière des documents d'archives et des ouvrages historiographiques que j'ai pu consulter, il appert que le pouvoir religieux et le pouvoir médical se sont au fil des ans approprié l'œuvre dont elle est la fondatrice. Cette hypothèse, je la développerai dans ce mémoire.

En effet, deux décisions, venues l'une du pouvoir religieux, l'autre du pouvoir médical, pourraient bien avoir perturbé la vie à la maternité et peut-être même mis en péril la santé de ses pensionnaires. D'abord, Mgr Bourget semble avoir pris le contrôle de l'œuvre de Rosalie Cadron-Jetté en demandant à celle-ci de fonder une communauté religieuse -- les Sœurs de Miséricorde --, dont il serait la tête dirigeante. C'était, selon lui, la meilleure façon de consolider une œuvre qui répondait à un besoin criant dans son diocèse.

Ensuite, j'aborde les relations tendues, conflictuelles même, entre les médecins et les sages-femmes. Relations qui, à la Maternité de Sainte-Pélagie, datent de 1850, quand les Sœurs de Miséricorde ont accueilli chez elles les étudiants du Collège des médecins et des chirurgiens de Montréal. Jusque-là, les professeurs initiaient leurs élèves à l'art d'accoucher par le biais de cours théoriques et à l'aide d'un mannequin.

Nul besoin n'est de refaire ici le débat opposant le monde médical aux sages-femmes. Il a été savamment étudié par les historiens d'ici et d'ailleurs. Il importe cependant d'éclaircir certains points qui suscitent des questionnements.

La grande question est la suivante: les filles-mères ont-elles servi de cobayes aux étudiants en médecine? comme l'affirment plusieurs historiennes<sup>32</sup>. À la lumière de mes lectures, notamment *L'Histoire de la médecine au Québec* de Jacques Bernier, cette affirmation mérite d'être nuancée. Pour le démontrer, je devrai considérer l'état de la médecine à l'époque, en particulier les connaissances en matière d'obstétrique.

Autre sujet d'importance: est-il exact, comme le soutiennent les Sœurs de Miséricorde, que le taux de mortalité des accouchées a augmenté à partir du moment où les étudiants en médecine ont remplacé les sages-femmes à la salle d'accouchement? Pour étoffer cet aspect du dossier médical, plus particulièrement en ce qui a trait aux fièvres puerpérales, il faut non seulement comparer la situation de l'obstétrique au Canada avec celle qui prévalait au même moment aux États-Unis et en Europe, mais aussi analyser les données individuelles que les Sœurs de Miséricorde ont conservé de chacune de leurs pensionnaires dans le Journal des pénitentes, registre des entrées et sorties de l'institution.

Une fois clairement établi le lien entre la saleté des mains des accoucheurs et la fièvre puerpérale, en ces années qui ont précédé la découverte de Pasteur en matière de microbiologie et d'asepsie, il convient de répondre à cette autre question intrigante: les sages-femmes possédaient-elles des notions d'hygiène qui échappaient aux médecins? Cette fois, les travaux d'Hélène Laforce seront d'un précieux secours.

---

<sup>32</sup> Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 183; Hélène Laforce, *op. cit.*, p. 96.

J'ai complété mon enquête en tentant de déterminer si, à Montréal, les jeunes médecins ont manifesté une insouciance coupable à l'égard de leurs patientes. En vertu de l'entente liant le Collège à la maternité, les étudiants pouvaient examiner, soigner et accoucher les filles seulement sous la surveillance d'une sage-femme ou d'un médecin. Faut-il croire Justine Filion, l'une des huit premières sages-femmes diplômées, selon laquelle il fallait les surveiller «pour qu'il ne se passât rien d'inconvenant»<sup>33</sup>? Doit-on prêter foi aux propos de la supérieure, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, qui, dans une lettre à l'évêché, accuse les jeunes clercs de se montrer «indifférents aux risques d'infirmité ou de décès» de leurs patientes<sup>34</sup>?

Le dossier médical se referme sur les moyens mis en œuvre par un groupe de médecins montréalais pour prendre le contrôle médical de la maternité de Rosalie Jetté, en 1866. Il y a lieu de vérifier dans les faits si les critiques formulées par le pouvoir médical à l'encontre des sages-femmes étaient justifiées. En d'autres mots, est-il exact que les sœurs, bien que diplômées par le Collège des médecins et chirurgiens de Montréal, comme en font foi leurs certificats de compétence signés par les docteurs Jean-Gaspard Bibaud et Eugène-Hercule Trudel, le 12 juillet 1849, étaient ignorantes en matière d'anatomie et d'obstétrique? Après 18 mois de cours pratiques dispensés par le docteur Trudel lui-même, premier médecin de la maternité, étaient-elles mal préparées à donner des soins aux femmes enceintes? On sait qu'elles étaient souvent appelées à domicile auprès des femmes pauvres, mais ont-elles réellement accepté de soigner des personnes souffrant de maladies n'ayant rien à voir avec la grossesse? Ou faut-il plutôt retenir l'argument économique et croire, comme certains médecins de l'époque l'ont déploré, qu'en répondant aux appels des futures mères, les Sœurs de Miséricorde les privaient de leur gagne-pain?

---

<sup>33</sup> Justine Filion, *Mémoires sur l'origine*, ASM, B-8V1260,19, p. 44-45; Avéline Paquin, *Notes sur la vie de Rosalie Cadron, en religion Sœur de la Nativité, fondatrice des Sœurs de Miséricorde*, ASM, J-1.1, p. 65.

<sup>34</sup> Cette lettre, datée 24 février 1861, se trouve aux ASM. Elle est reproduite à la fin de ce mémoire.

#### 1.4 Sources et méthodologie

En somme, au XIXe siècle, les filles-mères demeurent un sujet encore largement inexploré. Si l'on excepte les articles de Marie-Aimée Cliche, peu de travaux nous aident à découvrir qui étaient vraiment ces jeunes femmes et comment la société s'est comportée à leur endroit.

Afin de dresser le portrait d'elles le plus juste possible et raconter leur séjour à la Maternité de Sainte-Pélagie, j'ai eu recours aux sources premières rassemblées au CRCJ, à Montréal. Plus particulièrement, j'ai dépouillé le *Journal des pénitentes*, un document manuscrit qui se prête à un traitement statistique. Ce registre des entrées et des sorties contient des renseignements factuels sur les 2 701 jeunes femmes qui ont séjourné à l'Hospice de Sainte-Pélagie entre le premier mai 1845 et le 12 février 1866. Des Canadiennes françaises pour la plupart, mais aussi des Ontariennes, des Irlandaises et des Américaines<sup>35</sup>.

Ce registre d'admission m'a permis de constituer une base de données grâce à laquelle j'ai pu compiler et interpréter les informations concernant les pensionnaires: nom, date de naissance, âge, religion, métier, statut marital, lieu d'origine, sexe de l'enfant né, etc. La date d'entrée et de sortie de chacune des filles-mères permet d'évaluer la durée moyenne d'un séjour à la maternité. Dans certains cas, la destination des pensionnaires au moment de quitter l'établissement est mentionnée. Il arrive aussi que l'on apprenne le nom de la personne ayant référé la «pénitente», souvent le curé de sa paroisse. La cause du décès des mères est également inscrite, même si certains diagnostics peuvent paraître imprécis aujourd'hui.

---

<sup>35</sup> En 1870, Marie Perras, dite sœur Marie-de-la-Miséricorde, troisième supérieure de la communauté de 1866 à 1872, a fait regrouper toutes les informations recueillies au jour le jour, depuis la fondation de la maternité et notées dans cinq petits registres d'apparence négligée. *Le Journal des Pénitentes* se trouvent aux ASM.

D'autres sources premières fournissent d'intéressantes pistes de recherche. Ces écrits, émanant pour la plupart de la main de religieuses, sont de valeur historique inégale. Certains ont été censurés par les autorités religieuses de la congrégation et par l'épiscopat, alors que d'autres pourraient avoir été dictés par un tiers, tant les ressemblances sont frappantes d'un texte à l'autre. Par contre, plusieurs récits dus à la plume des pionnières frappent par l'ampleur et la précision des détails pertinents livrés en toute spontanéité. Mis bout à bout, ces souvenirs permettent de reconstituer étape par étape l'itinéraire des filles-mères, depuis le moment où elles ont frappé à la porte de l'établissement jusqu'à leur sortie, habituellement sans leur enfant confié dès sa naissance aux Sœurs Grises.

Une source particulièrement éclairante n'a jamais été publiée. Non signé, le récit intitulé *Origines de l'Hospice de Sainte Pélagie érigé à Montréal sous la direction des Sœurs de Miséricorde* <sup>36</sup> est dû à la plume d'Avéline Paquin dite sœur Marie-de-la-Croix. Il s'agit de deux cahiers de 96 pages chacun, rédigés en 1879 et 1880 à partir des souvenirs de quatre religieuses contemporaines de Rosalie Cadron-Jetté et d'un aumônier de l'hospice. Bien que ce brouillon truffé de ratures et d'ajouts ait été soumis à l'approbation de Mgr Bourget qui y a apporté des corrections - j'ai pu lire les deux versions de ce travail sans y trouver de différences significatives -, il comporte des détails stupéfiants sur le quotidien à la maternité. Inutile cependant de chercher dans ces documents un jugement critique sur l'évêque de Montréal qui joue le rôle du bon père de famille et du bienfaiteur des déshérités. En revanche, l'auteure décrit les relations de celui-ci avec Rosalie Cadron-Jetté et raconte comment elle en est venue à s'occuper des filles-mères, en plus d'évoquer les frictions récurrentes au sein de la communauté.

Pour sentir le climat de l'époque et saisir les mœurs qui avaient cours, il faut retourner aux manuscrits originaux qui ont inspiré Avéline Paquin. En particulier, celui

---

<sup>36</sup> Sœur Marie-de-la-Croix (Avéline Paquin), *Origines de l'hospice de Sainte-Pélagie érigé à Montréal sous la direction des Sœurs de Miséricorde* (1879-1880), ASM, J-1.1/1.



de Justine Filion (sœur Saint-Joseph)<sup>37</sup>. Entrée en religion en 1846, elle a prononcé ses vœux en même temps que Rosalie Cadron-Jetté. Ses souvenirs, écrits entre 1866 et 1880, contiennent des répétitions et des erreurs de dates. Néanmoins, ils constituent une source d'information privilégiée sur l'attitude de la société face aux mères célibataires et sur l'esprit d'obéissance qui habitait ces religieuses improvisées. Un deuxième cahier, celui de Lucie Lecourtois (sœur Marie-des-Sept-Douleurs)<sup>38</sup>, a été écrit en 1879. Il regorge d'anecdotes et de détails sur les conditions de vie à Sainte-Pélagie.

Les *Manuscrits de 50 témoins oculaires* sont d'un intérêt inégal. Ce sont des témoignages sollicités en 1879 auprès des personnes ayant connu Rosalie Cadron-Jetté. Une initiative soutenue par Mgr Bourget, alors à la retraite, qui cherche à constituer une biographie de Rosalie Jetté. Il y contribue lui-même en livrant ses propres souvenirs. Comme lui, la plupart des témoins vantent le courage de la fondatrice. Néanmoins, les dépositions de l'évêque, des prêtres et des aumôniers présentent le point de vue de l'Église à l'égard de la maternité hors mariage. Ceux des sœurs se recoupent parfois, mais une observation attentive permet de reconstituer certains événements marquants.

Ce document contient aussi huit témoignages livrés par des filles-mères qui, après leur accouchement, se sont jointes à la congrégation à titre de «sœurs Madeleines». Leurs confidences, les seules provenant d'ex-pensionnaires, portent surtout sur la personnalité et les agissements de Rosalie Cadron-Jetté, mais elles nous renseignent aussi sur certains conflits entre les murs de la maternité et sur les démêlés des sœurs avec les médecins.

Les Archives des Sœurs de Miséricorde fourmillent de renseignements sur le rôle et l'influence de Mgr Bourget sur la communauté, colligés au CRCJ. Chacun de

<sup>37</sup> Justine Filion, *Mémoires sur l'origine*, ASM, B-8V1260,19.

<sup>38</sup> Lucie Lecourtois, *Notes de sœur Marie-des-Sept-Douleurs*, ASM A-4.1/6.

ses gestes, chacune de ses visites à la maternité sont rapportés par les religieuses dont les manuscrits originaux ont été conservés. Le style est naïf et l'orthographe déficiente, mais les détails datés s'avèrent utiles pour la compréhension des faits. Les lettres de l'évêque, ses mandements, les règlements qu'il a édictés et le compte-rendu des retraites qu'il a prêchées permettent de mesurer son emprise sur les religieuses et sur les pensionnaires de la maternité. Enfin, j'ai pu lire quelques lettres de l'évêque de Montréal d'un grand intérêt pour la présente étude.

Dans un autre manuscrit signé par l'abbé C. P. Beaubien, *Monseigneur Bourget et l'œuvre des Sœurs de Miséricorde*, l'évêque apparaît comme le maître d'œuvre de la maternité. L'auteur lui attribue l'ouverture d'«un refuge salubre aux personnes asservies par les passions dégradantes», en plus de leur ménager une vie meilleure en sauvant leur âme. «On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour le saint évêque qui a assuré un lieu de repentir, de paix, de bonheur pour le reste d'une vie jusque-là en détresse...», dit encore ce biographe dithyrambique<sup>39</sup>. L'ouvrage, écrit entre 1902 et 1906, mérite tout de même d'être consulté car l'abbé Beaubien a pu interroger des religieuses ayant vécu au sein de la communauté durant les années 1850. On note toutefois qu'il s'est largement inspiré -- le mot est faible -- de la biographie de Rosalie Cadron-Jetté écrite par Auguste Fournet, plusieurs pages étant la transcription exacte de ce manuscrit.

En ce qui concerne les soins médicaux dispensés aux filles-mères, j'ai confronté la version des religieuses à l'historiographie de la médecine, afin d'arriver à poser un regard juste sur l'attitude des médecins dans cette affaire. Il a fallu aussi examiner les témoignages concernant le comportement insouciant, prétendument coupable, des étudiants en médecine à la maternité. Plusieurs sources confirment le climat de suspicion et d'inquiétude qui s'y est instauré peu à peu.

---

<sup>39</sup> Ce manuscrit se trouve aux ASM.

Aux Archives de la Ville de Montréal, dans le Fonds de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, quelques documents écrits de la main des médecins-professeurs concernent les cours d'hygiène dispensés à partir du milieu du siècle, de même que plusieurs thèses de doctorat sur les hémorragies utérines et la fièvre typhoïde. Les notes relatant l'histoire de l'école montréalaise de médecine évoquent bel et bien l'entente entre le Collège des médecins et l'Hôtel-Dieu, mais je n'ai trouvé aucune trace de celle signée avec les Sœurs de Miséricorde. Seules les revues médicales en font état.

Ce mémoire est conçu à la manière d'une biographie. Il adopte un ordre chronologique dans la mesure du possible, tout en tenant compte de l'interaction des événements. Dans un premier temps, il présente Rosalie Cadron-Jetté, depuis sa naissance à Lavaltrie jusqu'à ce que, devenue veuve, et une fois ses enfants établis à Montréal, elle se consacre aux démunis. Le chapitre suivant nous plonge en pleine crise économique, alors que les indigents sont légions et les besoins, criants. C'est dans ce contexte qu'en 1845, Rosalie Jetté fonde une maternité pour recueillir les filles-mères. Les débuts de l'œuvre seront semés d'embûches.

Entièrement consacré aux filles-mères, le chapitre IV trace le portrait des pensionnaires de l'Hospice de Sainte-Pélagie entre 1845 et 1866. Tout en décrivant leurs conditions de vie à la maternité, le chapitre V est l'occasion de mesurer l'emprise religieuse de Mgr Ignace Bourget sur l'œuvre de Rosalie Jetté. Le suivant, intitulé «Le pouvoir médical», examine les soins obstétricaux qui sont offerts aux filles et aux femmes enceintes et analyse les répercussions pour les sages-femmes de Sainte-Pélagie de l'arrivée des médecins dans l'établissement, en 1850. Le dossier se réfère sur les dernières années de la vie de la fondatrice au sein de sa communauté aux prises avec de graves difficultés internes.

## CHAPITRE II

### ROSALIE JETTÉ ET SON TEMPS

#### 2.1. Introduction

Ce chapitre est consacré à la biographie de Rosalie Cadron-Jetté, depuis sa naissance à Lavaltrie, en 1794, jusqu'à la mort de son mari Jean-Marie Jetté, à Montréal, en 1832. J'ai replacé ces événements dans le contexte économique et social qui prévalait au Bas-Canada à la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle.

Au fil de ces pages, je m'attarde à démontrer comment ces années ont préparé Rosalie Cadron-Jetté sinon à sa future mission, celle de sage-femme au service des mères célibataires, du moins à une vie de dévouement et d'entraide. Dans la mesure du possible, l'ordre chronologique prévaudra. Puisque la fondatrice de l'hospice de Sainte-Pélagie est passée à l'histoire sous le nom de Rosalie Jetté, elle sera désignée ainsi.

Sachant à peine signer de ses initiales, Rosalie Jetté n'a laissé aucun écrit. Les rares renseignements parvenus jusqu'à nous concernant ses jeunes années ont été livrés par sa famille environ quinze ans après sa mort. Quelques-unes de ses compagnes de la maternité ont aussi rédigé leurs souvenirs d'elle. J'ai plus particulièrement retenu les témoignages fournis par des sources premières.

## 2.2 Origines

Sur le Chemin du Roy, à une quarantaine de kilomètres de Montréal, Lavaltrie domine le fleuve Saint-Laurent. Le village doit son nom à Séraphin Margane de La Valtrie, lieutenant au régiment de Carignan à qui l'intendant Jean Talon a concédé, en 1672, une seigneurie «d'une lieue et demie de terre de front sur pareille profondeur à prendre sur le fleuve Saint-Laurent<sup>1</sup>».

Rosalie Cadron y est née le 27 janvier 1794 dans une minuscule maison de bois. La terre de son père, Antoine Cadron, cultivateur, et de sa mère, Rosalie Roy, sage-femme, a pignon sur la route qui relie Montréal à Québec. La petite histoire raconte que le prêtre qui l'a baptisée, l'abbé Louis Lamotte, curé de Lanoraie (qui desservait aussi Lavaltrie), a prévenu sa mère que Rosalie était appelée à de grandes choses<sup>2</sup>.

Au moment de sa naissance, trente-quatre ans se sont écoulés depuis la Conquête du Bas-Canada, lequel compte environ 160 000 habitants. L'Angleterre, qui perdra les États-Unis en 1774, prend possession de la Nouvelle-France, officiellement acquise par le traité de Paris de 1763. Partiellement coupés de leurs racines françaises, les Canadiens n'en suivent pas moins le déroulement de la Révolution qui sévit dans la mère-patrie. Les journaux qui parviennent de ce côté-ci de l'Atlantique racontent les arrestations et les exécutions de citoyens français, cependant qu'une partie du clergé fuyant la France révolutionnaire débarque à Québec.

---

<sup>1</sup> L'acte de concession de la seigneurie de Lavaltrie à Séraphin Margane de Lavaltrie, signé Talon et rédigé par le seigneur Varnier, est cité in extenso dans *Histoire de Lavaltrie -- La famille seigneuriale (1672-1854)*, aux éditions du Chemin du Roy, Lavaltrie, 1991, p. 7.

<sup>2</sup> Léocadie Jetté, fille de Rosalie, a signé une déposition consignée aux Archives des Sœurs de Miséricorde (ASM, A-11/70), le 2 janvier 1880, dans laquelle elle affirme avoir souvent entendu sa grand-mère et sa tante Sophie Cadron-Laberge raconter cet incident. Louis Lamothe est né à Québec en 1764 et est mort alors qu'il était curé de Saint-Cuthbert en 1834.

Sous la gouverne des Anglais, le régime seigneurial continue de prévaloir au Bas-Canada (qui compte 195 seigneuries), du moins pour quelque temps encore. Geste surprenant, en 1792, le seigneur, Pierre-Paul Margane de Lavaltrie, premier député du comté de Warwick, qui va de Berthier à Joliette, renonce en faveur de ses censitaires au droit de retrait féodal ainsi qu'à toutes les corvées et servitudes. Dès lors, les quelque 700 habitants du village vivent des produits de leurs terres qu'ils écoulent à Montréal grâce à un réseau routier assez bien constitué. Les forêts de Lavaltrie regorgent de bois de construction.

Lavaltrie a connu des débuts difficiles avant d'acquérir une relative aisance au début du XIXe siècle. Vers 1710, l'intendant Jacques Raudot reçoit le rapport d'un ingénieur français qui décrit ainsi le village:

Les terres y sont médiocrement bonnes. Les guerres cependant ont contribué au retardement de son établissement. Les premiers habitants ayant esté détruits ou ruinés et les terres y sont revenus en taillis, que l'on commence à défricher celles qui y sont en culture produisent de bon grain et légumes, mais non pas abondamment<sup>3</sup>.

En 1774, quand le révérend Jacob Mountain, premier évêque anglican de Québec, s'y arrête à son tour, la région a commencé à se développer: «*La Valtrie is the most beautiful seigneurie between Quebec and Montrea*»<sup>4</sup>, note-t-il, avant d'évoquer ses belles forêts de chênes et de pins et ses terres fertiles qui produisent du blé et d'autres céréales en abondance. En 1815, l'arpenteur Joseph Bouchette vante à son tour le bois de Lavaltrie, «remarquable par la beauté, la hauteur et la belle tenue des arbres de construction qui le composent»<sup>5</sup>. Il ajoute que le froment

---

<sup>3</sup> *Bulletin de recherches historiques*, 1915, vol. XXI, p. 290, cité dans *Tricentenaire de Lavaltrie* par Jean C. Héту, brochure publiée en 1972, à l'occasion du 300ième anniversaire du village, p. 21.

<sup>4</sup> Jean C. Héту, *Tricentenaire de Lavaltrie*, p. 27, d'après R.A.P.Q. 1959-60, p. 138.

<sup>5</sup> Donat Martineau, *Histoire de Lavaltrie (1672-1854)*, édition du Chemin du Roy, Lavaltrie, 1991, p.150.

et les autres grains forment la principale culture: «On récolte une grande quantité de bon foin<sup>6</sup>.»

La famille de Rosalie Cadron fait partie des paysans plutôt à l'aise qui vivent à l'ombre du clocher de Saint-Antoine de Lavaltrie. Le premier de la lignée à avoir traversé l'Atlantique, Pierre Renard dit Saint-Pierre, s'y est établi en 1721. Si l'on en croit les recherches du père Georges Desjardins, s.j., il portait le nom de Cadron, comme sa mère dont il était l'enfant naturel, plutôt que celui de son père. Quant au «Saint» accolé à son nom, le généalogiste Archange Godbout, o. f. m. suggère qu'il lui fut attribué par dérision pendant ses années de service dans l'armée. Pour se moquer de lui, ses compagnons l'auraient «canonisé». Le chercheur ne dit pas si Pierre était trop ou trop peu fervent.<sup>7</sup> Antoine, son huitième enfant, est le grand-père de Rosalie.

Du côté maternel, l'ancêtre Antoine Roy dit Desjardins, soldat du régiment de Carignan-Salières, est débarqué à Québec en 1665. Il a obtenu une concession à Batiscan et s'y est établi avec Marie Major, une «fille du Roi». Endetté, il finira par abandonner sa femme et son unique fils, Pierre, pour devenir tonnelier à Montréal, où il est plusieurs fois emprisonné pour insolvabilité. En 1684, il sera assassiné à Lachine, après avoir été surpris en flagrant délit d'adultère par un mari jaloux qui se trouvait être aussi son créancier<sup>8</sup>. La mère de Rosalie, Rosalie Roy dit Desjardins, est sa descendante de la cinquième génération.

En 1793, Rosalie Roy épouse Antoine Cadron dit Saint-Pierre à Lavaltrie. Leur acte de mariage nous apprend que ni l'un ni l'autre ne sait signer. Un an plus tard,

---

<sup>6</sup> *Ibid*, p.150, d'après *Description topographique de la province du Bas-Canada*, 1815, Édition française, p. 237.

<sup>7</sup> À la demande des Sœurs de Miséricorde, le père Archange Godbout, fondateur de la Société généalogique canadienne-française, a fait des recherches sur les ascendants de Rosalie Cadron.

<sup>8</sup> Georges Desjardins, *Antoine Roy dit Desjardins (1635-1684) et ses descendants*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1971, p. 20 à 48.

Rosalie naît. Les documents officiels – acte de baptême, de mariage et d'inhumation – nous révèlent que son unique frère, de trois ans son cadet, est mort à la naissance. La fillette a douze ans lorsque vient au monde sa seule sœur, Sophie, en 1806.

### 2.3 Enfance et adolescence

Rosalie grandit dans le paisible village de Lavaltrie. Les renseignements concernant son enfance et sa jeunesse proviennent de sa sœur Sophie Cadron-Laberge, de sa fille Léocadie Jetté-Laroche et de deux de ses petites-filles, Philomène et Janvière Thomas. Elles ont livré leurs souvenirs en janvier 1880 à Cléopée Gaulin (Sœur Saint-Venant)<sup>9</sup>, à la demande des Sœurs de Miséricorde qui voulaient reconstituer la première vie de leur fondatrice.

Dans ces témoignages, l'accent est mis sur les vertus et les mérites de Rosalie. En effet, nulle part il n'est question de ses défauts ni de ses traits de caractère détestables ou moins admirables. Il demeure que ces souvenirs relatés par des proches, écrits au son ou dictés dans un français approximatif, ont une valeur certaine.

Il ne fait aucun doute que la générosité et la charité de Rosalie se sont manifestées très tôt. Ainsi, rapportant les paroles entendues de la bouche de sa grand-mère Cadron, Léocadie, cinquième enfant de Rosalie, raconte que sa mère a toujours été «une enfant accomplie sous tous les rapports par son obéissance, sa piété et son travail.» Ses deux petites-filles, Philomène et Janvière Thomas, filles de

---

<sup>9</sup> Cléopée Gaulin a vécu pendant huit ans avec Rosalie Jetté à l'Hospice Sainte-Pélagie. Pour écrire ses *Notes biographiques au sujet de Rosalie Cadron-Jetté dite Mère de la Nativité*, elle a aussi interrogé plusieurs autres enfants de Rosalie mais on ignore lesquels. ASM H-1.1.



Rose Jetté, abondent dans le même sens: «Nous avons entendu dire qu'elle a toujours été bonne en son enfance<sup>10</sup>.»

À Lavaltrie, comme dans la plupart des villages du Bas-Canada, il n'y a pas d'école au début du XIXe siècle. Soucieux de l'éducation de leur fillette, les Cadron la mettent pensionnaire dans un couvent des Dames de la Congrégation, probablement à la Pointe-aux-Trembles. Elle y est si malheureuse que ses parents craignent pour sa santé et la retirent peu après de l'institution. Plus tard, Rosalie regrettera amèrement d'avoir raté l'occasion d'apprendre à écrire. Sur son contrat de mariage, son testament, le contrat de vente de sa propriété de Lavaltrie et les certificats de baptême de ses petits-enfants et neveux, dont les Archives des Sœurs de Miséricorde ont gardé copie, elle a déclaré ne pas savoir signer.

L'analphabétisme est alors fort répandu chez les francophones du Bas-Canada. Comme 42% de la population, Rosalie sait lire mais est incapable d'écrire. Pour cette période, une seule personne sur dix apprendra à écrire. Dans les campagnes, à peine plus de femmes que d'hommes peuvent signer<sup>11</sup>.

En 1811, Rosalie fait la connaissance de Jean-Marie Jetté, un «garçon voyageur» montréalais de 33 ans. Elle a 17 ans. La rencontre a lieu lors d'une réunion de famille. Le 7 octobre, ils s'épousent à l'église Saint-Antoine de Lavaltrie. Les jeunes mariés s'installent chez les parents de Rosalie. Ceux-ci pratiquent la donation, c'est-à-dire qu'ils cèdent leur propriété et leurs biens au jeune couple. En échange, Rosalie et Jean-Marie s'engagent à prendre soin d'eux jusqu'à leur décès. Deux ans plus tard, le 19 août 1813, Antoine Cadron meurt.

---

<sup>10</sup> Témoignage de Léocadie Jetté-Laberge, ASM A-11/71; témoignage de Philomène et Janvier Thomas, ASM, A-11/72.

<sup>11</sup> Le Collectif Clio, *Histoire des femmes du Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 193; Allan Greer, «The Pattern of Literacy in Quebec, 1745-1899», *Histoire sociale - Social History*, novembre 1978, p. 330.

## 2.4 Vie matrimoniale

Pour reconstituer la vie du jeune couple à Lavaltrie, en ce premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, je me suis inspirée des travaux de l'historien Jean Provencher qui a fait l'étude du contrat de mariage de Rosalie, de l'acte de donation de ses parents et de son testament rédigé en 1817, quatre ans après la mort de son père, et alors qu'elle attend son quatrième enfant.

Chez les Cadron-Jetté comme chez la plupart des ruraux du temps, la vie tourne autour de la paroisse. Les grandes corvées et les fêtes religieuses sont rassembleuses. Les habitants visent alors l'autosuffisance. La plupart ont des chevaux de trait, quelques bêtes à cornes, un ou deux porcs, des moutons et de la volaille. En hiver, les femmes fabriquent la laine, l'étoffe et la toile nécessaires à la confection des vêtements. Le potager fournit les légumes pour l'année. On cuisine encore dans l'âtre et on se chauffe grâce au poêle à bois<sup>12</sup>.

Dans son témoignage mentionné précédemment, Sophie Cadron nous apprend que sa sœur aînée est habile de ses mains. À la maison, elle a de l'ordre et prend soin de ses affaires. Son intérieur est toujours propre et bien rangé. Elle aime pêcher le poisson dans le fleuve et cultive des fleurs -- l'été dans son jardin, l'hiver dans la maison -- dont elle orne sa petite chapelle personnelle.

Pendant les 10 ans qu'ils passent à Lavaltrie, les Jetté auront six enfants: Jean-Marie (1812), Rose (1813), Pierre (1815), François (1817), Léocadie (1819) et Léonard (1821).

Sophie, qui a vécu avec sa sœur pendant les 16 premières années de sa vie, se rappelle que Rosalie adorait chanter des cantiques. Toujours de bonne humeur, elle

---

<sup>12</sup> Jean Provencher, *Marie-Rosalie Cadron-Jetté (1794-1864)*, Québec, 1989, 29 pages.

n'élèvait la voix ni avec ses enfants qu'elle corrigeait en douceur ni avec ses domestiques et ses servantes. Jamais elle ne se mettait en colère. Très pieuse, «elle serait plus tôt morte que de manger de la viande les jours défendu», précise-t-elle. Rosalie faisait carême et communiait souvent, même si elle habitait assez loin de l'église. Comme le curé partageait son temps entre Lavaltrie et Lanoraie, il pouvait compter sur sa paroissienne pour préparer à la première communion les enfants qui «marchait au catéchisme», selon l'expression consacrée. Il y en avait parfois jusqu'à vingt autour d'elle. Il lui arrivait même d'habiller les plus pauvres pour la cérémonie.

Sophie raconte en outre qu'il n'y avait pas de borne à sa charité:

Il ne passais jamais un pauvre sans qu'il ne fût assisté et une aumône considérable je l'ai vu prendre son linge dans les armoires et le donner pour ensevelir les morts pauvres [...] Je l'ai vu aller chercher des pauvres familles errants les rue leur donner l'hospitalités si setais dans l'hiver elle les nourrissait plusieurs jours et elle les gardais même avec elle en attendant que le temps fût plus propice. [...] C'était une personne bien adroite elle travaillais tres bien je l'ai vu prendre du butin de sa maison vêtisant les pauvres passants je l'ai vu prendre une galette au beur de dedans son four et la donner à un passant je l'ai vu prendre sa volaille et ses œufs et les porter au pauvre malade et cela en grande cantités faisant la charite a tous ce qui se presentais [...] elle a garde même une famille sauvage une semaine de temps par rapport a l'intempéris du temps...<sup>13</sup>

Toujours selon Sophie, la seigneuresse Suzanne-Antoinette Margane de Lavaltrie (1772-1822), veuve de Charles-Gaspar Tarieu de Lanaudière, qui s'occupait avec Rosalie des bonnes œuvres de la paroisse Saint-Antoine de Lavaltrie, appréciait sa générosité.

## 2.5 Déménagements successifs et veuvage

À Lavaltrie, comme dans la plupart des villages de la vallée du Saint-Laurent, les bonnes terres sont toutes occupées. Les pères de famille ne peuvent plus

---

<sup>13</sup> Témoignage de Sophie Cadron-Laberge, ASM, A 11/70.

espérer établir chacun de leurs enfants dans le voisinage. Jean-Marie et Rosalie, qui ont quatre fils en bas âge dont ils veulent assurer l'avenir, vendent leur ferme -- deux terres de trois arpents de longueur sur vingt de profondeur, l'une face au fleuve et l'autre devant la rivière Saint-Jean -- pour aller s'installer dans la région de Saint-Hyacinthe, où des lots plus spacieux sont encore disponibles. Les Jetté quittent Lavaltrie en septembre 1822. En attendant de retirer le fruit de la vente de leur ferme, ils passent dix-huit mois à Verchères, village situé de biais avec Lavaltrie, sur la rive sud du Saint-Laurent. Sur l'acte d'inhumation de leur septième enfant, mort à la naissance, le 22 septembre 1823, Jean-Marie est présenté comme fermier. Il travaille probablement chez un cultivateur de la paroisse Saint-François-Xavier de Verchères. L'année suivante, les Jetté prennent enfin possession d'une propriété sise à La Présentation-de-Saint-Hyacinthe.

Contre toute attente, leur séjour mascoutain durera à peine deux ans. En effet, la ferme qu'ils ont achetée le 15 mars 1824 devant le notaire Louis Picard n'appartenait pas légalement au vendeur, Charles Jarret, mais à ses enfants qui en avaient hérité de leur mère. La vente est annulée et, comme Jean-Marie Jetté ne détient aucune quittance prouvant qu'il a acquitté tous les droits de propriété, sa terre est mise aux enchères le premier octobre 1826. Le 7, il la rachète au même prix, sans savoir qu'elle contient de nouvelles obligations viagères en faveur d'un couple qui n'a pourtant rien à voir avec cette transaction effectuée par adjudication et signée devant les notaires Louis Brunelle et Jean-François Têtu<sup>14</sup>. Jean-Marie Jetté, qui ne sait pas lire, n'a pas compris non plus qu'en apposant sa marque sur le document notarié, il s'engageait à payer sa terre une seconde fois. Incapable de rencontrer ses obligations, il perd tout. Sa terre, hypothéquée à son insu, est saisie et sa famille est réduite à la misère. Un témoignage attribué à un des enfants de

---

<sup>14</sup> Les ASM ont gardé copie de tous les actes notariés qui sont conservés aux Archives nationales du Québec. En 1992, le notaire Langlois, mandaté par les Sœurs de Miséricorde, procéda à l'étude des transactions effectuées par Charles Jarret. Il découvrit que d'autres victimes, dont la Fabrique de la paroisse de La Présentation, furent également trompées et ce, avec la complicité des mêmes notaires.

Rosalie et pris en note par Cléopée Gaulin, laisse poindre le désarroi qui frappe la famille :

...notre père qui croyait avoir affaire à un honnête homme avait tout payé sans s'assurer si le bien était hypothéqué à peine étions nous rendu que tout leur a été saisi tout était perdu notre père qui était si bon pour nous passait les jours et les nuits à pleurer<sup>15</sup>...

Dépouillée de leurs biens, les Jetté prennent la route de Montréal au début de 1827. Peu après leur arrivée, Antoine, leur dernier-né, meurt à l'âge d'un mois. Une petite fille née à La Présentation, Marie-Edwige, suivra son frère dans la tombe. Elle était âgée de 26 mois. En 1830, la dixième enfant de Rosalie, prénommée Edwige, elle aussi, meurt à un an et demi.

Comme en attestent les actes civils le concernant, Jean-Marie pratique à Montréal le métier de journalier, puis celui de charretier. Ses fils Joseph-Jean-Marie et Pierre, âgés de 16 et 13 ans, sont engagés comme apprentis cordonniers. Ceux-ci initieront leur mère Rosalie à ce métier qu'elle exercera plus tard pour gagner sa vie. Enfin, le 11 mai 1832, elle donne naissance à son onzième et dernier enfant, une petite fille qui portera le nom d'Edwige, comme ses deux sœurs décédées.

Seuls les six enfants nés à Lavaltrie, alors que la famille jouissait d'une certaine aisance, ont donc survécu aux privations qui ont ensuite frappé leur famille.

Installée au faubourg Saint-Laurent peuplé par des Canadiens français, mais qui abrite de plus en plus de commerces appartenant à des Irlandais et à des Juifs, la famille se débrouille tant bien que mal. Aux premiers jours de juin, l'épidémie de

---

<sup>15</sup> Témoignage d'enfants de Rosalie, A.S.M., H-1.1/24. Au moment de ce témoignage, seuls François, Léocadie et Léonard étaient encore vivants, mis à part Joseph Jean-Marie, probablement établi aux États-Unis et dont on avait perdu la trace.

choléra, la pire du siècle, s'abat sur le Bas-Canada où elle frappe davantage les Canadiens français. En l'espace d'un mois, elle fauche 2000 personnes à Montréal<sup>16</sup>.

La «peste asiatique» avait déjà fait des ravages en Russie et dans plusieurs pays d'Europe, mais personne ne croyait qu'elle traverserait l'océan pour venir semer la terreur sur les rives du Saint-Laurent. Le danger paraissait si irréel que la vie a d'abord continué normalement. Les premiers cas rapportés concernent des passagers d'un bateau anglais, le Carrick, venant de Dublin. Entassés comme des sardines, sans nourriture ni eau suffisantes, les immigrants irlandais étaient débarqués à Québec le 8 juin, plus morts que vifs. Cinquante-neuf d'entre eux avaient rendu l'âme durant la traversée.

Cette année-là, juin s'avère chaud et humide. On relève bientôt un millier de malades à Montréal seulement. Les symptômes? Diarrhées, vertiges, nausées. Les médecins sont appelés au chevet des pestiférés jour et nuit. Ils soignent avec de petites doses d'opium et des saignées par sangsues. Pour ralentir la contagion, les autorités permettent les enterrements la nuit. Mais on manque de cercueils. C'est la panique. «La municipalité et les citoyens sont pris de court et se retrouvent livrés à eux-mêmes, à la merci des remèdes plus ou moins fantaisistes et dangereux proposés par des charlatans<sup>17</sup>», écrit l'historien Jean-Claude Robert. Les lieux publics sont fermés et personne ne s'aventure dans les marchés. Pour purifier l'atmosphère, le Bureau de Santé qui vient tout juste d'être improvisé, fait tirer du canon et brûler de la résine dans les rues. On ignore encore que le choléra se propage par les matières fécales et les égouts qui se déversent dans le Saint-Laurent, là où les citoyens s'alimentent en eau potable.

---

<sup>16</sup> Jean-Claude Robert, *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global Libre Expression, 1994, p. 94; Louise Dechêne et Jean-Claude Robert, «Le choléra de 1832: mesure des inégalités devant la mort», communication au colloque international de démographie historique, Montebello, 8-10 octobre 1975.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 94.

À la mi-juin, comme tant d'autres, Jean-Marie Jetté est foudroyé par le mal. En moins de vingt-quatre heures, il meurt. La nuit de son agonie, il confie sa femme et ses plus jeunes enfants à Pierre, son second fils, alors âgé de 17 ans. On l'enterre le lendemain. Il avait 54 ans.

Rosalie se retrouve veuve à 38 ans. De ses sept enfants, quatre sont encore à charge. Sa cadette, la petite Edwige, a à peine un mois, et sa vieille mère paralysée habite maintenant à Montréal chez les Jetté. Dans leur témoignage dicté à Cléopée Gaulin mais non signé, plusieurs enfants de Rosalie déclarent que leur mère «avait été mariée à Jean-Marie Jetté vingt et un an, et qu'elle a toujours vécu heureuse avec son époux». Et d'ajouter: «Ils furent toujours le modèle de ceux engagés dans l'état du mariage.» Sophie n'en pense pas moins, affirmant que Rosalie «avait une union parfaite avec son mari<sup>18</sup>».

Chose certaine, Rosalie portera le deuil tout le reste de ses jours. D'après ses enfants, elle ne s'est jamais consolée de sa perte. Ceux-ci se rappellent l'avoir entendu dire en pleurant «que le monde ne lui serait plus de rien».

## 2.6 Conclusion

Tout prédestinait Rosalie Cadron-Jetté à une vie paisible et sereine à Lavaltrie sur la ferme héritée de ses parents. Une série d'épreuves déclenchées par sa décision et celle de son mari d'aller s'établir ailleurs dans l'espoir d'améliorer le sort de leur famille ont transformé son existence douceuse en cauchemar.

En suivant son itinéraire, il ressort que Rosalie endurait avec résignation les petites contrariétés de la vie comme les grands malheurs. En effet, après sa mort,

---

<sup>18</sup> Témoignage d'enfants de Rosalie, *op. cit.*, «Deuxièmes notes historiques», p. 2.

ses enfants se sont souvenus qu'elle les avait souvent enjointes à ne pas se venger, même si on leur faisait les plus grands torts: «Il faut pardonner si nous voulons être pardonnés un jour», leur répétait-elle, en plus de leur recommander de se contenter de ce qui leur était donné sans jamais se plaindre.

Au moment de la faillite de la famille à La Présentation, alors que son mari semblait dans le désespoir, elle lui rappelait qu'il fallait se résigner à la volonté de Dieu: «Il ne nous abandonnera pas», l'assura-t-elle. Elle s'opposa même à l'idée de poursuivre en justice le fraudeur qui leur avait volé leur terre, pour ne pas déshonorer sa famille<sup>19</sup>.

Un autre trait de sa personnalité ressort des témoignages de ses proches: sa grande générosité. Rosalie Jetté apparaît comme une femme essentiellement tournée vers autrui. Les exemples de son dévouement et de sa charité à l'égard des pauvres et des marginaux abondent. Pendant ces années parsemées d'épreuves, loin de s'apitoyer sur son sort ou de se replier sur sa famille, elle a continué sa croisade en faveur des démunis. C'est là un indice nous confirmant que sa vie antérieure l'a préparée à entreprendre sa future mission auprès des filles-mères.

Cette mission s'appuie sur un système de valeurs que Rosalie, une femme sans éducation, s'est forgée elle-même au fil des ans et au hasard de ses infortunes. Dans les chapitres suivants, nous examinerons comment, devenue veuve et une fois l'avenir de ses enfants assuré, elle est passée de la charité individuelle à la fondation d'une œuvre qui lui survivra.

---

<sup>19</sup> *Ibid*, p. 2.



## CHAPITRE III

### L'HOSPICE DE SAINTE-PÉLAGIE

#### 3.1 Introduction

Dans les années 1830, Montréal traverse une crise économique sans précédent. Les pauvres et les indigents sont légion et l'aide provient essentiellement de la charité publique.

Devenue veuve, et une fois ses enfants élevés, Rosalie Jetté donne un nouveau sens à sa vie en se consacrant aux plus démunis. Dans ce chapitre, nous verrons ce qui l'a amenée à s'occuper plus spécifiquement des femmes enceintes quand tant d'autres infortunés sollicitent son aide. Tout en recréant le contexte social et économique de l'époque, alors que Montréal se dirige lentement vers l'industrialisation, nous assisterons aux débuts de l'Hospice de Sainte-Pélagie, ce refuge fondé par Rosalie Jetté qui a permis à des milliers de filles enceintes de cacher leur état et d'accoucher clandestinement. Nous ferons alors la connaissance de ses premières collaboratrices: les sages-femmes.

#### 3.2 Le Montréal des années 1830

En 1831, Montréal compte 27 297 habitants répartis en huit quartiers appelés faubourgs. La ville, qui a commencé à se transformer à l'orée des années 1820, poursuit son développement pendant toute la décennie, comme l'a montré Jean-

Claude Robert dans son *Atlas historique de Montréal*. La rue Notre-Dame devient l'artère centrale, cependant que le nombre de rues passe de 100 à 173 en 1837. La construction de maisons augmente de 56% entre 1818 et 1825. La plupart du temps construites en bois, elles sont plus modestes que les anciennes généralement en pierre. Les entrepôts s'installent dans la rue des Commissaires et à la Pointe-à-Callière, tandis qu'à la Place d'Armes, la Banque de Montréal a pignon sur rue en face de la nouvelle église Notre-Dame. La composition de la population change aussi. Les Canadiens français qui, en 1800, formaient les trois quarts des Montréalais ne représentent plus que 54% d'entre eux. Les Anglais et les Écossais dominent la bourgeoisie d'affaires<sup>1</sup>.

La population croît de façon accélérée, d'abord à cause de l'exode rural causé par l'exiguïté des terres qui n'arrivent plus à nourrir les grosses familles et par l'épuisement du sol responsable des mauvaises récoltes, mais aussi par l'immigration majoritairement en provenance de l'Irlande, aux prises avec la famine, et de l'Écosse. Pour cette seule année, quelque 50 000 immigrants débarquent à Québec et à Montréal, port d'entrée en Amérique. La ville n'est pas prête à accueillir autant de nouveaux citoyens sans ressources. Selon l'historienne Huguette Lapointe-Roy, en se débarrassant d'une partie de ses indigents, la Grande-Bretagne a causé un profond déséquilibre au Bas-Canada:

On comptait en effet sur le marché canadien pour écouler les produits manufacturés en Angleterre et on retardait ainsi l'industrialisation de Montréal. [...] En même temps, elle (la population francophone de la ville) recevait à pleins bateaux une population anglophone catholique, malade et dénudée, qui allait compter sur les forces vives de la population locale pour survivre<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Jean-Claude Robert, *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global/Libre expression, 1994, p. 88-89.

<sup>2</sup> Huguette Lapointe-Roy, *Charité bien ordonnée*, Montréal, Boréal, 1987, p.10.

En effet, la municipalité n'a pas l'infrastructure nécessaire pour faire face à l'augmentation rapide de sa population. Construit en 1832, son aqueduc actionnée par une machine à vapeur fournit l'eau uniquement à la population qui vit entre le fleuve et la rue Notre-Dame. Quant à son système d'égouts, il est insuffisant et cause insalubrité et mauvaises odeurs. En plus de vivre dans ces conditions sanitaires déplorables, les familles ouvrières, qui comptent pour les deux tiers de la population montréalaise, trouvent difficilement à se loger. Entassés dans des logements exigus et mal chauffés, ils affrontent tant bien que mal les hivers rigoureux. La protection contre les incendies est inadéquate, tous les pompiers de la ville étant des volontaires<sup>3</sup>.

Un léger progrès s'amorce tout doucement. Le premier maire de Montréal, Jacques Viger, élu en 1833, entreprend d'importants travaux de drainage du côté de la rue Sherbrooke et met en place un meilleur éclairage à travers la ville. Le Marché Bonsecours est en construction et le Théâtre Royal du Marché à Foin présente une programmation digne des meilleurs théâtres à Québec<sup>4</sup>. Désertés pendant l'épidémie de choléra de 1832 et sa reprise en 1834, les marchés à ciel ouvert recommencent à attirer commerçants et Montréalais.

Cependant, ce mieux-être n'est qu'apparent. Le chômage fait des ravages et la faim constitue un problème de taille. La crise du blé est si dramatique que bien des foyers ont épuisé leurs réserves<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 11 et 12; Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p.155.

<sup>4</sup> Claude-V. Marsolais, Luc Desrochers et Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal*, VLB, Montréal, 1993, p. 23; *Journal d'histoire du Canada 1810-1841*, sous la direction de Gilles Boulet, Jacques Lacoursière et Denis Vaugeois, Montréal, Éditions Le Boréal Express Ltée, 1968, p. 506-508.

<sup>5</sup> Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 157.

### 3.3. La lutte contre la pauvreté

Dans ce Montréal en grande détresse, un réseau d'entraide se constitue. Il est l'œuvre du clergé et des communautés religieuses d'une part, et des bénévoles laïques de l'autre. Mises à part les subventions qu'il accorde aux institutions religieuses préoccupées par le sort des pauvres, l'État ne participe à peu près pas à cet effort de lutte contre la pauvreté.

Quelle forme cette charité prend-elle? Religieux et laïcs visitent les démunis et leur donnent un peu d'argent, de la nourriture, des meubles, des outils et des vêtements. Ils interviennent auprès des employeurs pour placer les chômeurs. Surtout, ils mettent sur pied l'Œuvre de la soupe et le Dépôt des pauvres qui voient leur clientèle sans cesse grandir<sup>6</sup>.

Mgr Ignace Bourget, coadjuteur au diocèse depuis 1837 -- il sera nommé évêque de Montréal en 1840 --, est le chef d'orchestre incontesté de ce réseau. S'il ne fournit pas lui-même l'argent nécessaire aux œuvres naissantes, il en dirige les destinées, surtout lorsqu'elles émanent des communautés religieuses féminines. Au dire de son biographe, Léon Pouliot, il se considérait responsable de toutes et chacune des âmes de son diocèse qui comptait 300 000 fidèles. «En un mot, il se regardait comme tenu d'être présent sur tous les fronts à la fois<sup>7</sup>».

Alors âgé d'une quarantaine d'années, l'évêque est perçu comme le fondateur ou l'âme dirigeante de toutes les œuvres sociales: l'Association de charité diocésaine chargée des soins aux pauvres et aux malades, l'Association de Tempérance, la Communauté des Filles de Charité qui s'occupent des femmes âgées et infirmes, la Société de Saint-Vincent-de-Paul, etc. «Il est difficile de saisir toute l'ampleur de

<sup>6</sup> Huguette Lapointe-Roy, *op. cit.* p 13

<sup>7</sup> Léon Pouliot, s. j., *Monseigneur Ignace Bourget et son temps*, tome III, Montréal, 1972, p. 168. Je reviens sur ce sujet au chapitre 5.

l'influence de Mgr Bourget en matière sociale», écrit Huguette Lapointe-Roy, dans une étude qui repose essentiellement sur les archives des communautés religieuses. «Toutefois, on peut affirmer qu'il joua un rôle déterminant dans la réforme du service aux pauvres à domicile<sup>8</sup>.»

Le Séminaire de Saint-Sulpice est lui aussi fort actif auprès des institutions de charité et ce, depuis la fondation de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle. Les Sulpiciens ont longtemps apporté leur soutien financier aux Sœurs Grises qui soignent les pauvres à l'Hôpital Général de Montréal, en plus de recueillir les orphelins à l'Hospice des Enfants trouvés. Comme le souligne Huguette Lapointe-Roy, les Sulpiciens possédaient des ressources financières importantes sans disposer du personnel qualifié pour assurer le soin aux orphelins et aux personnes âgées et infirmes<sup>9</sup>.

Les démunis peuvent également compter sur des bienfaiteurs laïques. Dès 1827, sous l'impulsion de madame Angélique Cotté, une cinquantaine de femmes mariées issues des grandes familles du temps, les Lemoyne de Longueuil, Chartier de Lotbinière, de Montenach, de Beaujeu, de Boucherville, commencent à visiter les pauvres à domicile. Bientôt, ces Dames de la Charité, comme on les appelle, multiplient les quêtes et les bazars pour financer l'Œuvre de la soupe et le Dépôt des pauvres. Elles mettent aussi sur pied le «Bureau d'enregistrement pour les filles qui vont en service», afin de placer les servantes sans emploi. À partir de 1832, elles concentrent leurs activités autour des soins à apporter aux orphelins particulièrement nombreux depuis l'épidémie de choléra.

Émilie Tavernier, veuve Gamelin, fait partie du noyau fondateur de ces Dames de la Charité. En 1830, elle s'en détache pour se consacrer aux femmes âgées et infirmes sans ressources. Son Asile de la Providence est officiellement fondé en 1841. Pour l'aider à recueillir des fonds, elle bénéficie de la collaboration d'une

---

<sup>8</sup> Huguette Lapointe-Roy, *op. cit.* p. 43.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 35.

douzaine de bénévoles de l'Association anonyme qui regroupe les épouses des hommes les plus en vue au Bas-Canada, les Fabre, Viger, Perrault, Cuvillier et Cherrier<sup>10</sup>.

Enfin, le réseau d'entraide montréalais s'appuie sur de généreux donateurs laïques avec, en tête, Antoine-Olivier Berthelet<sup>11</sup>, riche homme d'affaires qui n'a jamais refusé son secours financier aux communautés religieuses dans le besoin. Selon madame Lapointe-Roy, il est l'éminence grise de monseigneur Bourget. En 1846, il contribue avec l'évêque à la fondation de la Banque d'Épargne pour la Cité et le District de Montréal, dont le but est de soutenir financièrement les œuvres de charité. Deux ans plus tard, il seconde Mgr Bourget lors de la Fondation de la Société Saint-Vincent-de-Paul destinée à visiter les pauvres à domicile.

### 3.4 Rosalie Jetté et les démunis

Comme de nombreux ruraux fraîchement débarqués en ville, la veuve Jetté doit s'adapter à un tout nouveau mode de vie. À la mort de son mari, en plus de ses cinq enfants à charge (les deux aînés étant autonomes), elle s'occupe de sa vieille mère impotente. Son fils Pierre, cordonnier de métier, pourvoit aux besoins de la famille. En 1836, Rosalie perd sa cadette de quatre ans, Edwige, et, deux ans plus tard, sa mère meurt à l'âge de 70 ans. Entre temps, plusieurs de ses enfants se sont mariés et ont quitté le foyer.

Libérée d'une bonne partie de ses responsabilités familiales, Rosalie peut alors consacrer tout son temps à l'entraide. En compagnie d'une veuve qui demeure chez elle, une dame Lapointe dont on ne sait rien, elle soigne les malades du choléra et

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 87. Émilie Tavernier-Gamelin (1800-1851) fondera la communauté des Sœurs de la Providence en 1844.

<sup>11</sup> *Ibid*, p. 127; L'engagement social d'Antoine-Olivier Berthelet (1798-1872) est remarquable. Une douzaine d'institutions ont pu compter sur sa générosité soit pour la construction d'édifices, soit pour l'achat de mobilier ou tout simplement pour survivre: nourriture, chauffage.

secourt les miséreux de son quartier. Ses petites-filles Philomène et Janvière Thomas ont souvent entendu dire que les deux veuves ont pris en charge une famille qui venait d'arriver de la campagne dont les six enfants souffraient de la variole, maladie infectieuse alors désignée sous le nom de «picotte<sup>12</sup>».

En ces temps de pauvreté chronique, les exemples de la charité de Rosalie relatés par ses enfants abondent. Ici, c'est une prostituée qu'elle remet dans le droit chemin, là, un homme débauché et blasphémateur au grand cœur -- une espèce de géant qui se dévoue auprès des mourants -- qu'elle convertit. Tantôt, elle trouve un foyer à des orphelins, tantôt elle encourage un mourant dans son agonie, puis l'ensevelit. Tous ces récits sont truffés de détails colorés rapportés de bouche à oreille et les mérites de Rosalie paraissent parfois exagérés. Le mari est ivrogne et sa femme mène une vie déréglée? Rosalie accourt pour s'occuper de leur fille de 11 ans à qui elle fait faire sa première communion. Un jour, elle cache dans sa cave une femme poursuivie par deux matelots munis d'une hache. Une autre fois, elle recueille chez elle une jeune fille délabrée qui, la nuit venue, cherche à l'étouffer. Elle la renverra au matin, non sans l'avoir fait déjeuner. Il y a une part d'affabulation dans ces récits dont le fil conducteur est la réelle générosité de Rosalie.

Jusque-là, ses initiatives sont individuelles. Il y a lieu de se demander pourquoi elle n'a pas joint les rangs des Dames de la Charité qui poursuivaient des objectifs similaires. Son milieu social pourrait avoir constitué une barrière. Issue de la classe paysanne, elle n'a pas reçu l'éducation policée des jeunes filles de familles bourgeoises qui foisonnent dans les rangs des généreuses bienfaitrices. De plus, ayant elle-même éprouvé dans la vie des revers funestes, elle s'est identifiée aux démunis plutôt qu'aux nantis auprès desquels elle n'est probablement pas tout à fait à l'aise.

---

<sup>12</sup> Témoignage de Philomène Thomas et Janvière Thomas, fait le 5 janvier 1880, ASM, A 11/72.

Rosalie n'a aucune instruction. C'est à peine si elle arrive à signer son nom. Il n'existe qu'une seule pièce archivistique, l'Acte de la première élection des officières du Noviciat de la Maternité de Sainte-Pélagie, en date du 6 novembre 1846, au bas de laquelle apparaît un griffonnage qui serait, selon deux graphologues<sup>13</sup> consultés par les Sœurs de Miséricorde, la signature de «Dame Chetté, supre». Certes, elle sait lire et raconte volontiers la vie de saints qu'elle découvre au hasard de ses lectures. Elle peut aussi citer des passages de l'Évangile ou de *L'Imitation de Jésus-Christ*, son livre de chevet, mais son manque d'éducation et sa difficulté à s'exprimer clairement ont sûrement gêné, sinon freiné, son action dans la société montréalaise.

Sa grande timidité et son absence de confiance en ses propres capacités, deux traits de caractère soulignés par ses premières collaboratrices, pourraient aussi l'avoir incitée à rester en retrait. Justine Fillion, l'une des pionnières de l'œuvre et l'auteure du plus ancien manuscrit sur l'origine de l'Hospice de Sainte-Pélagie, dira d'elle: «Elle n'avait pas en partage la science humaine, ni de ces talents qui brillent. Mais elle avait un bon esprit et une grande volonté de servir Dieu qu'elle aimait de tout son cœur»<sup>14</sup>.

Dieu incarné par Mgr Ignace Bourget? La soumission de Rosalie Jetté à l'autorité paraît avoir été totale et son admiration de l'évêque, aveugle. «Elle [...] recevait ses ordres comme venus du ciel»<sup>15</sup>, se souvient une de ses compagnes. Les proches de Rosalie racontent qu'un jour, «Sa grandeur» lui a confié six orphelins qu'il avait ramenés d'une visite pastorale aux confins de son diocèse et dont la mère venait de mourir du typhus. Selon eux, elle plaça les filles chez ses propres enfants mariés et mit le petit garçon en apprentissage.

---

<sup>13</sup> Roma Lavoie et Jean-Marie Labrie.

<sup>14</sup> Témoignage de Justine Fillion (sœur Saint-Joseph), ASM, A-11/15.

<sup>15</sup> Ezilda Pion (sœur Sainte-Agnès-de-Jésus), ASM, A 11/22.



Mgr Bourget, alors abbé et premier chapelain de l'église Saint-Jacques, est le confesseur de Rosalie depuis son arrivée à Montréal en 1827. Au matin du Jour de l'An, il lui donne la bénédiction paternelle. À l'époque, elle habite à quelques pas de la cathédrale, non loin de la rue Sainte-Catherine et Saint-Denis, dans une maison appartenant à un dénommé Laberge.

Si l'on en croit le récit de l'abbé Antoine Rey, premier directeur-aumônier de l'Hospice de Sainte-Pélagie, c'est au début des années quarante que Mgr Bourget a commencé à solliciter la veuve Jetté pour venir en aide à «une pauvre fille enceinte d'un commerce illégitime» qui, comme tant d'autres, était venue faire à son évêque «l'aveu de sa faute»:

Mgr l'Évêque fit appeler la Veuve Jetté et la pria de placer cette fille chez une femme charitable et pieuse jusqu'à ce qu'elle fut rétablie. Après cette époque, le même cas se présenta bien souvent, et le même moyen fut mis en œuvre, de sorte que pendant quatre ans la Veuve Jetté servit comme d'agent à Mgr Bourget pour chercher un asile secret à chacune de celles qui en désiraient et pour porter l'enfant quand il venait au monde, aux sacrés fonts et de là chez les Sœurs Grises<sup>16</sup>.

D'après Léocadie Jetté-Laroche, fille de Rosalie, cette dernière a placé la première jeune femme qui lui fut confiée chez un de ses fils. Dans ses notes sur la vie de Rosalie, Cléopée Gaulin<sup>17</sup> croit plutôt que cette jeune mère a été placée chez sa fille aînée, Rose, et qu'elle y vécut quatre mois. Par ailleurs, une des petites-filles de Rosalie rapporte qu'avant la fondation de son œuvre, une des filles qui venaient d'accoucher chez elle s'est enfuie durant la nuit: «...ma grand-mère s'étant aperçu qu'elle manquait a été réveillé un de ses garçons pour tacher de la retrouver. [...] Ils

<sup>16</sup> L'abbé Rey est l'auteur de *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal*, un manuscrit de dix pages, B-8, V1120,19, p. 1.

<sup>17</sup> À la demande de Mgr Bourget qui souhaitait recueillir des témoignages sur les débuts de l'œuvre, Cléopée Gaulin a interrogé les enfants et petits-enfants de Rosalie en 1879-1880. Son manuscrit intitulé «Deuxièmes notes historiques au sujet de Rosalie Cadron-Jetté dite Mère de la Nativité» est conservé aux ASM, au dossier de sœur Saint-Venant, H-1.1, no 24. L'incident mentionné ici est raconté à la page 6.

l'ont amenée à la maison elle était seulement sur ses bas et en robe de nuit ma grand-mère a écrit [sic] à son père et il est venu la chercher.<sup>18</sup>»

À part l'ascendant de Mgr Bourget sur elle, d'autres facteurs ont pu amener Rosalie Jetté à mettre toutes ses énergies au service des mères célibataires. Ayant elle-même mis au monde 11 enfants qui lui ont donné une quarantaine de petits-enfants, elle possédait une excellente connaissance de la maternité et détenait certes l'expérience requise pour s'occuper des filles-mères dans le besoin. Faut-il voir aussi l'influence de madame Cadron qui était sage-femme à Lavaltrie? Il n'est pas impensable que Rosalie ait aidé sa mère dans son travail. On sait qu'en 1819, enceinte de son cinquième enfant, elle a accueilli chez elle des jumelles que sa mère venait de mettre au monde. Cet épisode est raconté par Cléophee Gaulin, d'après les souvenirs qu'elle a recueillis auprès des enfants de Rosalie:

... un jours sa Mère ayant été appelé comme sage femmes et comme ceux qui était dans ce lieux voulait lui faire brulé l'enfants et en même temps la ménascent de mort si elle refusait dans cette terrible situations elle usa de ruse et pretexta le besoin d'être seule avec la malade pour lui donné des soins on la laissa rentré dans la chambre en ayant soin de fermée la porte a la clef ce qui fut son salui et celui du pauvre petit malheureux vouée a une mort horribles elle ouvrit une fenêtre se jetta en bas avec le petit enfans enveloppe dans son tablier rendu chez sa fille Madame Jette en prit soins le fit baptisé le garda quelque temps et elle eut beaucoup de pein à se separé de ce peuvres enfants<sup>19</sup>...

En réalité, il s'agissait non pas d'un enfant mais de jumelles, comme l'indique leur certificat de naissance de la paroisse de Saint-Antoine de Lavaltrie. Baptisée le 15 mars 1819, jour de leur naissance, Léocadie et Marie-Louise sont inscrites comme étant nées de parents inconnus. Rosalie et Jean-Marie sont la marraine et le

<sup>18</sup> Témoignage d'une petite-fille anonyme, ASM, A 11/73.

<sup>19</sup> Cléophee Gaulin, «Deuxièmes notes historiques au sujet de Rosalie Cadron-Jetté dite Mère de la Nativité», *op. cit.*, p. 1.

parrain de la petite Léocadie. Trois jours plus tard, les jumelles sont conduites à l'Hospice des Enfants trouvés des Sœurs Grises.

D'autres causes, il est vrai, auraient également pu retenir l'attention de Rosalie. Or des œuvres existantes, nous l'avons vu, s'occupaient déjà des orphelins, des indigents irlandais, ainsi que des femmes âgées et impotentes. En revanche, personne ne se souciait du sort des filles enceintes, sans mari, méprisées par la société et nécessitant des soins médicaux. Les naissances hors mariage et les unions précipitées n'étaient pas rares et, souvent chassées ou éloignées temporairement de leurs familles, les mères célibataires n'avaient nulle part où aller. Rosalie était certainement très sensible à leur situation. Dans son propre entourage, un de ses fils, Léonard, a épousé à 22 ans Anastasie Hubout dit Tourville, âgée de 16 ans, le 27 novembre 1843, deux mois presque jour pour jour avant la naissance de leur fille Anastasie. Et, bien avant, les actes civils indiquent que sa sœur, Sophie Cadron, a accouché de son premier enfant moins de six mois après son mariage. Elle avait alors 16 ans. Le père, François Laberge, en avait 19<sup>20</sup>.

Dans les sources dépouillées, il n'existe aucun témoignage pouvant laisser croire que Rosalie ait jamais exprimé le moindre jugement négatif, la moindre remarque désobligeante, à propos de la conduite des filles-mères qu'elle appelait ses «chers enfants» ou ses «trésors»<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> ASM, A3.3/13; «Synthèse chronologique du dossier de Rosalie-Jetté dite mère de la Nativité», *Cause de canonisation de la servante de Dieu*, tome VII, Montréal, 1991, p.15 et p. 35; dans le tome IV du même dossier, on trouve une copie de tous les actes civils concernant Rosalie Cadron-Jetté et sa famille, p. 76 à 80.

<sup>21</sup> Plusieurs des religieuses ayant côtoyé Rosalie Jetté ont rapporté combien les filles-mères étaient chères à son cœur.

### 3.5 Le drame des filles-mères

Pendant plusieurs années, Rosalie sillonne le faubourg en quête de familles prêtes à héberger les filles enceintes hors mariage que lui envoie Mgr Bourget. Vient un moment où les demandes sont si nombreuses qu'il s'avère impossible de trouver des foyers d'accueil pour chacune. De plus, comme ces filles sont éparpillées à travers la ville, il devient difficile de leur fournir les soins requis par leur état. Il faut savoir que les hôpitaux d'alors n'accueillent pas les femmes enceintes pour les accoucher.

La plupart d'entre elles n'ont pas les moyens économiques de poursuivre leur grossesse, encore moins d'élever un enfant. Celles qui avortent le font entre les mains de charlatans dans des conditions périlleuses.

La situation est préoccupante, car la ville déplore un grand nombre d'infanticides. Les journaux en font régulièrement état. Ainsi, *La Minerve* du 5 juin 1843 rapporte la découverte d'un nouveau-né ramassé sur le coteau Sainte-Geneviève. Né vivant, il serait mort «des suites du honteux abandonnement des indignes auteurs de ses jours».

Le nombre de cas d'enfants abandonnés, illégitimes pour la plupart, augmente lui aussi d'année en année et pour ceux-ci, il est souvent trop tard. Entre 1801 et 1870, environ 80% à 90% des 15 000 enfants recueillis à la crèche d'Youville y mourront<sup>22</sup>. En 1865, un relevé de l'Hôpital Général indique l'état pitoyable de ceux qui ont été recueillis dans la rue, au bord de la rivière, enveloppés dans un journal ou gelés dans des guenilles toutes raidies par le froid. Les uns étaient mourants, les autres malades, sales (n'ayant pas même été lavés), couverts de vermine, blessés

---

<sup>22</sup> Peter Gossage, «Les enfants abandonnés à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle: la crèche d'Youville des Sœurs Grises, 1820-1871», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40, 4, printemps 1987, p. 537.

par les instruments des médecins, inconscients sous l'influence de l'opium...<sup>23</sup> Dans leur témoignage, les enfants de Rosalie racontent qu'un jour on ramassa «cinq petits enfants gisant dans les rues et dont un broyé par des chevaux<sup>24</sup>».

Outre leur mauvais état à l'arrivée à la crèche d'Youville, ces enfants meurent aussi à cause de maladies d'origine gastro-intestinale. En effet, la séparation d'avec la mère prive l'enfant du lait maternel, à une époque où le lait de vache n'est pas pasteurisé. Les survivants seront placés à l'âge de sept ou huit ans comme apprentis ou domestiques chez des particuliers de la ville ou chez des fermiers à la campagne<sup>25</sup>.

Il faut trouver une solution à cette pénurie de ressources aux conséquences funestes et c'est ici que Mgr Bourget entre véritablement en scène. Dans sa biographie de l'évêque de Montréal, Léon Pouliot, s.j., affirme que celui-ci a mûri son projet d'ouvrir un hospice pour les filles enceintes bien avant de faire venir Rosalie Jetté à l'évêché pour lui proposer de le mettre sur pied<sup>26</sup>. Adélaïde Lauzon, l'une des premières compagnes de Rosalie dans cette aventure, rapporte une confidence de celle-ci: «Elle m'a avoué que Mgr Bourget l'avait fait prier pendant cinq années consécutives, sans lui dire pourquoi, avant de lui faire entreprendre la fondation de son œuvre de miséricorde et de charité<sup>27</sup>.»

Rosalie a 51 ans. Elle a toujours répondu avec empressement aux appels de son évêque. «Je l'ai bien fait trotter, cette pauvre femme», dira celui-ci plus tard<sup>28</sup>.

---

<sup>23</sup> Huguette Lapointe-Roy, *op. cit.*, p. 151.

<sup>24</sup> Témoignage d'enfants anonymes, *op. cit.*, ASM, A-11/69

<sup>25</sup> Peter Gossage, *loc. cit.* p. 548.

<sup>26</sup> Léon Pouliot, *op. cit.*, p. 66.

<sup>27</sup> Témoignage d'Adélaïde Lauzon (sœur Sainte-Marie d'Égypte), ASM, A-11/16.

<sup>28</sup> Avéline Paquin, *Notes sur la vie de Rosalie Cadran, en religion Sr de la Nativité, fondatrice des sœurs de Miséricorde*, ASM, J-1.1. Dans un brouillon de ses notes, l'auteure a écrit «cette pauvre vieille». Dans la version finale, soumise à Mgr Bourget pour approbation, le mot «vieille» a été remplacé par «femme».

Mgr Bourget la croit capable de réaliser son projet, bien qu'elle n'en ait pas les moyens financiers. Aussi, s'assure-t-il d'abord de la collaboration de l'homme d'affaires, Olivier Berthelet. L'abbé Antoine Rey raconte la suite: «Muni de cet espoir de succès provenant des ressources pécuniaires, il pria la Ve Chetté de louer une maison et d'y recevoir les filles tombées en faute qu'il lui adresserait.<sup>29</sup>»

Dans sa biographie de Rosalie écrite en 1880, Avéline Paquin, en religion sœur Marie-de-la-Croix, cite le dialogue qui, ce jour-là, se serait déroulé entre la fondatrice et Mgr Bourget. Je le reproduis textuellement:

Monseigneur fit donc un jour venir Mme Jetté et lui dit: "Comme il a plu à Dieu de se servir de vous pour faire beaucoup de bien aux filles infortunées, n'aimeriez-vous pas à fonder une Communauté où Dieu serait glorifié et ces pauvres âmes secourues?" Madame Jetté qui avait une si humble opinion d'elle-même se récria sur son incapacité, son peu de vertus et son défaut de ressources. Mais "Dieu le veut", dit Monseigneur, alors elle s'inclina devant cette divine volonté<sup>30</sup>.

Il ressort clairement que, jusqu'alors, Rosalie n'avait jamais songé à se faire religieuse. Avéline Paquin écrit qu'avant la fondation de l'ordre religieux, Rosalie a souvent dit à ses enfants qu'elle espérait finir ses jours dans un couvent non pas comme religieuse mais comme pensionnaire car, précisait-elle, «je suis trop vieille et incapable».

Pour écrire cette vie de Rosalie Jetté, Avéline Paquin a puisé dans cinq manuscrits d'origine qui rassemblent les souvenirs rédigés par plusieurs collaboratrices de la fondatrice et les témoignages des membres de sa famille. Il importe d'aborder ce document avec prudence car il a été préparé dans le but de

---

<sup>29</sup> Antoine Rey, *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal*, p. 3; ASM B8 V1260,19.

<sup>30</sup> Avéline Paquin, *op cit.* J-1.1, p. 3. Cet extrait est tiré d'un brouillon comportant des ratures et des ajouts et qui a été soumis à l'approbation de Mgr Bourget. L'évêque n'a rien enlevé ni ajouté à ces propos. Il reprend le récit de l'abbé Antoine Rey cité plus haut, p. 29.

démontrer le courage et la générosité de Rosalie et a été soumis à Mgr Bourget pour approbation. Il existe deux versions de ce document. La première est un brouillon corrigé par Mgr Bourget et la seconde en est la copie retravaillée. La lecture de ces deux versions permet d'affirmer que l'évêque n'a exigé que des changements minimes et sans importance. De plus, pour valider chacune des informations que j'ai retenues dans le récit d'Avéline Paquin, je suis retournée aux sources premières afin de retracer chaque incident ou citation dans le manuscrit d'origine duquel il a été tiré.

Avéline Paquin nous apprend que Rosalie Jetté a bel et bien accepté d'ouvrir un hospice, mais ne se sent pas apte à diriger une communauté. Sans hésiter, elle part à la recherche d'un lieu pouvant servir de refuge pour les filles-mères. Elle les assistera «dans leur maladie», les accouchera et leur donnera les soins requis durant leur convalescence.

Son fils Pierre, maître cordonnier de la Cité de Montréal, vient de louer une maison, rue Saint-Simon (aujourd'hui rue Saint-Georges), dans le faubourg Saint-Laurent. Il lui cède gratuitement le grenier, apparemment sans savoir ce qu'elle en fera. Elle aménage le premier mai 1845, en compagnie d'une jeune femme de 28 ans prénommée Domitile G., fraîchement accouchée et qui est en mesure de l'aider à organiser la maternité. Inscrite au tout premier rang du *Registre des entrées et sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie*<sup>31</sup>, cette «pauvre pécheresse», comme disait Mgr Bourget, quittera la maison le 30 juillet suivant, dix jours après l'entrée de Sophie Desmarêts, veuve de Michel Raymond et première associée de Rosalie. Au cours de ce premier mois, une jeune Montréalaise de 18 ans y accouchera à son tour d'un garçon.

---

<sup>31</sup> *Registre des entrées et sorties de l'hospice Sainte-Pélagie*. ASM RJ1 V1450, 57.

Jusqu'à la fin de juillet, Rosalie reçoit de cinq à huit pensionnaires à la fois, dont elle s'occupe seule avec Domitile et madame Raymond. Chacune séjournera chez elle entre trois et neuf mois. Sans plus d'aide, elle se débrouille avec les moyens du bord. La nuit, s'il faut aller chercher le médecin -- habituellement le docteur Wolfred Nelson --, la sage-femme ou le prêtre, elle part seule, armée de son chapelet. «Elle passait par la grande rue Saint-Laurent, raconte Justine Filion. Elle disait qu'elle n'avait pas peur, et qu'il ne lui est jamais rien arrivé, bien que la distance fut éloignée<sup>32</sup>.»

Justine Filion, qui a connu la maison de la rue Saint-Simon, la décrit ni plus ni moins comme un taudis, si délabré «que les diverses pièces mal jointes laissaient pénétrer l'air et la lumière». Glacière en hiver, étuve en été, cette mesure était «très inconmode et beaucoup trop petite». Elle paraissait «enfouie dans la terre<sup>33</sup>». L'abbé Rey précise que, pour accéder au grenier, il fallait grimper dans une échelle. M. Olivier Berthelet envoie à Rosalie quelques lits, une table, des chaises, un poêle et des ustensiles de cuisine. Un autre bienfaiteur qui passe ses journées à quêter pour les pauvres, Pierre Beaudry, surnommé le père Beaudry, lui apporte une quinzaine de livres de viande.

Mgr Bourget nomme la maternité «Hospice de Sainte-Pélagie» à la mémoire d'une actrice de mauvaise vie, née à Antioche en l'an 430, qui s'est convertie quelques années avant sa mort, en 457. C'est lui aussi qui affuble les pensionnaires de la maison du nom de «pénitentes», terme qu'il a emprunté aux filles-mères de la Maternité de la Miséricorde de Laval qu'il a visitée en France à l'automne de 1846.

L'extrême dénuement de l'hospice n'est pas l'unique souci de Rosalie. En effet, ses enfants, Pierre en tête, s'opposent à sa mission. Inquiets, mais aussi irrités de la voir se «deshonorer» ainsi, ils organisent une levée de boucliers. Sophie Bibeau, une

---

<sup>32</sup> Justine Filion, «Mémoire sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal», 2e partie, ASM, B-8 V1260,19, p. 16.

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 19.



autre des premières collaboratrices de Rosalie, raconte qu'un jour, ils vinrent la voir pour la supplier de revenir auprès d'eux: «... pour l'y contraindre, ils voulurent emporter le peu qui était à son usage: emportez tout, mes enfants, leur dit-elle, mais pour moi, je reste ici<sup>34</sup>.»

Une de ses belles-filles va jusqu'à lui reprocher d'être une honte pour sa famille. Elle prétend «quelle n'était plus respectable puisque elle soutenait des personnes si basse... » Sa fille Léocadie se souvient aussi que l'évêque de Montréal est alors intervenu: «Ses enfants se sont opposés à cette œuvre par ce qu'ils disaient que sa santé ne lui permettait pas mais Monseigneur les ayant réunis, les firent consentires<sup>35</sup>.»

Dans son entourage, la réaction est tout aussi négative. Avéline Paquin écrit: «Ses connaissances lui disaient: nous espérons que vous ne vous mettez pas à la tête d'une œuvre qui est si méprisée du monde, vous qui en êtes si respectée: abandonnez tout là, et revenez au milieu de vous enfants, ce sera bien plus honorable <sup>36</sup>.»

On accuse Rosalie d'encourager le vice en accueillant ces filles réputées de mauvaise vie. On prétend qu'il faut les laisser à la rue pour les corriger. Une personne lui dit un jour: «Moi, à votre place, je ne ferais pas une chose semblable. Vos enfants vont avoir honte de vous; je crains que les gamins viennent tout briser en votre maison, voyant que vous gardez de semblables filles...<sup>37</sup>»

---

<sup>34</sup> Sophie Bibeau (sœur Marie-de-Bonsecours) a vécu 17 ans avec Rosalie Jetté. Son témoignage, signé après la mort de la fondatrice, est conservé aux ASM, (A-11/17).

<sup>35</sup> Cléopée Gaulin, *op. cit.* p. 7; Léocadie, *op. cit.*; Philomène et Janvière Thomas, *opus cit.*, p. 1.

<sup>36</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, p. 16.

<sup>37</sup> *Ibid.*

### 3.6 Les débuts de l'Hospice de Sainte-Pélagie

D'après ses compagnes, Rosalie Jetté n'aimait pas parler des pénibles débuts de sa maternité. L'une d'elles, Lucie Lecourtois, raconte: «Plus d'une fois, je lui demandai de me faire connaître les peines et misères de sa fondation, mais elle ne voulait point, se contentant de dire que Dieu le savait et que cela était suffisant<sup>38</sup>.»

Plusieurs des pionnières ont cependant laissé le récit de leurs premières années au service des filles-mères. Leurs témoignages s'accordent sur un point crucial: elles ont eu à souffrir d'un manque de ressources flagrant et d'incroyables privations. En fait, l'improvisation de cette œuvre est stupéfiante. Si Mgr Bourget a réussi à convaincre Rosalie de fonder l'Hospice de Sainte-Pélagie, il ne lui a certes pas fourni les moyens de mener à bien l'entreprise. Ce qu'il a lui-même reconnu, du reste: «Je lui envoyais toutes les filles qui se présentaient. Je n'en refusais aucune. Je ne lui donnais rien et elle pourvoyait à leur entretien, se privant elle-même pour cela. Elle donnait son lit et couchait sur le plancher.<sup>39</sup>»

Pour tracer un portrait juste des débuts de la maternité, j'ai retenu plus particulièrement les témoignages de deux des pionnières de l'œuvre. La première, Lucie Lecourtois, a 36 ans à son arrivée chez Rosalie, le 16 septembre 1846. Née à l'Assomption, elle résidait déjà à Montréal depuis un certain temps. Pendant 18 ans, elle a vécu sous le même toit que la fondatrice. Elle a laissé un manuscrit de 22 pages plein d'anecdotes et de détails dans lequel elle reconstitue les faits dont elle a été témoin<sup>40</sup>.

<sup>38</sup> Lucie Lecourtois (sœur Marie-des-Sept-Douleurs), ASM A-11/14.

<sup>39</sup> Témoignage de Mgr Ignace Bourget, donné le 4 décembre 1879, Notes historiques, 1877-1880, chroniques communautaires, ASMJ1 M4V1120, 93. p. 95.

<sup>40</sup> Notes de Lucie Lecourtois, *op. cit.*, ASM, A-4, 1/6.

La seconde, Justine Filion, a 44 ans. Institutrice dans son village natal, Saint-Louis de Terrebonne, elle a dû quitter ses fonctions pour élever ses neveux et nièces devenus orphelins. Elle a ensuite ouvert pour les pauvres de sa région un refuge qui, faute de moyens financiers, a fermé ses portes trois ans après. Le 8 octobre 1846, elle s'est jointe à Rosalie qu'elle a côtoyée pendant 20 ans. Son manuscrit<sup>41</sup>, écrit à partir de 1866, année de la mort de Rosalie, contient des erreurs de dates et des répétitions. Néanmoins, il est précieux puisque l'auteure relate les confidences qu'elle a reçues de la bouche même de la fondatrice qu'elle appelle «Mme Chetté».

Grâce à ces deux témoins privilégiés, nous apprenons qu'après un an passé rue Saint-Simon, Rosalie doit quitter son grenier où elle se trouve trop à l'étroit. Le 4 mai 1846, elle s'installe rue Wolfe, près de la rue Sainte-Catherine, dans le faubourg Québec, un quartier bruyant et enfumé où sont établies les nouvelles industries qui attirent les travailleurs venus des campagnes. En bois, la maison de deux étages qu'elle occupera pendant un peu moins d'un an est solide et plus spacieuse, même si une aile du bâtiment est habitée par un charretier et sa famille. La maternité peut désormais abriter onze pensionnaires à la fois, comme l'indique le *Registre des entrées et sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie*.

À cette époque, Rosalie accueille de nouvelles collaboratrices. Qui sont ces pionnières, prêtes à tout laisser pour prendre soin des filles enceintes avec Rosalie Jetté? Un étrange assortiment de jeunes femmes, de veuves entre deux âges et de célibataires d'âge mûr, pour reprendre l'expression de l'historienne Marta Danylewycz<sup>42</sup>.

---

<sup>41</sup> *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal*, deuxième partie. ASM, B-8 V1260,19. Le récit de Justine Filion commence au verso du dernier feuillet écrit par l'abbé Antoine Rey, premier directeur de l'œuvre, qui signe la première partie de ce manuscrit.

<sup>42</sup> Marta Danylewycz, *Profession: religieuse, Un choix pour les Québécoises 1840-1920*, Montréal, Boréal, 1988, p.102.

Jadis couturière, Sophie Desmarêts (la veuve Raymond), première compagne de Rosalie Jetté, a 50 ans. Elle est native de Rivière-du-Loup et Montréalaise d'adoption. Après le décès de son mari, elle a collaboré aux œuvres des Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, des religieuses françaises venues à Montréal à la demande de Mgr Bourget pour secourir les ex-prisonnières. Mais elle n'y fut pas heureuse. L'évêque lui a alors suggéré d'offrir ses services à Rosalie. Ses contemporaines la décrivent comme «intelligente, adroite et entendue en affaires». Elle fut reçue à bras ouverts par la fondatrice. Peu après son arrivée, le 20 juillet 1845, elle met M. Berthelet qu'elle connaît personnellement au courant de l'extrême misère de cette œuvre naissante. Il fera immédiatement livrer «deux voitures de vivres et d'effets<sup>43</sup>».

Geneviève Salois (veuve Montrait) dont on ignore l'âge, est une sage-femme de métier, née à Yamaska. On sait qu'elle vit à Montréal puisque déjà, rue Saint-Simon, c'est elle qu'on appelait pour délivrer les pensionnaires de Rosalie. Entrée à l'hospice le 3 juillet 1846, elle quitte le noviciat en 1847 pour raison de santé. Sur sa demande, elle continuera d'y demeurer afin d'y exercer son métier de sage-femme dans la mesure de ses capacités. Elle y mourra du typhus moins de deux ans après, en 1848<sup>44</sup>.

Deux autres veuves, Avite Bourdon-Normandin et Marie-Amable Doyon-Smalwood, quitteront la maternité peu après leur arrivée, la seconde, pour aller s'occuper de son fils.

Rosalie s'entoure aussi de célibataires. Lucie Benoit, 28 ans, habitait chez ses parents dans une maison voisine de l'hospice, rue Wolfe, avant d'entrer à la maternité. Son père, malgré ses modestes moyens, donnait de la nourriture à

---

<sup>43</sup> *Biographies des sœurs décédées*, 1853-1894, Couvent de la Miséricorde, Montréal, 1924, tome 1, p. 16. La veuve Raymond mourra à l'Hospice Sainte-Pélagie huit ans plus tard.

<sup>44</sup> Justine Fillion, *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'établissement de l'Hospice de Sainte-Pélagie à Montréal*, op. cit. p 2.

l'œuvre naissante. Il permettait en outre aux compagnes de sa fille de fendre leur bois et d'étendre leur lessive dans sa cour<sup>45</sup>. Une jeune femme de 21 ans, Adélaïde Lauzon, et deux de ses compagnes d'une trentaine d'années, Sophie Bibeau et Marie Gauthier, viendront se joindre au noyau initial. Enfin, trois autres célibataires feront de courts stages à la maternité: Eugénie Brouillet, 43 ans, y restera un an et demi, Marguerite Gagnon, 25 ans, trois ans, et Élizabeth Tailleur, dont l'âge n'est pas mentionné, à peine quelques mois.

Ces femmes sont d'extraction modeste. Pour tout butin, elles ont emporté dans leurs bagages un peu de linge de corps (jupons de coton, mouchoirs de poche, bas de laine, coiffes, tabliers, etc) et quelques objets d'utilité courante: une paillasse, des draps, un couvre-lit, une couverture et des oreillers<sup>46</sup>.

L'historienne Marta Danylewycz, qui a comparé l'origine sociale des Sœurs de Miséricorde à celle des Dames de la Congrégation, de 1850 à 1920, a constaté que les premières sont majoritairement filles de cultivateurs ou d'ouvriers. Seuls 2% ont un père fonctionnaire du gouvernement ou de l'administration civile et très peu d'entre elles sont issues des couches professionnelles ou commerciales. La situation est fort différente à la Congrégation de Notre-Dame qui attire surtout les jeunes filles de la classe moyenne intéressées à œuvrer dans le domaine de l'éducation<sup>47</sup>.

Ce monde de l'éducation est totalement inaccessible aux Sœurs de Miséricorde qui, pour la plupart, n'ont pas l'instruction requise. Plusieurs savent lire, mais rares sont celles qui peuvent écrire. Si l'on se fie aux notes manuscrites que quelques-unes ont laissées, force est de constater qu'elles ne maîtrisent pas l'orthographe. En fait,

---

<sup>45</sup> *Ibid* p. 35; Lucie Benoit (sœur Sainte-Béatrix) a laissé trois pages de souvenirs des débuts du noviciat, avant de mourir du typhus en 1879, ASM, A-11/52.

<sup>46</sup> Antoine Rey, *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal*, *op. cit.* p. 5-6.

<sup>47</sup> Marta Danylewycz, *op. cit.* p. 115 et 117.

elles écrivent au son. Avéline Paquin qui a connu la plupart des pionnières alors qu'elles étaient âgées écrit:

Aucune de nos mères fondatrices n'avait assez d'instruction pour tenir de manière convenable les livres de la maison ou entretenir sa correspondance. Il y en avait qui avaient été au couvent mais pas assez pour acquérir une science suffisante. Elles apprirent à écrire quelque peu mais sans orthographe<sup>48</sup>.

On compte sur les plus instruites pour apprendre à lire à leurs consœurs. Mais, happées par le travail quotidien, celles-ci auront peu de temps à consacrer à cette tâche supplémentaire.

### 3.7 Les Dames de Sainte-Pélagie

Au début, on les appelle les Dames de Sainte-Pélagie. Les unes après les autres, elles aménagent avec leurs hardes. La maison de la rue Wolfe constitue une amélioration par rapport au grenier de la rue Saint-Simon, mais rien n'est encore en place pour accueillir autant de pensionnaires et de soignantes. Lucie Lecourtois décrit l'installation rudimentaire des lieux:

Un vieux poêle qui n'avait pas de clanche; on se servait d'une cuillère pour l'ouvrir et brasser le feu, ce qui n'était pas trop commode, quelques chaises qui n'avaient presque pas d'empaillure, dix à onze boudets, quelques couchettes et des pauvres paillasses bien usées, quelques vieilles couvertures qui n'étaient pas très certainement suffisantes pour les couvrir et particulièrement dans les gros froids de l'hiver le reste du ménage était à plus semblable et cela se réduisait à très peu de choses. Il n'y avait qu'une chandelle pour éclairer ces quatre appartements, on l'exhaussait afin de pouvoir voir partout<sup>49</sup>.

<sup>48</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, p. 55.

<sup>49</sup> Lucie Lecourtois (sœur Marie-des-Sept-Douleurs), *op. cit.* ASM, A-4.1/6, p. 7.

Les Dames de Sainte-Pélagie couchent au grenier, une pièce si minuscule qu'on peut difficilement circuler entre les lits. C'est aussi sous les combles qu'on fait dégeler le linge frais lavé et qui a séché dehors, avant de pouvoir le repasser. D'où l'humidité ambiante malsaine. De plus, l'odeur du savon mélangée au sang imprégné dans les draps se répand dans toutes les pièces. Les filles enceintes dorment dans la salle commune ou, si elles sont trop nombreuses, un peu partout dans la maison, cependant que les nouvelles accouchées passent la nuit dans la salle des labeurs. Dès qu'elles sont mieux, elles regagnent la salle commune.

Au réfectoire, les pénitentes mangent d'abord, suivies de leurs soignantes. Comme le lavage se fait dans la même pièce, on entasse le linge dans les cuvettes remisées dans un coin pour pouvoir dresser la table dans l'autre.

Aux repas, la nourriture est frugale et de piètre qualité. On se contente de ce que les bouchers du voisinage veulent bien céder gratuitement ou presque. Des têtes de bœufs et de mouton, des jarrets et des fressures (cœur, foie, poumons) que M. Jos Beaudry apporte dans une poche. «Quoiqu'il fut bien peu appétissante nous nous estimions heureuses de pouvoir l'à voir pour supsister<sup>50</sup>», écrit Justine Filion.

De temps à autres, des bienfaiteurs envoient du thé, du café, du sucre et du beurre. Mais, la plupart du temps, on mange de la soupe et du pain qu'on va chercher au Dépôt des pauvres ou à la boulangerie des Sœurs de la Providence.

Au cours du premier hiver, Justine Filion se souvient d'avoir fait boucherie «d'une petit cochon que nous avions angressé cela nous a aider à passer ce temps toujours misérable pour les pauvres. On avait mis en élève deux autres petits cochons

---

<sup>50</sup> Justine Filion, *op. cit.* p. 13.

mais ils sont mort à l'automne, faute de pouvoir les loger et les nourrir<sup>51</sup>.» Le chapelain n'apprécia pas cette boucherie, comme le raconte Avéline Paquin: «Cette manière de procéder ne plut pas au Père Rey qui leur demanda si on voulait mettre à vendre du lard, car il disait que des queues d'oignons et un morceau de pain étaient suffisants pour le repas d'une religieuse.<sup>52</sup>»

Dans ce contexte de privations, Rosalie Jetté et ses compagnes se retroussent les manches pour nourrir leurs pensionnaires, mais aussi pour payer le loyer et les dettes qui s'accumulent rapidement. Les unes gagnent quelques piastres en faisant la lessive pour des gens du voisinage et les autres effectuent des travaux de couture et de cordonnerie sur commande. Rosalie confectionne des semelles et des bordures de soulier, comme le lui ont appris ses fils cordonniers. Justine Filion, qui sait fabriquer le savon et les cierges -- elle a apporté sa grande chaudière de cuivre pour les couler --, l'enseigne à ses compagnes. Comme elle a aussi des talents pour les travaux de menuiserie, elle rafistole des meubles. Il lui revient en outre de pelleter la neige, de fendre le bois et de faire à pied les commissions.

Naturellement, toutes ces corvées s'effectuent en plus des soins à donner aux filles-mères et à leurs nouveaux-nés. À la maternité, le réveil sonne à 4h30 du matin et plusieurs sont encore à l'ouvrage à l'heure du coucher fixée à 21h. Il n'est pas rare, la nuit, qu'il faille se lever pour aller chercher le médecin dont une fille en labeur a besoin.

Mgr Bourget fait parfois remettre aux Dames de Sainte-Pélagie le fruit des quêtes du dimanche à la cathédrale. S'il dîne à l'occasion à la maternité avec ses prêtres, ceux-ci se cotisent pour laisser quelques écus en partant. Quant aux Sulpiciens, si généreux avec les Sœurs Grises, ils font à l'Hospice de Sainte-Pélagie une aumône d'une quarantaine de dollars chaque année. Il faudra attendre à 1857

---

<sup>51</sup> Ibid, p 36.

<sup>52</sup> Avéline Paquin, *op. cit.* p 23.



avant que le gouvernement donne 600 piastres et la Banque d'Épargne, 200<sup>53</sup>. En somme, à part quelques dons provenant de la recette de bazars organisés par des âmes charitables, la maternité ne dispose d'aucune aide.

Il n'en faut pas plus pour décourager certaines des premières compagnes de Rosalie. Entre 1846 et 1850, seules 12 des 20 soignantes admises persévèrent. De 1851 à 1860, la majorité, soit 28 des 50 compagnes de Rosalie, abandonneront<sup>54</sup>.

### 3.8 Situation financière critique

Ici, une question mérite d'être élucidée. Au XIXe siècle, toutes les œuvres bouclent leurs fins de mois grâce aux dons. Dès lors, pourquoi l'Hospice de Sainte-Pélagie ne reçoit-elle pas sa juste part de la charité publique? Lucie Lecourtois l'explique à sa façon:

Les personnes qui auraient pu nous faire quelque charité, comme d'ordinaire on fait pour les autres communautés pauvres et commençantes, eh! bien, ces bonnes âmes charitables qui auraient dû et pu le faire facilement, et qui probablement désiraient le faire, n'osaient pas, vu qu'elles avaient horreur de notre œuvre<sup>55</sup>.

En somme, c'est le but poursuivi par cette œuvre, sa mission, qui lui vaut la réprobation populaire. Pour les pionnières, le plus dur pourrait bien avoir été le regard des autres posé sur elles. Rares sont les bienfaiteurs qui, comme M. Berthelet, ne se laissent pas arrêter par la mauvaise réputation de la maternité. Comme l'explique Marta Danylewycz, «À cause des préjugés qui s'exercent contre les mères

---

<sup>53</sup> Avéline Paquin, *op. cit.* p. 23-24.

<sup>54</sup> Marta Danylewycz, *op. cit.* p. 95. Ces chiffres sont tirés du Registre des Sœurs de Miséricorde, 1848-1921 conservé aux ASM.

<sup>55</sup> Lucie Lecourtois, *op. cit.* ASM, A-4.1/6, p. 2.

célibataires, les sœurs sont stigmatisées comme "complices du péché", un net désavantage lorsqu'il s'agit de faire appel à la charité et de recueillir des dons»<sup>56</sup>.

On s'interdit de secourir les filles-mères qu'on méprise ouvertement, mais on se donne bonne conscience en aidant leurs malheureux enfants. Justine Filion se souvient que «beaucoup de petits linges et flanelles ont été donné en différant temps pour abilliez les petites enfants, qui n'était pas un objet d'oreur au personnes charitable.<sup>57</sup>» Ce mépris silencieux ou affiché explique, selon l'historienne Danylewycz, pourquoi les Sœurs de Miséricorde sont obligées de travailler deux fois plus durement que leurs consœurs plus prospères des communautés enseignantes.

En comparaison avec les autres établissements de charité, la maternité des Sœurs de Miséricorde fait figure de parent pauvre. À titre d'exemples, rappelons que, dans les années 1840, les Sœurs Grises tirent de leur seigneurie de Chateauguay -- héritée au siècle précédent des Frères hospitaliers, du temps de leur fondatrice, Mère d'Youville, -- et de leur ferme de la Pointe-Saint-Charles la majeure partie des aliments consommés à l'Hôpital-Général. Elles peuvent également compter sur l'argent fourni par les dames pensionnaires qu'elles hébergent et qui les aident à fabriquer des hosties, des cierges, des lampes de sanctuaire, des scapulaires, des chapelets et des fleurs artificielles pour décorer les autels, autant d'objets qu'elles mettent sur le marché<sup>58</sup>. Enfin, elles reçoivent une aide financière substantielle des Sulpiciens dont elles entretiennent les vêtements sacerdotaux.

Les Sœurs de Providence n'ont pas de biens-fonds comme les Sœurs Grises. Néanmoins, Émilie Gamelin, qui a investi sa fortune personnelle dans son asile, s'est bâtie un réseau d'aides composé de dames issues de son propre milieu et prêtes à organiser des bazars et des quêtes en faveur de ses vieilles femmes. Ses principales

---

<sup>56</sup> Marta Danylewycz, *op. cit.* p. 98.

<sup>57</sup> Justine Filion, *op. cit.* p. 48.

<sup>58</sup> Huguette Lapointe-Roy, *op. cit.* p.65-67.

sources de revenus proviennent cependant des industries. En effet, ses sœurs confectionnent des ornements d'église faits de soies et de draps d'or exportés de France grâce à l'intervention de Mgr Bourget. Elles réalisent aussi des travaux de tissage et vendent des produits pharmaceutiques. Le supplément provenant des dames pensionnaires et des prêtres malades qu'elles hébergent, ainsi que la dot apportée par les postulantes, ne sont pas négligeables.<sup>59</sup>

Sans propriété, les Dames de Sainte-Pélagie tirent leurs revenus de leurs travaux manuels. Si la banque d'Épargne leur fait un don annuel, en revanche, la ville de Montréal refuse même d'effacer le montant de la taxe d'eau<sup>60</sup>. Aux dettes qui s'accumulent et aux privations s'ajoute l'obligation d'exécuter des tâches bien particulières qui les confrontent quotidiennement au jugement de la société puritaine. Dans les rues, au hasard de leurs sorties, on les confond avec les mères célibataires, on les insulte, on croit se déshonorer en entrant chez elles. Cléopée Gaulin explique pourquoi tout un chacun blâme si sévèrement la fondatrice:

...c'était un déshonneur de garder de telle personnes chez soi car ces malheureuse ne trouvait asile que dans les lupanars ou la vie de leurs enfants était en danger aussi que celle de leurs âmes tout ces parents aussi que les étrangères de sa connaissance l'insultait et lui disaient que ce n'était pas une charité mais une manière de soutenir le vice<sup>61</sup>.

Les Dames de Sainte-Pélagie sont l'objet de sarcasmes particulièrement lorsqu'elles vont à l'église Notre-Dame faire baptiser les nouveau-nés, avant d'aller les porter à l'Asile des enfants trouvés. Lucie Lecourtois se souvient de l'une de ces équipées éprouvantes. C'était un dimanche, pendant les vêpres. Cinq de ses compagnes faisaient à pied avec cinq bébés le trajet depuis la rue Wolfe jusqu'à la

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 70-79.

<sup>60</sup> Renseignements tirés des notes de Marie Perras (sœur Marie-de-la-Miséricorde) envoyées en 1870 à Stanislas Drapeau, auteur de cinq volumes intitulés «Études historiques et statistiques sur les institutions de charité, de bienfaisance et d'éducation du Canada», ASM, B-2.3/2, 1.

<sup>61</sup> Cléopée Gaulin, *op. cit.*, ASM H-1.1, no 24, p. 7.

Place d'armes, car elles étaient trop pauvres pour posséder une voiture et un cheval. Dans l'église, les cris des enfants dérangent les fidèles. Il se trouvait même des religieuses pour s'en irriter:

En passant près des Srs de la Congrégation, raconte-t-elle, elles s'appercurent qu'il y en avait qui pleuraient, d'autre se mettaient les mains sur les yeux tant elles paraissaient avoir honte de nous voir passer ainsi de plus le Prêtre qui fut appelé pour baptiser entra à la sacristie en soupirant et les autres personnes qui étaient présentes le vaient les épaules<sup>62</sup>.

Ce rituel humiliant et éprouvant, surtout par temps glacial, lorsqu'elles sont trempées jusqu'aux genoux, se répète après chaque naissance. Une des porteuses a avoué que si elle s'était écoutée, «elle aurait jeté le long du chemin le petit enfant qu'elle portait et qui criait de toutes ses forces». Une autre, honteuse, faillit perdre connaissance en croisant sur sa route une personne qu'elle avait connue autrefois et qui ne manquerait pas de la juger<sup>63</sup>. La fondatrice de l'œuvre ne s'épargne pas cette corvée. En dépouillant les extraits de baptême, de l'ouverture de l'Hospice de Sainte-Pélagie jusqu'en juillet 1846, on constate que Rosalie Jetté est inscrite comme marraine de 23 enfants nés de parents inconnus.

À la fin de l'année 1847, nouvelle tuile: le propriétaire de la maison de la rue Wolfe, Jean-Paul Bourgeault, annonce aux Dames de Sainte-Pélagie qu'il ne renouvellera pas leur bail. En fournissant un toit aux filles-mères -- il y eut 52 pensionnaires, cette année-là --, il craint de se discréditer et de nuire à sa propriété. Commencent alors d'infructueuses recherches pour trouver un nouvel édifice. On ne veut d'elles nulle part dans le voisinage. Si personne n'accepte de leur louer une maison, explique Justine Filion, c'est «parce que nous retirions avec nous ces pauvres filles. Car nous avons entendu bien des fois, ses paroles si peut charitable on disait

---

<sup>62</sup> Lucie Lecourtois, *op. cit.* p. 20

<sup>63</sup> Avéline Paquin, *op. cit.* p. 30.

qu'on encourageait le vice en les recevant, ils fallait les laissez pour les corriger, dans la rue<sup>64</sup>».

### 3.9 Conclusion

Dans ce chapitre, il ressort clairement que le contexte économique et social qui prévaut au Bas-Canada au moment de l'entrée en scène de Rosalie Jetté a lourdement handicapé son action. Cette indigence qui touche toutes les grandes villes en train de s'industrialiser frappe Montréal de plein fouet.

En suivant sa croisade parsemée d'embûches, depuis son veuvage jusqu'à la mise sur pied de son œuvre, nous avons vu que ses origines paysannes ajoutées à ses déboires financiers l'ont sensiblement rapprochée des malheureux et amenée à se consacrer aux mères célibataires, une classe négligée par la société.

Si Mgr Bourget a constitué pour elle une force d'impulsion, il n'en demeure pas moins qu'elle a trouvé à l'intérieur d'elle-même les ressources pour réaliser son projet. D'abord seule, puis avec deux veuves et deux célibataires, elle a recueilli au cours des quinze premiers mois, 33 filles pauvres et enceintes âgées de 18 à 24 ans qui ont mis au monde autant d'enfants. Sans support financier, elle a réussi à leur fournir un abri parfois pendant plus de sept mois<sup>65</sup>.

Cette reconstitution des origines de la maternité permet aussi de faire ressortir les conditions de vie difficiles, parfois inhumaines, de ces pionnières de l'obstétrique.

Malgré des carences évidentes, Rosalie avait l'étoffe d'une pionnière. Il importe de souligner qu'à Montréal, avant la fondation de sa maternité, aucune communauté

---

<sup>64</sup> Justine Fillion, *op. cit.* p. 22.

<sup>65</sup> Cause de béatification et de canonisation de la servante de Dieu, Rosalie Cadron-Jetté dite Mère de la Nativité 1794-1864, Tome VII, tableau no 5, Durée de séjour, p. 133.

religieuse ni association de bienfaisance canadienne-française n'avait accepté pareille mission. Sa maternité, la première à Montréal, a rempli un énorme vide. Elle a pallié une absence totale de services destinés à une catégorie de femmes particulièrement démunies. En effet, les règlements de l'Hôtel-Dieu de Montréal n'autorisaient pas les femmes enceintes à y accoucher. Les Anglo-Protestantes disposeront d'une clinique associée à l'Université McGill à partir de 1847, la *Montreal Lying-in* de McGill. Les Montréalaises francophones qui en avaient les moyens retenaient les services d'une sage-femme à domicile. Les pauvres sans famille ni toit mettaient leurs enfants au monde n'importe où.

À l'époque de sa fondation, la maternité de Rosalie Jetté était une institution avant-gardiste. Pour mener à bien son projet, la fondatrice ne disposait d'aucun modèle. Elle a dû tout inventer. Considérant le peu de moyens tant intellectuels que matériels dont elle disposait, elle apparaît comme une femme d'exception indissociable de son temps.

## CHAPITRE IV

### LES FILLES-MÈRES

#### 4.1 Introduction

Filles perdues, dévoyées, égarées, telles sont les étiquettes accolées aux filles-mères, au milieu du XIXe siècle. Mais qui donc étaient ces «pécheresses» coupables d'être «enceintes d'un commerce illicite»?

Nous savons peu de choses de ces malheureuses filles, si ce n'est qu'elles étaient souvent rejetées par leur entourage et méprisées par la société rigoriste de l'époque. La plupart du temps sans ressources, elles accouchaient loin des leurs dans des conditions précaires et pénibles.

Dans ce chapitre, je tracerai un certain profil de la mère célibataire du XIXe siècle basé sur les 2 701 femmes et jeunes filles qui ont accouché à la maternité de Rosalie Jetté entre 1845, année de sa fondation, et février 1866, soit près de deux ans après la mort de la fondatrice, alors qu'on venait d'interdire définitivement aux sœurs sages-femmes d'accoucher leurs pensionnaires. Pour ce faire, j'ai analysé les données contenues dans le Registre des entrées et sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie de Montréal consigné aux Archives des Sœurs de Miséricorde sous le titre de *Journal des pénitentes* et dont j'ai pu obtenir une copie. Une appellation qui en dit long sur la connotation de péché liée à la condition de fille-mère de cette époque.

Les noms de chacune d'entre elles sont inscrits dans ce livre de bord qui contient des informations factuelles: âge, lieu de naissance ou domicile, statut marital, religion, métier, date d'entrée et de sortie, date de naissance de leur enfant et son placement, destination de la mère après l'accouchement, références et, le cas échéant, la cause du décès de la mère, même si certains diagnostics paraissent imprécis à la lumière des connaissances médicales actuelles.

C'est l'abbé Antoine Rey, premier aumônier et directeur de la maternité, qui peu après l'ouverture de l'Hospice de Sainte-Pélagie a commencé à inscrire ces renseignements dans un cahier. Après sa mort, en 1847, les Sœurs de Miséricorde ont continué les inscriptions. En tout, il y a cinq registres originaux, assez brouillons et plus ou moins bien conservés, qui ont par la suite été retranscrits dans un document unique. À la dernière page, sœur Sainte-Rose de Lima, supérieure, certifie que cette copie est en tout conforme aux registres originaux et signe en date du 12 décembre 1876<sup>1</sup>.

Ce *Journal des pénitentes* est malheureusement incomplet. Les noms de 58 pensionnaires n'y apparaissent pas. La registraire a simplement inscrit leur prénom ou encore «inconnue» au fichier. Vingt d'entre elles n'ont pas fourni de lieu de domicile. Les autres habitent Montréal pour la plupart. Mais il y a aussi sept Irlandaises, deux Américaines, une Canadienne et une Française. Ces 58 anonymes ne sont pas considérées comme des pensionnaires privées -- ainsi qu'on appelait les filles qui avaient les moyens de payer les 2 dollars de pension réclamés --, à l'exception d'une femme pour laquelle il est mentionné «pension privée». Elles sont 29 à ne pas avoir accouché, mais on ne sait pas pourquoi, sauf dans deux cas pour lesquels la registraire a écrit: «n'a pas eu besoin de l'Hospice». Enfin, une Irlandaise dont on ne connaît pas l'âge, est morte le jour de son arrivée, le 29 novembre 1860. Pour expliquer son décès, on a noté: «empoisonnée» sans plus d'explication.

---

<sup>1</sup> *Journal des pénitentes*, livre premier, ASM, RJ1 V1310, 299.



D'autres fiches sont incomplètes. C'est généralement le cas des pénitentes qui paient une pension. Leur présence à la maternité est entourée d'une certaine discrétion. Par exemple, on ne mentionne pas le nom de l'enfant dont la mère occupe une chambre privée.

Par ailleurs, pour l'ensemble des admissions à l'hospice, des renseignements ont été omis<sup>2</sup>, notamment le lieu de placement des nouveau-nés, sans doute parce que la presque totalité d'entre eux ont été confiés à l'Asile des enfants trouvés des Sœurs Grises. Enfin, il y a une variation sensible dans le choix des informations fournies et la manière de les présenter selon les années. Tout indique que les registraires qui se sont succédées n'ont pas tenu les livres de la même manière. Ainsi, les casiers réservés au métier n'ont été systématiquement remplis que pendant les années 1848 et 1849.

J'ai néanmoins tiré du *Journal des pénitentes* une base de données qui permet de compiler et d'interpréter de précieux renseignements. J'ai aussi retracé quelques rares témoignages provenant de mères célibataires qui, après leur accouchement, sont restées à la maternité pour s'occuper à leur tour des filles-mères. Sans prendre le voile comme les religieuses, ces «Madeleines», comme on les appelait en référence à la pécheresse Marie-Madeleine, formaient une petite communauté à l'intérieur des Sœurs de Miséricorde. Si leurs propos ne portent à peu près pas sur leurs histoires personnelles, ils apportent un éclairage intéressant sur la vie à la maternité.

---

<sup>2</sup> À titre d'exemple, dans le manuscrit original, Henriette M., 20 ans, native de Saint-Benoit, a mis au monde un fils, Théophile, qui a été confié aux Sœurs Grises; elle a ensuite été placée (comme servante) chez M. Cempiquez dans la Grand-rue. Ces informations n'apparaissent pas dans le *Journal des pénitentes*.

Tableau 4.1

Admissions annuelles des pensionnaires à l'Hospice de Sainte-Pélagie (1845 à 1866)

année	admissions
1845	7
1846	46
1847	52
1848	86
1849	68
1850	81
1851	93
1852	102
1853	88
1854	105
1855	98
1856	136
1857	123
1858	131
1859	155
1860	170
1861	190
1862	202
1863	242
1864	242
1865	246
1866 (janv.)	33
Non disponible	5
Total	2701

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

## 4.2 Le *Journal des pénitentes*

Quelque 2 701<sup>3</sup> «pénitentes» frappent à la porte de l'Hospice de Sainte-Pélagie entre l'ouverture, en 1845, et la fin du mois de janvier 1866 (voir tableau 4.1). Au fil des ans, leur nombre augmente constamment. De 53 filles ou femmes enceintes que Rosalie Jetté a recueillies rue Saint-Simon et rue Wolfe, de mai 1845 à juillet 1846, elles sont passées à 242, pour l'année 1863 et 246 en 1865.

De 1845 à 1866, 48 de ces mères et 85 enfants seulement sont morts pendant l'accouchement ou dans les jours suivants, soit respectivement 1,08% et 3,07%. Dans huit cas, l'enfant et sa mère sont décédés le jour même ou pendant la semaine de la naissance<sup>4</sup>.

### 4.2.1 Statut social: la majorité est célibataire

Notre base de données indique que 84 pensionnaires sont veuves et 59 sont mariées. Pour les 2 558 autres, rien n'est mentionné à la colonne réservée au statut marital. Par conséquent, on peut conclure que l'écrasante majorité d'entre elles (94,6%) sont célibataires. On dénombre 982 orphelines, soit de père, soit des deux parents (36,3%). Cette proportion élevée peut s'expliquer par la grande vulnérabilité des orphelines qui n'ont pas de famille pour leur venir en aide.

---

<sup>3</sup> Peut-être un peu plus, puisque le *Journal des pénitentes* n'a pas toujours enregistré les informations concernant les personnes pour lesquelles l'anonymat a été requis.

<sup>4</sup> Les causes de ces décès sont précisées au chapitre VI intitulé Le pouvoir médical.

**Tableau 4.2**  
Statut marital des pensionnaires de Sainte-Pélagie

Statut marital	nombre
Célibataires	2558
Veuves	84
Femmes mariées	59
Total	2701

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

#### 1) Les veuves

Bon an mal an, à partir de juillet 1848, entre cinq et huit veuves se présentent à la maternité pour y accoucher. Leur âge varie entre 21 et 43 ans. Des 84 répertoriées, 37 ont moins de 30 ans, 42 sont dans la trentaine et cinq ont 40 ans ou plus. Douze d'entre elles ont été référées à la maternité par un prêtre et une autre, par la supérieure des Sœurs Grises. Elles sont toutes catholiques à l'exception de trois protestantes. Aucune ne semble avoir payé de pension pendant son séjour.

Parmi ces 84 veuves, une soixantaine ont déclaré habiter dans le diocèse de Montréal, mais seulement 23 sont des Montréalaises. Huit résident en Ontario, cinq ont fait le voyage depuis les États-Unis et quatre viennent de Québec. Il ne nous est pas possible de savoir si leurs enfants sont illégitimes, sauf dans le cas de Marguerite N. pour laquelle la registraire a écrit dans la colonne des observations à propos de sa fille «enfant légitime». Une seule veuve a perdu son enfant («morte-née») qui a été ondoyé.

Pour 17 de ces veuves, le nom de l'enfant n'a pas été inscrit, ni la date de sa naissance. Ont-elles fait une fausse couche? Il nous est impossible de connaître la raison de ce silence. La direction de la maternité aura peut-être voulu respecter

l'anonymat de ces veuves. Rien n'est mentionné non plus dans la colonne des observations, sauf dans le cas d'une Américaine de 37 ans, Mary R., pour laquelle on a indiqué «n'est pas enceinte». Une veuve de l'État de New-York, Margaret M., 32 ans, est morte d'inflammation, deux mois après son admission.

Les 67 autres veuves ont accouché à la maternité. On connaît le nom et la date de naissance de leurs enfants. Elles sont reparties après un séjour de un à trois mois. On ignore où elles sont allées, sauf pour deux d'entre elles qui ont été placées au refuge pour femmes en difficulté tenu par une certaine mademoiselle Bissonnette.

## 2) Les femmes mariées

Les 59 femmes mariées ont toutes moins de 40 ans (de 17 à 39 ans) et la majorité (38) sont dans la vingtaine. Il peut s'agir d'épouses abandonnées par leur mari. Ou encore de personnes vivant en concubinage qui se déclarent mariées, car cette pratique existe au XIXe siècle. L'une d'elles, Mary L., a été référée à la maternité par les Sœurs de l'Hôtel-Dieu. Elle est morte des fièvres avant d'avoir accouché.

Comme dans le cas de plusieurs veuves, pour 12 des femmes mariées, rien n'a été inscrit dans la colonne «nom de l'enfant» ou dans celle indiquant la «date de naissance de l'enfant». Encore une fois, cela peut s'expliquer par la discrétion observée par les sœurs. On sait par contre que 48 d'entre elles ont accouché. Six mères sont mortes dont deux avec leur enfant. Un autre nouveau-né est décédé à la naissance.

#### 4.2.2 Lieu de domicile déclaré

Voyons maintenant le lieu de résidence déclaré<sup>5</sup> des pensionnaires. Nous le connaissons pour 2 672 d'entre elles (tableau 4.3). La plupart, soit 2 302, déclarent habiter dans la section est du Canada-Uni, maintenant appelé province de Québec. Les autres ont inscrit comme domicile le reste du Canada et les États-Unis. Bon nombre d'immigrantes semblent avoir plutôt indiqué leur lieu d'origine. C'est le cas des Irlandaises, des Européennes et d'une Mexicaine.

Tableau 4.3  
Lieu de domicile déclaré des pensionnaires de Sainte-Pélagie

Lieu	nombre
Allemagne	1
Angleterre	4
Canada Uni (Québec excepté)	193
Écosse	1
Espagne	1
États-Unis	107
France	1
Irlande	61
Mexique	1
Québec	2302
Inconnu	29
Total	2701

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

<sup>5</sup> Le registre a une rubrique "domicile", mais non "lieu de naissance". Il s'agit souvent du même. Mais ce manque de précision peut parfois créer une certaine confusion: certaines filles de la campagne venues travailler à la ville peuvent avoir donné comme domicile l'adresse de leurs parents.

#### a) Les Canadiennes françaises vivant au Québec

Tel que nous l'indique le tableau 4.4, le diocèse de Montréal fournit à lui seul 2005 pensionnaires, dont seulement 516 déclarent résider à Montréal même. De la région de Québec, il en vient 131, même si deux maternités ont pignon sur rue dans la vieille capitale (l'Hospice Saint-Joseph, fondée en 1852, et la Miséricorde des Sœurs du Bon-Conseil de Québec, en 1860). Quelque 62 résidentes de la ville de Québec même ont fait le voyage jusqu'à Montréal, sans doute pour accoucher dans l'anonymat.

De Saint-Hyacinthe et des environs, on compte 121 femmes. Dans cette cohorte, tous les villages de la vallée du Richelieu sont représentés: Belœil, Saint-Charles, Saint-Denis, Saint-Marc, etc. Mais c'est la ville même de Sainte-Hyacinthe qui fournit le plus grand nombre de pensionnaires avec 44 femmes. Les deux tiers (30) sont venues à l'hospice après 1859. Deux sœurs de 21 et 22 ans, Mélina et Philomène P., arrivées de Saint-Hyacinthe, l'une en décembre 1865, l'autre en janvier 1866, ne sont pas reparties après la naissance de leurs enfants. La première s'est faite Madeleine et la seconde est restée comme servante. À noter que Sherbrooke qui fait alors partie du diocèse de Saint-Hyacinthe n'envoie que deux filles-mères.

Enfin, le grand Trois-Rivières, bien que plus rapproché de la métropole que Québec, fournit seulement 42 pensionnaires. La plupart sont des citoyennes de petites villes comme Maskinongé, Nicolet, Baie du Fèvre et Sainte-Geneviève de Batiscan. Au registre figure aussi quatre pensionnaires de Rimouski âgées de 20 à 28 ans. Tout porte à croire qu'il s'agit de jeunes femmes en service à Montréal puisqu'en quittant la maternité après leurs couches, trois d'entre elles seront placées l'une chez madame Villebois au Marché Neuf, les deux autres chez madame B. Parker, à Griffintown, et chez monsieur Tavernier.

Sur les 2302 pensionnaires qui ont déclaré habiter au Québec, les trois quarts (75%) viennent de la campagne ou d'une petite ville. Les autres vivent à Montréal ou dans la ville de Québec. La campagne est fortement représentée. Comme nous le verrons plus loin, cela peut s'expliquer par le fait que nombreuses sont celles qui quittent les régions rurales pour venir travailler à la ville comme servantes.

**Tableau 4.4**  
Lieu de domicile des Québécoises

Diocèse	Nombre
Montréal	2005 (dont 516 Montréalaises)
Québec	131 (dont 62 de la ville de Québec)
Rimouski	3
Saint-Hyacinthe	121
Trois-Rivières	42
Total	2302

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

#### b) Les non-Québécoises

Le *Journal des pénitentes* (tableau 4.3) indique que 193 femmes sont domiciliées dans le reste du Canada, dont 188 Ontariennes, deux citoyennes de la Nouvelle-Écosse, une du Nouveau-Brunswick, une Manitobaine et enfin une Albertaine. Cette dernière, Julia C., 22 ans, a été référée à la maternité par un prêtre du séminaire de Montréal en 1860. Les sœurs ont prénommé son fils Roch, sans doute à cause des Rocheuses.

Les Ontariennes fournissent principalement comme lieu de résidence les villes de Toronto, Ottawa, Cornwall, Gloucester et Peterborough. Sur les 188, il y a 168 catholiques et 20 protestantes.



En dehors du Canada, ce sont les États-Unis et l'Irlande qui fournissent les plus fortes cohortes de jeunes femmes (tableau 4.3). Elles sont 107 Américaines et 61 ont immigré de l'Irlande. Fait à noter, l'arrivée en nombre de ces dernières à la maternité coïncide avec la vague d'immigration en provenance de la Grande-Bretagne survenue au Bas-Canada dans les années 1840, par suite de la famine et des épidémies de choléra et de typhus. Des 61 Irlandaises inscrites, 32 l'ont été entre 1846 et 1850. Après, on n'en retrouve plus que deux ou trois par année. Toutes sont catholiques, à l'exception d'une seule protestante, Marguerite A., 30 ans, qui a accouché en mars 1865.

Quant aux 107 Américaines, la majorité sont catholiques. Seules neuf d'entre elles sont protestantes. Les deux tiers ont été admises à partir de 1860. On sait que l'émigration canadienne aux États-Unis s'est intensifiée aux lendemains des Rébellions de 1837-1838 et à la suite de la crise économique des années 1840 qui a amené des chômeurs canadiens sans emploi à aller travailler dans les manufactures de textile de la Nouvelle-Angleterre. Or, aucune n'a donné comme lieu de résidence les villes où se sont installés les exilés canadiens telles Fall River, Lowell, Lawrence et Holyoke (Massachusetts), Lewiston, Waterville et Jackman (Maine), Manchester, Nashua et Berlin (New-Hampshire), Woonsocket et Central Falls (Rhode Island)<sup>6</sup>. La plupart des pensionnaires américaines résident dans les états limitrophes du Québec, tels New York, notamment à Albany et à Plattsburg, mais aussi le Vermont (Burlington) et le Massachusetts (Boston).

Le quart de ces Américaines portent un nom francophone: Courville, Godin, Rouleau, Demers, Côté, Dupont, etc. Ce sont probablement des Américaines d'origine canadienne venues cacher leur grossesse au pays de leurs ancêtres. Une seule vient du Sud: Ann M., 33 ans, habite aussi loin que Savannah, en Georgie. Elle a été référée

---

<sup>6</sup> Bruno Ramirez, *La ruée vers le sud*, Boréal, Montréal, 2003, p. 105.

à la maternité au tout début de la guerre de Sécession, en 1860, par le curé Quinn de la paroisse St Peter de New York.

Notre fichier a également repéré quatre Anglaises, une Allemande, une Écossaise, une Française et une Espagnole (tableau 4.3). Toutes ces Européennes sont catholiques, à l'exception d'une Anglaise de 17 ans, Emma S., qui est protestante.

#### 4.2.3 L'âge: Le tiers des pensionnaires a 20 ans ou moins

Le *Journal des pénitentes* ne fournit pas l'âge de 104 des 2701 mères célibataires (tableau 4.5). Quant aux 2597 autres, elles ont entre 12 et 48 ans. La plus forte cohorte se situe entre 16 et 25 ans, avec 1872 (69%) pensionnaires. Plus du tiers (959) a 20 ans ou moins et 47 d'entre elles n'ont pas encore 16 ans.

Tableau 4. 5  
Nombre de pensionnaires par groupe d'âge

Âge	Nombre
12 à 15 ans	47
16 à 20 ans	912
21 à 25 ans	960
26 à 30 ans	457
31 à 35 ans	125
36 à 40 ans	88
41 à 48 ans	8
inconnu	104
Total	2701

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

La cadette a 12 ans (tableau 4.6). Il s'agit d'Octavie A., une petite Montréalaise qui, en février 1866, a mis au monde un fils. Trois fillettes ont 13 ans: une Ontarienne de Gloucester, Lea B., et deux Québécoises, Virginie A., de Saint-Charles, et Azilda G., de Longueuil. Dix ont à peine 14 ans et 33 sont âgées de 15 ans. Même si cette base de données ne nous fournit aucun renseignement sur les circonstances entourant la grossesse de ces petites filles, il est fort probable qu'elles aient été victimes d'abus, peut-être même, dans certains cas, d'inceste. Malheureusement, les sources ne révèlent aucune preuve en ce sens.

Avant 1849, aucune fille de moins de 16 ans ne s'est présentée à la maternité. Après, il n'y en aura jamais plus d'une, deux ou trois par année jusqu'en 1860 (sauf en 1851, où elles seront cinq, et en 1852, quatre). Au cours de la décennie suivante, le nombre des 14 ou 15 ans a tendance à augmenter légèrement, oscillant entre trois et cinq par année. Quinze de ces très jeunes filles sont orphelines de père ou de mère.

Une seule est morte pendant son séjour à l'hospice. Il s'agit de Mathilde D., 15 ans. Elle a succombé au typhus deux semaines après la naissance de son fils qui lui a survécu.

La destination de ces très jeunes mères à leur sortie est inconnue. Une exception: Olive G., 15 ans, résidente du village agricole de Saint-Jean-Baptiste, dans le comté de Saint-Hyacinthe, a été admise au refuge pour filles en difficulté tenu par les Sœurs du Bon-Pasteur. Les pionnières de Sainte-Pélagie rapportent que, très souvent, Rosalie Jetté a placé dans ce refuge ou dans de bonnes familles montréalaises les jeunes mères originaires de la campagne, lorsque celles-ci ne pouvaient pas ou ne voulaient pas rentrer chez elles.

**Tableau 4.6**  
Admissions par année des 1061 filles âgées de 12 à 20 ans

Année	12	13	14	15	16	17	18	19	20	Inconnu	Total
1845							2	1			3
1846					1	2	0	3	4	1	11
1847					3	3	5	2	8		21
1848					1	2	10	5	7	5	30
1849				1	1	4	6	6	4	3	25
1850			1		3	5	7	8	11	2	37
1851			2	3	5	3	11	3	10	5	42
1852		1		3		7	4	10	6	6	37
1853				3	3	3	9	5	6	2	31
1854				1	3	6	7	7	13	2	39
1855			1	2	5	1	11	4	6	1	31
1856		1		1	5	9	8	15	10	7	56
1857				1	6	11	9	6	9	5	47
1858			1	1	9	3	12	14	9	5	54
1859				1	5	8	12	21	8	4	59
1860			1	4	7	15	11	13	11	16	78
1861		1		2	6	9	13	14	18	9	72
1862			2	2	10	7	10	20	21	8	80
1863				4	15	13	23	21	26	5	107
1864			2	2	5	15	18	25	27	8	102
1865	1			2	8	8	17	28	17	8	89
1866						1	2	3	1	2	9
total	1	3	10	33	101	135	207	234	233	104	1061

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

Si l'on croise les données du tableau 4.1 avec celles du tableau 4.6, on ne remarque pas d'augmentation significative du nombre de jeunes filles de 20 ans et moins au cours de la période.

Quelque 912 jeunes filles ont de 16 à 20 ans (tableau 4.5). Une seule, Helen D., une Américaine de Plattsburg âgée de 20 ans, s'est déclarée mariée. Vingt et une des pensionnaires de ce groupe d'âge sont décédées, toutes entre 1851 et 1865. Elles sont catholiques, à l'exception de 34 protestantes. La grande majorité vient de la région montréalaise (688), dont 164 de Montréal même. Fait intéressant, parmi elles, il y a 65 Ontariennes, soit près du tiers de toutes celles (187) qui viendront de la province voisine pour accoucher à la maternité. Trente-quatre ont déclaré vivre aux États-Unis et 41 dans le diocèse de Québec.

Entre 21 et 25 ans, la courbe continue de monter pour atteindre 960 futures mères. Quinze d'entre elles mourront, dont cinq des fièvres. Le nombre d'Américaines augmente légèrement (40), celui des Ontariennes baisse à peine (62). Cependant les Irlandaises sont deux fois plus nombreuses que chez les 16-20 ans, soit 25 contre 10. La majorité sont catholiques, les protestantes ne sont que 26.

Chez les 26 à 30 ans, nous remarquons une diminution avec 457 inscriptions. Parmi elles, 25 sont veuves et 19 sont mariées. Quelque 318 d'entre elles ont déclaré résider dans la région métropolitaine, dont 87 à Montréal même. Elles ne sont plus que 11 protestantes. Six femmes de ce groupe sont mortes à la maternité.

De 31 à 35 ans, elles sont 125, dont à peine 5 protestantes. Elles ont toutes déclaré vivre dans la région de Montréal, à part une quarantaine. Quatre mourront, dont deux des fièvres. La première, Laura F., une Montréalaise catholique de 31 ans, meurt après avoir mis au monde des jumeaux en 1855. Le bébé de la seconde, Caroline C., 33 ans, de Kingston en Ontario, est également mort sans baptême, en 1865.

De 36 à 40 ans, il y aura 88 pensionnaires, presque toutes de Montréal ou de la région. Parmi elles, cinq sont protestantes. Trois de ces 88 femmes mourront, l'une dans des circonstances nébuleuses. Il s'agit d'une résidente de Saint-Jérôme âgée de 36 ans, Emmelle N., qui est décédée par accident. Rien dans le fichier ni dans les mémoires des pionnières de l'œuvre n'en explique les circonstances. Arrivée à la maternité le 6 septembre 64, elle meurt le 17 sans avoir accouché. Enfin, les femmes de 41 ans et plus ne sont que huit, toutes de la région de Montréal. La plus âgée, Angélique B., est servante à Montréal. À 48 ans, elle accouche d'une fille. Il n'y a aucune protestante dans ce groupe d'âge.

Tableau 4.7  
Nombre de filles admises selon l'âge

Âge	nombre
12	1
13	3
14	10
15	33
Total	47

Âge	Nombre
16	101
17	135
18	207
19	234
20	233
Total	912

Âge	Nombre
21	216
22	250
23	181
24	170
25	138
<b>Total</b>	<b>960</b>

Âge	Nombre
26	115
27	74
28	98
29	61
30	109
<b>Total</b>	<b>457</b>

Âge	Nombre
31	28
32	35
33	20
34	26
35	16
<b>Total</b>	<b>125</b>

Âge	Nombre
36	40
37	11
38	14
39	8
40	15
<b>Total</b>	<b>88</b>

Âge	Nombre
41	0
42	1
43	2
44	1
45	2
46	0
47	1
48	1
<b>Total</b>	<b>8</b>

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.



#### 4.2.4 Religion: la majorité est catholique

Comme on s'en doute, la très grande majorité des filles sont catholiques. Seulement 86 des 2701 pensionnaires sont inscrites comme protestantes. Parmi ces dernières, la majorité (55) se sont présentées à la maternité après 1860. Trois sont veuves, trois sont mariées et une dizaine sont orphelines. Aucune n'est venue accoucher une seconde fois.

On ne connaît pas l'âge de cinq des protestantes. Les autres ont entre 16 et 39 ans. Les deux tiers ont 25 ans et moins. Près de la moitié ont donné Montréal ou la région comme lieu de résidence (tableau 4.8). C'est donc dire que ces jeunes femmes qui pour la plupart portent des noms anglophones ont préféré ou été forcées d'accoucher dans une maternité catholique, alors qu'existe à Montréal le *Lying-in* affilié à l'Université McGill. C'est dire aussi que Rosalie Jetté et ses compagnes sont accueillantes. Parmi les filles qui viennent de l'extérieur de la ville, il y a 21 Canadiennes, dont 19 Ontariennes, et dix Américaines. Le *Journal des pénitentes* nous apprend en outre que six jeunes protestantes ont été référées à l'Hospice de Sainte-Pélagie par des prêtres du séminaire de Montréal.

Si l'on excepte les 17 pensionnaires protestantes qui ne semblent pas avoir accouché<sup>7</sup> et les cinq autres dont l'enfant est mort-né, on constate que tous les nouveau-nés de mères protestantes ont été baptisés dans la religion catholique. On ne s'étonnera pas que les sœurs leur aient donné des prénoms de saints: Françoise, Monique, Guillaume, Denis, etc.

La colonne des observations nous apprend que les trois jeunes protestantes qui sont mortes en couches (deux des fièvres, une de la petite vérole) ont été baptisées avant leur décès. Et que sept autres pensionnaires de même confession

---

<sup>7</sup> Aucune explication n'est donnée, sauf dans trois cas pour lesquels la registraire a écrit: «n'est pas enceinte», «n'a pas eu besoin de l'hospice» et «sortie avant sa maladie».

l'ont été avant leur départ. Ont-elles été forcées de se convertir? Était-ce un geste de reconnaissance envers les sœurs? Aucun moyen de le savoir.

Par exemple, la Montréalaise Agnes C., une orpheline de 19 ans, a accouché en juin 1861. Un mois plus tard, elle reniait sa foi protestante. C'est aussi le cas de Sarah O., une Ontarienne de 20 ans qui, après un séjour de quatre mois à la maternité, s'est convertie au catholicisme. Sa compatriote Jane K. a, quant à elle, été baptisée la veille de son départ, trois semaines après son accouchement.

Il arrive même qu'en plus de se convertir, une fille-mère demande à rester à l'hospice. Ainsi, une jeune Américaine protestante âgée de 16 ans, Emma R., de Pennsylvanie, a pris l'habit de «consacrée» chez les Sœurs de Miséricorde, après avoir mis au monde un fils, le 26 décembre 1863. En effet, comme les mères célibataires ayant «fauté» ne sont pas admises à prononcer les vœux réservés aux religieuses, on accueille au sein de la communauté sous le statut de «consacrées» celles qui veulent travailler à la maternité et sous le statut de «Madeleines», celles qui veulent véritablement entrer en religion.

Autre cas particulièrement bien documenté, celui de Mathilde J., une Irlandaise protestante. Inscrite sous un pseudonyme, cette orpheline avait 16 ans lorsqu'elle a accouché d'un fils, en août 1855. En décembre de la même année, elle a abjuré sa foi avant d'être baptisée à la maternité même par Mgr Joseph Larocque. Trois ans après, elle entrait au Madelon sous le nom de sœur Madeleine Pélagie. Dans son témoignage, donné au couvent de la Miséricorde le 10 novembre 1879, elle parle de l'influence de Rosalie Jetté sur sa décision: «J'étais protestante et ses bons exemples et ses bonnes prières n'ont pas peu contribué à ma conversion», écrit-elle<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Mathilde J. (Madeleine Pélagie), ASM, A-11/63.

**Tableau 4.8**  
Lieu de domicile des 86 protestantes

Lieux	nombre
Angleterre	1
États-Unis	10
Irlande	3
Région de Montréal	19
Montréal	23
Nouveau-Brunswick	1
Nouvelle-Écosse	1
Ontario	19
Québec	3
Sherbrooke	1
Sorel	1
Saint-Hyacinthe	2
Trois-Rivières	1
Inconnu	1
Total	86

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

#### 4.2.5 Métier: beaucoup de servantes, quelques couturières

Le *Journal des pénitentes* est peu loquace en ce qui concerne le métier des mères célibataires. En effet, sur les 2701 admissions, on sait seulement comment 143 femmes gagnent leur vie. De ce nombre, 102 sont servantes et trois sont

domestiques<sup>9</sup>. Les autres travaillent comme couturières et modistes. Une seule, Azilda B., 26 ans, est institutrice à Québec.

Ce faible échantillon n'est pas représentatif de la réalité car la registraire n'a inscrit systématiquement le métier des personnes admises que pour la période allant du 1<sup>er</sup> janvier 1848 jusqu'au 13 janvier 1850. L'inscription du métier a repris en 1866, mais notre fichier s'arrête en février de cette année-là. Néanmoins, une observation attentive des données inscrites pendant ces deux périodes fournit une bonne appréciation de la situation.

Sur 163 admissions consignées en 1848 et 1849, aucune indication n'est fournie quant au métier de 13 pensionnaires. Dans le cas de 47 autres, la registraire a inscrit «de famille» dans la case «profession». Des 101 qui ont déclaré un métier, 84 sont des servantes, soit 83.9%, 15 sont couturières et 2 modistes<sup>10</sup>. De janvier à la mi-février 1866, 21 des 33 pensionnaires, soit 66.1%, sont des servantes, onze vivent dans leur famille et une est institutrice.

#### a) Les couturières

Les quinze couturières sont âgées de 17 à 29 ans. La plus jeune, Julie P., vient de Rivière-du-Loup. Elle a mis au monde une fille en 1850. Une seule couturière est domiciliée hors Québec. Il s'agit d'une protestante de la Nouvelle-Écosse, Jeanne D., qui a 18 ans au moment de son accouchement, en mars 1848. Aucune couturière n'est décédée en couches, mais un enfant est mort après avoir été ondoyé. Enfin, une couturière montréalaise de 22 ans, Louise B., a «déserté», après la naissance de son fils Séraphin, en octobre 1848.

<sup>9</sup> Pour les besoins de cette étude, les domestiques sont incluses dans la catégorie «servantes».

<sup>10</sup> Il semble que la registraire ait décidé de reprendre l'inscription de la profession des pensionnaires à partir de 1866, puisqu'au cours des deux premiers mois, on trouve 21 servantes sur 33 inscriptions dans le *Journal des pénitentes*.

## b) Les modistes

Les deux modistes sont irlandaises et protestantes. Âgées de 22 et 25 ans, elles se sont présentées à la maternité en 1848 et sont reparties deux mois plus tard. L'aînée a accouché d'un garçon, mais on ignore tout de l'autre puisque les cases réservées au nom de l'enfant et à la date de son baptême sont restées vides.

## c) Les servantes

En 1848 et 1849, les personnes en service domestique comptent pour 84 des 163 inscriptions. C'est près de la moitié de toutes les femmes qui ont accouché à la maternité au cours de ces deux années. La proportion augmente en fin de période. De janvier à la mi-février 1866, 21 des 33 pensionnaires sont des servantes. C'est dire que, sur trois pensionnaires, deux sont en service domestique. Leur origine sociale n'est pas mentionnée, mais elles viennent probablement de milieux défavorisés, sans quoi elles n'auraient pas eu recours à l'hospice. On ne connaît la destination d'aucune de ces mères célibataires, après leur accouchement.

Tableau 4.9

Nombre de servantes par rapport aux admissions annuelles

année	admissions	servantes
1848	86	37
1849	77	47
1866 (janv.-fév.)	33	21
Total	196	105

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

Une autre donnée du *Journal des pénitentes* nous apprend que 39 des 73 des jeunes filles qui n'ont pas déclaré de métier sont placées comme servantes dans les maisons privées après leur accouchement. En effet, dans la case réservée à la «destination de la mère», on peut lire le nom et l'adresse de leur nouvel employeur.

Des 105 pensionnaires inscrites comme servantes, 25 ont moins de 20 ans, 39 ont de 21 à 25 ans, 20 ont de 26 à 30 ans et 15 ont plus de 31 ans (tableau 4.10). Pour les six autres, l'information manque. La plus jeune servante, une Mascoutaine de 16 ans, est arrivée à la maternité en mars 1849 et en est repartie deux mois plus tard, après avoir accouché d'une fille. Une seule, Mary W., a 17 ans, et neuf ont 18 ans. C'est dire que le quart de ces jeunes filles ont quitté leur foyer très tôt pour aller travailler en service.

Toutes catégories d'âge confondues, les servantes viennent principalement du diocèse de Montréal, avec 63 inscriptions (dont 19 de la ville même). Il y a 16 Irlandaises, 10 Mascoutaines, sept Québécoises, quatre Ontariennes et une Trifluvienne. Une servante est inscrite comme Américaine et une autre comme Anglaise. Enfin, le lieu de domicile de deux femmes n'est pas indiqué.

Comme on le voit, les Irlandaises sont fortement représentées dans la catégorie des servantes, seize d'entre elles ayant déclaré pratiquer le métier. Le grand nombre d'Irlandaises parmi elles traduit l'importance de l'immigration en provenance de ce pays. La cadette, Mary W., a 17 ans. Toutes les autres sont dans la vingtaine ou la jeune trentaine. Comme la plupart de leurs compatriotes qui ont immigré, elles sont probablement originaires des régions les plus pauvres de l'Irlande, c'est-à-dire le sud et l'ouest durement frappés par la grande famine qui s'est abattue sur tout le pays. Embarquées à bord de voiliers insalubres, certaines accouchent pendant la traversée.

**Tableau 4.10**  
**Âge des servantes (incluant les trois domestiques)**

Âge	nombre
16 à 20 ans	25
21 à 25 ans	39
26 à 30 ans	20
31 à 48 ans	15
Inconnu	6
Total	105

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

À l'été de 1847, il y a, à Montréal seulement, 4000 Irlandais frappés par le typhus contracté en mer parfois. La contagion gagne bientôt la maternité. Le 27 août, une jeune mère âgée de 22 ans meurt cinq jours après avoir mis au monde un enfant mort-né. Elle était entrée à l'institution deux mois plus tôt. Justine Filion raconte qu'en mai 1854, ses compagnes de la maternité ont recueilli une petite Irlandaise née en mer. Elles l'ont immédiatement fait baptiser<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Justine Filion, «Mémoires sur l'origine», ASM, B-8 V1260, 19, p. 28.

**Tableau 4.11**  
Lieu de domicile des servantes

lieu	nombre
Angleterre	1
États-Unis	1
Irlande	16
Montréal région	63 (dont 19 Montréalaises)
Ontario	4
Québec (région)	7
Saint-Hyacinthe (région)	10
Trois-Rivières	1
inconnu	2
Total	105

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

#### 4.2.6 Référence: le rôle du clergé

Les 333 filles ou femmes qui ont fourni une référence à leur arrivée à la maternité ont donné le nom d'un membre du clergé ou d'une communauté religieuse, à l'exception d'une Irlandaise de 20 ans, Mary Hi., remise aux sœurs par la police, en 1854. De ce nombre, 169 sont orphelines de père ou de leurs deux parents. Avant 1852, cette information n'a pas été inscrite au fichier.

Entre 1852 et 1866, M. Léon Villeneuve, sulpicien, a référé à lui seul près du tiers (94) de ces 333 filles, la plupart ayant donné la région de Montréal comme lieu de domicile. Ce sulpicien français arrivé au Bas-Canada en 1838 est alors l'aumônier des prisons et de certains hôpitaux, ce qui le place en situation de rencontrer des



personnes en difficulté. Lui qui a déjà eu des réticences à l'égard de l'œuvre («J'avais horreur de cette maison et quand je passais auprès, je détournais la tête<sup>12</sup>», avouera-t-il plus tard), il a fini par vaincre ses réticences et est devenu l'aumônier des pénitentes. Avéline Paquin raconte qu'il s'est fait l'ardent défenseur de l'œuvre contre ses détracteurs et qu'il la soutenait financièrement au moyen de la caisse de charité de Saint-Sulpice. De plus, il donnait de sa poche 2 dollars pour chacune des pénitentes qui ne pouvait pas payer le montant de sa pension<sup>13</sup>.

Les prêtres du séminaire de Montréal, attaché à l'église Notre-Dame, ont également référé beaucoup de femmes enceintes à l'hospice, comme aussi les curés de nombreuses paroisses de Montréal et des environs. Dans un cas, celui de Mélanie S., 18 ans, le curé de Rigaud, messire Désautel, a payé sa pension pendant les deux mois de son séjour. Monseigneur Bourget de Montréal, Mgr Jean-Charles Prince de Saint-Hyacinthe, ainsi que les évêques de Kingston et de Burlington, en ont recommandé une vingtaine. Une dizaine d'autres tout au plus ont donné comme référence les Sœurs Grises, les religieuses du Bon-Pasteur et les Sœurs de la Providence.

#### 4.2.7 Naissances: autant de filles que de garçons

Des 2282 nouveaux-nés inscrits au registre, dont 22 paires de jumeaux, les garçons et les filles figurent à part égale, d'après un calcul effectué à partir du *Journal des pénitentes*. Cependant, dans certains cas, il est impossible d'affirmer avec certitude le sexe des enfants car leurs prénoms sont trompeurs, à cause notamment des «M» pour Marie et des «J» pour Joseph qui les précèdent. Comment savoir si M. Vincent est un garçon et J. Anne ou J. Véronique une fille? D'autres prénoms donnent à croire que la registraire a mal compris le nom qu'on lui a

<sup>12</sup> *Ibid*, deuxième cahier, p. 1.

<sup>13</sup> J. B. A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Vol. I p. 538; Avéline Paquin, *Origines de l'hospice*, ASM, J-1.1/1, p. 96.

demandé d'inscrire ou qu'elle l'a mal écrit. C'est le cas des mots Thaumaturge, Castule, Malcédoine et Throphine. M. Sirène est-elle une fille? Et M. Népomucène? Enfin, certaines notes prêtent à confusion. Ainsi, à côté d'un Victor, on a écrit «fille ondoyée».

Chez les nouveau-nés, il y aura 114 décès, comme l'indique le tableau 4.12. C'est très peu, compte tenu de la mortalité infantile au milieu du XIXe siècle. Comme on le voit, par rapport aux naissances, celle-ci ne va ni en augmentant ni en décroissant. Elle paraît plus élevée entre 1848 et 1851, alors que jusqu'à 10% des nouveau-nés meurent, mais elle se maintient ensuite entre zéro et 6%, à l'exception de 1860 où elle atteint 8.14%. La cause de la mort n'est pas inscrite au fichier. Tout ce qu'on peut lire c'est «mort-né» ou «ondoyé» à la place de leurs prénoms. Si la mère de l'enfant est également morte, cela nous fournit un indice puisque la case «genre de maladie» nous révèle le mal qui l'a emportée.

Le sort des enfants qui voient le jour à l'hospice est pour ainsi dire décidé avant leur naissance. Sitôt né, on le remet à la crèche des Sœurs Grises où sont placés les enfants abandonnés. À cause de leur situation financière et des préjugés sociaux, la majorité des pensionnaires repartent sans leur nouveau-né. Celles qui le gardaient étaient stigmatisées et leur enfant aussi: mépris, rejet, exploitation... Selon l'historien Peter Gossage, l'abandon, en dépit de sa difficulté, s'avérait alors l'option la moins dure pour la plupart des mères célibataires. Il s'en explique: «Hors d'une unité familiale, elles auraient eu beaucoup de misère à trouver les moyens économiques nécessaires pour élever un enfant. Et même si elles avaient eu le courage d'essayer, elles auraient subi le genre de pressions idéologiques et sociales qui font des mères célibataires les héroïnes les plus tragiques de la littérature du 19e siècle<sup>14</sup>.»

---

<sup>14</sup> Peter Gossage, «Les enfants abandonnés à Montréal au 19e siècle: la crèche d'Youville des Sœurs Grises, 1820-1871», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40, 4, printemps 1987, p. 541.

Tableau 4.12

Naissances et décès de l'enfant à la maternité (de janvier 1845 à février 1866)

Année	naissances	mortalité	Pourcentage
1845	7	1	14.28%
1846	40	1	2.50%
1847	45	1	2.22%
1848	75	8	10.66%
1849	63	6	9.52%
1850	76	7	9.21%
1851	82	8	9.75%
1852	79	4	5.06%
1853	85	-	-
1854	93	-	-
1855	82	4	4.87%
1856	115	5	4.34%
1857	103	2	1.94%
1858	115	3	2.60%
1859	125	7	5.60%
1860	135	11	8.14%
1861	143	3	2.09%
1862	175	10	5.71%
1863	201	13	6.46%
1864	195	8	4.10%
1865	216	12	5.55%
1866	32	-	-
Total	2282	114	

Source : ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

Les rares enfants légitimes sont traités différemment. Leurs mères sont autorisées à les garder auprès d'elles. Mais si, pour garder son enfant, l'une a menti sur son statut marital, tôt ou tard, elle sera amenée à le confier aux Sœurs Grises. C'est arrivé à une pénitente qui se prétendait mariée, alors qu'elle ne l'était pas. Lorsqu'elle tomba malade, elle demanda à voir le confesseur à qui elle avoua son mensonge. Son enfant fut immédiatement reconduit à la crèche<sup>15</sup>.

Il est intéressant de noter qu'en France, à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, les autorités encouragent les mères naturelles à allaiter leur enfant pendant qu'elles se rétablissent à la crèche. Or cette expérience a été un échec<sup>16</sup>. Contraintes tôt ou tard à abandonner leur enfant qu'elles n'ont pas les moyens de garder, et parce qu'elles se trouvent dans un état de délabrement physique ou psychologique, les mères ne souhaitent pas ce contact avec leur nouveau-né, de peur de s'attacher et de rendre la séparation plus cruelle encore. Au Bas-Canada, on ne demande pas aux mères naturelles d'allaiter leur enfant avant de le confier aux Sœurs Grises.

Dans 419 cas, la rubrique "nom de l'enfant" ne fournit aucun renseignement. Cela peut signifier que la mère occupe une chambre privée. On aura alors appliqué une plus grande discrétion, comme le veut la règle à l'hospice. Il peut s'agir aussi d'enfants qui sont repartis avec leur mère. On aura alors voulu éviter qu'ils soient enregistrés comme illégitimes.

---

<sup>15</sup> Avéline Paquin, *Notes sur la vie de Rosalie Cadran, en religion Sr de la Nativité, fondatrice des sœurs de Miséricorde*, ASM, J-1.1, p. 95.

<sup>16</sup> Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, Paris, Belin, 1999, p.75.

**Tableau 4.13**  
**Enfants morts en même temps que leur mère**

Année	Mort (enfant)	Mort (mère)	Cause
1847	1 mort-né	cinq jours après	typhus
1851	1 mort-né	même jour	typhus
1855	Jumeaux	même jour	fièvres
1855	1 mort-né	même jour	fièvres
1859	filles	même jour	fièvres
1859	Fille,	même jour	inconnue
1860	garçon (mort-né)	même jour	empoisonnée
1860	filles (morte-née)	deux jours après	fièvres
1864	Fille	cinq jours après	inflammation
1864	garçon	le lendemain	fièvres
1865	garçon	quatre jours après	Fièvres puerpérales

*Source:* ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

#### 4.2.8 Durée du séjour à la maternité

Quelques mots enfin sur la durée du séjour des pensionnaires qui, dans la moitié des cas, demeurent à la maternité de un à deux mois. Selon une étude effectuée par les Sœurs de Miséricorde et consignée dans la Positio, près de 15% de toutes les femmes qui ont accouché entre l'ouverture de la maternité, en 1845, et la mort de Rosalie Jetté en 1864 (donc n'incluant pas les années 1865 et 1866) y restent moins d'un mois, alors qu'un cinquième y passent trois ou quatre mois. Une vingtaine y seront toujours sept mois après leur accouchement. Enfin, 20 filles y éliront domicile, soit comme servantes, soit comme madeleines.

Tableau 4.14

Durée du séjour des 2 244 femmes admises entre 1845 et 1864

Durée	Nombre de filles
0-1 mois	331
1-2	1114
3-4	478
5-6	113
7 et plus	20
Ne partent pas	13
On ne sait pas	175
Total	2 244

*Source:* Synthèse chronologique du dossier de Rosalie Cadron-Jetté dite mère de la Nativité, tableau no 5.

Il est assez étonnant de constater que plus du quart des pensionnaires (624) séjournent à la maternité pendant trois mois et plus, même si les conditions de vie y sont difficiles, voire misérables. Certaines choisissent d'y rester en permanence.

**Tableau 4.15**  
Durée du séjour des pensionnaires selon les années (1845-1866)

Année	0-1 mois	1-2 mois	3-4 mois	5-6 mois	7 + mois	Ne partent pas	inconnu	total
1845-46	9	12	8	2	2	0	0	33
1846-48	19	31	22	3	0	0	2	77
1848	5	57	14	6	0	0	1	83
1849	3	62	4	0	0	0	0	69
1850	6	57	9	4	3	0	2	81
1851	8	13	9	0	0	0	63	93
1852	17	47	30	3	0	0	6	103
1853	11	44	23	8	1	0	1	88
1854	19	54	22	7	1	0	3	106
1855	15	43	28	5	2	0	4	97
1856	32	65	26	9	2	0	3	137
1857	18	66	22	11	1	0	6	124
1858	21	61	35	9	2	1	1	130
1859	35	58	39	7	2	3	11	155
1860	27	68	39	14	0	4	21	173
1861	24	94	31	9	2	0	27	187
1862	23	115	37	4	0	1	22	202
1863	31	139	57	8	2	3	2	242
1864	8	28	23	4	0	1	0	64
Total	331	1114	478	113	20	13	175	2244

*Source:* Synthèse chronologique du dossier de Rosalie Cadron-Jetté dite mère de la Nativité, tableau no 5.

Ce tableau montre que la durée du séjour ne varie pas beaucoup dans le temps. Chaque année, la moitié des femmes séjournent à la maternité entre un et deux

mois. Les années 1859 et 1860 font exception: le séjour a tendance à être raccourci. Le nombre total de pensionnaires augmente sensiblement au cours de ces deux années et les sœurs sont sans doute débordées et les places viennent à manquer. La moyenne habituelle se rétablit dès 1861.

Faut-il croire qu'elles s'estiment suffisamment bien traitées et entre bonnes mains pour vouloir y prolonger leur convalescence? À moins qu'elles n'aient nulle part où aller? Dans les deux cas, il est évident que les sœurs ne les mettent pas à la porte. D'ailleurs le règlement est clair: chaque fille admise devra séjourner à l'hospice autant de temps qu'il sera jugé nécessaire par les maîtresses. «On retiendra celles que l'on croira avoir encore besoin d'instruction et d'exercices réguliers pour son affermissement. On placera celles dont les lumières, la conduite et les bons sentiments seront une garantie suffisante de sa persévérance dans le monde.» De plus, les pénitentes ne seront pas autorisées à quitter les lieux avant d'avoir fait «une retraite de huit jours pour les affermir dans leurs bons sentiments et les fortifier contre les dangers du monde<sup>17</sup>».

#### 4.2.9 Mouvement saisonnier

L'analyse du mouvement saisonnier des naissances confirme l'hypothèse voulant que celles-ci augmentent à la fin de l'hiver et au début du printemps, ce qui place la conception de l'enfant au cours de la belle saison. Le tableau 4.15 montre que les naissances sont plus nombreuses pendant les mois d'avril et de mai. Ces enfants ont donc été conçus en juillet et août. Les naissances sont également assez nombreuses en février et mars, ce qui situe la conception en mai et en juin.

Ces résultats correspondent à ceux obtenus par Marie-Aimée Cliche qui a tracé le profil des filles-mères dans les maisons du Bon-Pasteur de Québec. En effet, les

---

<sup>17</sup> Règlement des filles de l'asile de Sainte-Pélagie, chapitre troisième, «De la sortie», pp. 24-30, ASM, B-8 V1260, 18.



registres d'accouchement qu'elle a étudiés révèlent que la conception de la majorité des enfants se situe pendant les trois mois de l'été<sup>18</sup>. Les historiens Réal Bates et Lyne Paquette sont arrivés à la même conclusion pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Alors que les naissances légitimes ne fluctuent que légèrement de mois en mois, avec une légère remontée en mars, les naissances illégitimes grimpent en flèche ce même mois<sup>19</sup>.

Tableau 4.16

Fréquence des naissances mensuelles à Sainte Pélagie (1845-1866)

Mois	nombre
Janvier	137
Février	186
Mars	181
Avril	218
Mai	205
Juin	167
Juillet	171
Août	138
Septembre	160
Octobre	154
Novembre	167
Décembre	142
N.d.	675
Total	2701

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

<sup>18</sup> Marie-Aimée Cliche, «Morale chrétienne et "double standard sexuel". Les filles-mères à l'hôpital de la Miséricorde à Québec, 1874-1972», *Histoire sociale* XXIV, 47, mai 1991, p. 92.

<sup>19</sup> Réal Bates et Lyne Paquette, «Naissance illégitimes sur les rives du Saint-Laurent avant 1730», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40, no 2, automne 1986, p. 246.

#### 4.2.10 Lieu de destination de la mère après l'accouchement

Le *Journal des pénitentes* nous renseigne sur le lieu de destination de 68 femmes après leur accouchement. L'échantillon est faible, l'information n'ayant été notée systématiquement que de 1846 à 1848 et sporadiquement par la suite. Il mérite néanmoins qu'on s'y arrête. En effet, à leur sortie, 36 d'entre elles ont été placées comme servantes chez des Montréalais dont les noms et adresses sont mentionnés, 17 sont retournées chez leurs parents et 15 ont été confiées à des refuges pour jeunes filles en difficulté, soit celui tenu par les Sœurs du Bon Pasteur, soit celui de mademoiselle Bissonnette. Deux sont retournées en Irlande, une est partie vivre chez une amie et les deux dernières ont trouvé un emploi à Montréal, l'une au marché Neuf, l'autre au marché Sainte-Anne.

Des sources affirment que les Sœurs de Miséricorde ont gardé contact avec plusieurs de leurs ex-pensionnaires. Elles rendaient visite à celles qu'elles avaient placées comme servantes pour s'assurer qu'elles persévéraient dans le droit chemin. Adélaïde Lauzon se rappelle que, faute de places, Rosalie Jetté conduisait au refuge des Sœurs du Bon-Pasteur des pensionnaires qui souhaitaient se donner à l'œuvre et qu'elle retournait ensuite les visiter. «Elle leur portait de petits présents, fruits de ses privations<sup>20</sup>», écrit-elle. Il arriva aussi à un curé s'arrêter à la maternité pour donner aux sœurs des nouvelles d'une ex-pénitente qui édifiait sa paroisse. Il leur a alors confié que les bons exemples de leur protégée «avaient amplement réparé sa faute passée<sup>21</sup>». Les sœurs se félicitèrent d'avoir opéré cette conversion.

---

<sup>20</sup> Adélaïde Lauzon (sœur Sainte-Marie-d'Égypte), ASM, A-11/16. Ces pensionnaires voulaient demeurer à Sainte-Pélagie pour se consacrer à l'œuvre, mais faute de places, Rosalie les confia aux Sœurs du Bon-Pasteur.

<sup>21</sup> *Ibid.*

#### 4.2.11 Fréquence des séjours

Certaines filles et femmes effectuent deux séjours à la maternité, bien qu'il soit difficile de savoir exactement combien sont dans ce cas-là, car le registre n'indique pas le nombre d'enfants qu'elles ont eus. Nous avons cependant pu retracer une soixantaine de pensionnaires ayant accouché deux fois. La plupart du temps âgées de 30 ans ou moins, elles ont mis leurs enfants au monde à intervalle de deux ou trois ans. C'est le cas de Josephite D. qui est venue accoucher une première fois à 18 ans et une seconde à 20 ans. Félicité D. a fait de même à 23 et à 25 ans.

Il faut cependant se montrer prudent dans l'interprétation de ces résultats car le nom des parents de ces pensionnaires n'est pas toujours mentionné et il se peut que deux personnes portent les mêmes nom et prénom. Dans certains cas, l'entrée est manifestement erronée. Ainsi, d'après le registre, Philomène B. de Montréal aurait séjourné une première fois à la maternité sans y accoucher à 18 ans, en 1861. La seconde fois, en 1863, elle aurait donné naissance à un petit garçon. Mais alors, la registraire a indiqué qu'elle avait 29 ans.

Il y a également une certaine confusion dans les fiches d'Édesse B., de Saint-Martin, dans le diocèse de Montréal. À première vue, ses trois fiches d'inscription porte à croire qu'elle s'est présentée autant de fois à la maternité. En réalité, une observation attentive des données démontre plutôt qu'elle y a accouché deux fois, la première à 14 ans, en 1850, et la seconde à 16 ans, en 1852.

Une autre pensionnaire est présumée avoir séjourné à la maternité à trois reprises. En effet, Joséphine D., de Champlain, dans le diocèse de Trois-Rivières, a 21 ans lorsqu'elle accouche en 1859. Elle est à nouveau inscrite en 1861. Elle a alors 23 ans, mais ne semble pas avoir donné naissance à un enfant. Puis, à 25 ans, lors de son troisième séjour, en 1863, elle a un second fils.

Parfois, on retrouve deux membres de la même famille. Vitaline D., 30 ans, une Américaine de Island Pond, a donné naissance à deux garçons à la maternité, l'un en janvier 1863, et l'autre en mai 1864. Lors de son premier séjour, elle y a croisé sa sœur Virginie, 21 ans, qui venait d'accoucher d'un garçon, le premier février 1863.

Quatre sœurs, Marie-Anne, Salomé, Phébé et Marie, dont les parents sont décédés, ont respectivement 23, 37, 18 et 28 ans lorsqu'elles accouchent à Sainte-Pélagie.

#### 4.3 Analyse et conclusion

Deux constats s'imposent d'emblée en analysant les informations recueillies dans la base de données tirée du *Journal des pénitentes*. Le premier, l'extrême jeunesse des filles-mères. En effet, près des trois quarts d'entre elles (71%) ont entre 12 et 25 ans.

Le second, ces jeunes célibataires catholiques, domiciliées pour la plupart dans la grande région métropolitaine, sont des campagnardes qui, une fois sur deux, travaillent en ville comme servantes. Parmi elles, on note une forte représentation des Irlandaises, ce qui s'explique par la vague de travailleurs immigrants qui ont déferlé sur le Bas-Canada par suite de la famine en Irlande.

Notre échantillon illustre une dure réalité: cette majorité de servantes pratiquent un métier faiblement rétribué, ce qui laisse croire qu'elles ont peu d'instruction, qu'elles n'ont pas le support de leurs familles et par conséquent qu'elles doivent gagner leur vie durement. Comment alors pourraient-elles se charger d'un enfant?

Tour à tour, les historiens et les sociologues d'ici et d'ailleurs ont avancé des causes pour expliquer les grossesses hors mariage et les naissances illégitimes:

inceste, relations sexuelles acceptées -- souvent dans l'espoir d'obtenir une demande en mariage --, relations sexuelles abusives avec un employeur ou un parent et prostitution. *Le Journal des pénitentes* ne fournit aucune indication permettant de départager ces causes. Il ne nous renseigne pas non plus sur les circonstances ayant forcé les filles à se réfugier à Sainte-Pélagie. Rosalie Jetté et ses compagnes ont d'ailleurs reçu des directives très strictes de Mgr Bourget à ce sujet. «...il faudra éviter soigneusement de parler tant formellement qu'implicitement du péché qui est la cause de leur déshonneur<sup>22</sup>.»

On peut tout de même suggérer que les 47 jeunes filles âgées de 12 à 15 ans à peine qui ont accouché à Sainte-Pélagie ont été victimes d'abus sexuel.

Plusieurs documents d'époque laissent voir que les servantes ne jouissent pas d'une bonne réputation. Dans son *Manuel des parents chrétiens* publié en 1851, l'abbé Alexis Mailloux affirme que «cinquante pour cent des filles-mères sont d'anciennes bonnes petites filles de la campagne qui sont devenues moins bonnes en s'improvisant, du jour au lendemain, bonnes à tout faire en ville<sup>23</sup>.» L'année suivante, alors que le pape Pie IX s'apprête à proclamer le dogme de l'Immaculée Conception, Mgr Bourget appelle à la vigilance «les jeunes filles qui se perdent», «les servantes et les couturières qui se débauchent<sup>24</sup>»

En ces années de crise économique et de mauvaises récoltes, les jeunes femmes de condition modeste venues de la campagne pour travailler à la ville sont légion. À Montréal, en 1850, selon Statistique Canada, sur une population de 57 715

<sup>22</sup> «Règlements pour les personnes qui se sont offertes à Dieu pour conduire l'œuvre de l'hospice de Sainte-Pélagie érigée à Montréal». Cette règle a été écrite par l'abbé Antoine Rey, premier directeur, sous la direction de Mgr Bourget, à l'intention des Dames de Charité de Sainte-Pélagie, le 26 juillet 1846. L'original est conservé aux ASM.

<sup>23</sup> Cité par Marie-Aimée Cliche, «Morale chrétienne et "double standard sexuel". Les filles-mères à l'hôpital de la Miséricorde à Québec 1874-1972», *Histoire sociale*, 24, 47, mai 1991, p. 95.

<sup>24</sup> Mandement du 28 mai 1852, *Extraits des Mandements, Lettres Pastorales et Circulaires de Mgr Ignace Bourget*, Montréal, Imprimerie Le Franc-Parleur, 1872, pp. 61 et 64.

personnes, il y a 915 travailleuses domestiques. Dix ans plus tard, sur 90 323 Montréalais, on dénombre 2 770 servantes<sup>25</sup>. Elles représentent la moitié des travailleuses qui, elles, comptent pour près de 27% de la main-d'œuvre active totale<sup>26</sup>. Majoritairement dans la vingtaine, près des trois-quart résident chez leur employeur, habituellement un commerçant, un professionnel, un fonctionnaire ou un rentier. Elles travaillent dur, depuis l'aurore jusqu'au coucher -- allumage des feux, entretien de la maison, cuisine, jardinage, courses, soin des enfants, etc -- pour la moitié du salaire d'un domestique masculin. À ces maigres gages s'ajoute l'insécurité. Car le patron peut les congédier quand bon lui semble. Du jour au lendemain, elles se retrouvent alors à la rue, sans gagne-pain ni logis.

Les immigrantes irlandaises comptent pour le quart de toutes les domestiques féminines au Bas-Canada. Elles sont engagées comme servantes chez les bourgeois, mais aussi dans les hôtels et dans les maisons de pension de la ville. Elles sont particulièrement vulnérables car elles ne connaissent personne au pays et sont sans instruction<sup>27</sup>.

Toutes ces femmes viennent d'un milieu social inférieur à celui de leur employeur. Par conséquent, elles sont des proies faciles pour celui-ci qui peut abuser impunément de son autorité sur elles. La situation de ces domestiques est parmi les plus pathétiques. En refusant les avances de leurs patrons, elles s'exposent à être congédiées. Si elles lui cèdent et tombent enceintes, elles perdent tout aussi assurément leur emploi. Théoriquement, les victimes d'abus sexuel ont le droit de poursuivre leur agresseur en justice, mais rares sont celles qui peuvent se permettre de perdre leur emploi. D'ailleurs, elles ne jouissent pas de la respectabilité nécessaire pour affronter publiquement leur détresseur.

---

<sup>25</sup> Raphaëlle de Grott et Elizabeth Ouellet, *Plus que parfaites, Les aides familiales à Montréal 1850-2000*, Montréal, les éditions du remue-ménage, p. 174.

<sup>26</sup> Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, *op. cit.*, p 123.

<sup>27</sup> Robert J. Grace, «Des Irlandaises en quête de maris», *Cap-aux-Diamants*, no. 55, automne 1998.

Les sources indiquent que la situation est préoccupante mais les solutions mises de l'avant s'avèrent insatisfaisantes. Les premières personnes à se soucier du sort réservé aux servantes congédiées sont les Dames de la Charité. En 1829, ces bienfaitrices laïques ont créé un «Bureau d'enregistrement pour les filles qui vont en service». Faute de moyens, trois ans plus tard, il fermait ses portes. En 1842, Mgr Bourget convainc mère Émilie Gamelin d'organiser un service de placement destiné aux jeunes filles sans emploi. Puis, en 1846, les Sœurs de la Providence dressent une liste des employeurs potentiels<sup>28</sup>. Quant aux immigrantes irlandaises en chômage, elles devront attendre à 1849 pour avoir droit aux services d'une religieuse mandatée par les Sulpiciens afin de leur procurer le nécessaire. On leur fournira aussi une salle à l'Hôpital Général des Sœurs Grises. D'autres initiatives du genre apparaissent et disparaissent, mais le problème demeure entier.

Or ce problème en engendre un autre dont les Sœurs de Miséricorde ne parlent pas en autant de mots, bien qu'elles évoquent sobrement cette réalité: les autorités agitent le spectre de la prostitution. Elles n'ont pas tort, croit l'historienne Claudette Lacelle:

Il est généralement admis que la servante était, plus que tout autre personne, exposée à recourir à la prostitution à un moment ou l'autre de sa vie. Certaines étaient victimes des machinations d'agences de placement à leur arrivée à la ville; d'autres étaient violées par leur maître ou ses proches, et congédiées si elles devenaient enceintes; certaines, enfin, n'avaient pas d'autres recours, si elles étaient longtemps sans travail, puisqu'on estime qu'une servante pouvait dépenser jusqu'à quatre mois d'économies pour survivre à une semaine de chômage. Partout, on estime que le groupe de prostituées dans une ville était constitué pour la moitié de domestiques ou d'anciennes domestiques.<sup>29</sup>

D'ailleurs, l'Hospice de Sainte-Pélagie qui, depuis 1851, a pignon sur la rue Saint-André, au coin de la rue Lagauchetière, voisine avec trois maisons closes. «Ainsi, raconte Justine Filion, notre Seigneur était dans un coin et le diable était

<sup>28</sup> Huguette Lapointe-Roy, *Charité bien ordonnée*, Montréal, Boréal, 1987, p. 221-222.

<sup>29</sup> Claudette Lacelle, *Les domestiques en milieu urbain canadien au XIXe siècle*, Ottawa, Environnement Canada-Parcs, 1987, p. 169.

dans l'autre.» Un soir, un homme entre et s'adresse à Rosalie Jetté, «comme s'il eut pris la maison pour une maison de débauche<sup>30</sup>.» Et d'ajouter: «Les sœurs étaient considérées comme des personnes tombées en faute». Ce genre d'incidents se produit couramment: «On nous a dit en notre présence que nous étions des putins voilà leur terme», écrit encore Justine Filion<sup>31</sup>.

À Montréal, on tolère les bordels pour assouvir les besoins sexuels des hommes célibataires, mais on arrête pêle-mêle les vagabondes, les femmes en état d'ébriété et les prostituées qui traînent les rues. À la prison de Montréal, un établissement vétuste et surpeuplé où se concentre la petite criminalité -- les grands criminels sont internés à Kingston, en Ontario --, elles ont à tout le moins un toit. À partir de 1843, l'augmentation de la population carcérale est d'ailleurs due en partie à la hausse importante de prisonnières<sup>32</sup>. Neuf ans plus tard, en 1852, un rapport sur l'état des prisons au Bas-Canada rédigé par le docteur Wolfred Nelson, éminent médecin montréalais, indique que les femmes forment 47% de la population carcérale de la prison de Montréal. Bon nombre y sont hébergées simplement parce qu'elles sont sans asile et sans ressources<sup>33</sup>. Parmi elles, les femmes enceintes sont si nombreuses que le médecin de cet établissement déclare que la prison de Montréal est improprement nommée prison seulement. «...on pourrait presque l'appeler une maternité tant sont nombreuses les femmes enceintes qui y vivent, qui y font leurs couches<sup>34</sup>.»

La situation est dramatique et Mgr Bourget demande aux Sœurs de Miséricorde d'aller visiter les prisonnières. À partir du 12 juillet 1848, deux religieuses vont chaque dimanche «passer la journée avec les filles de mauvaise vie

---

<sup>30</sup> Justine Filion, *op. cit.* p. 53-64.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>32</sup> Jean-Marie Fecteau, *La liberté du pauvre, crime et pauvreté au XIXe siècle québécois*, Montréal, VLB éditeur, 2004, p. 174

<sup>33</sup> Raymond Boyer, *Les crimes et châtements au Canada français*, Montréal, Cercle du livre de France, 1966, p. 477. 482, cité dans *L'Histoire des femmes*, *op. cit.*, p. 232.

<sup>34</sup> *Ibid.*



renfermées dans les prisons de cette ville.<sup>35</sup>». Elles leur apportent de petites provisions et les encouragent à mener une vie meilleure. Bien que la voiture du Séminaire les conduise et les ramène du Pied-du-Courant, ces sorties représentent une surcharge de travail pour les religieuses et le service est discontinué quelques années après. Les Sœurs de la Providence prendront alors la relève.

Par la suite, les «filles de mauvaises vie» qui tombent enceintes seront acheminées à l'Hospice de Sainte-Pélagie. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, en 1854, la police y réfère une jeune Irlandaise de 20 ans, Mary H., qui y accouche d'un petit garçon. *Le Journal des pénitentes* indique en outre que l'aumônier des prisons de Montréal, messire Villeneuve, a lui-même référé 85 filles à la maternité.

Plusieurs témoignages des sœurs de Miséricorde donnent à penser que la maternité sert de refuge à de jeunes délinquantes. Un jour, une des pensionnaires se montre furieuse, brisant, cassant et volant sans ménagement. Mgr Bourget conseille aux sœurs de la renvoyer en prison, ce qu'elles font, mais elles la reprennent peu après afin qu'elle puisse accoucher à la maternité<sup>36</sup>. Une jeune fille de Saint-Thomas, Émilie C., 18 ans, est restée à la maternité pendant un an après ses couches. Elle songe à prononcer des vœux, mais les sœurs refusent de la garder, car elle a déjà été reconnue coupable de vol. Elles demandent plutôt à ses parents de venir la chercher<sup>37</sup>.

D'autres données tirées du *Journal des pénitentes* sont tout aussi surprenantes. Ainsi, sans qu'on puisse en déterminer la raison exacte, on constate que les pensionnaires ne semblent pas trop pressées de quitter la maternité après leurs couches. On peut supposer qu'elles trouvent à Sainte-Pélagie un refuge qui leur procure la sécurité et peut-être même un certain répit.

---

<sup>35</sup> Délibérations 1848-1900, ASM RJ1 V1450,25 f. 6v.

<sup>36</sup> Avéline Paquin, *op.cit.*, p. 69.

<sup>37</sup> *Ibid*, p. 62.

On remarque aussi qu'un bon nombre de mères célibataires viennent de loin, notamment de l'Ontario et des États-Unis, pour cacher leur grossesse illégitime. C'est dire l'importance du scandale qu'elles pourraient causer dans leur village, si elles devaient y accoucher.

Dans le prochain chapitre, il sera justement question de la honte qu'elles ressentent tout au long de leur séjour à Sainte-Pélagie. On verra en outre si cette maternité offre aux mères célibataires un cadre de vie compatissant, voire chaleureux, et les soins adéquats que leur état nécessite.

## CHAPITRE V

### LA TUTELLE RELIGIEUSE

#### 5.1 Introduction

Si le Journal des pénitentes reste muet quant aux circonstances entourant la grossesse des filles-mères et la naissance illégitime de leurs enfants, en revanche, il ressort clairement de la plupart des documents archivistiques consultés -- mémoires des sœurs, description du comportement des aumôniers, directives de l'évêque de Montréal -- que bon nombre de leurs proches et du personnel de la maternité leur font porter toute la responsabilité de leur état.

Avéline Paquin se souvient d'une pénitente, Agathe, morte de consommation le 10 juin 1856. Voici ce qu'elle a rapporté: «Elle eût beaucoup à souffrir de l'ennui de la part de sa famille, qui ne pouvait lui pardonner de s'être ainsi trompée et l'accablait de reproches<sup>1</sup>.

La honte, les filles-mères la ressentent quotidiennement. À partir de 1851, les sœurs donnent des pseudonymes à leurs pensionnaires car elles ne veulent pas que leur identité soit dévoilée par une autre fille ou par un étudiant en médecine venu les assister. «C'est une bonne manière de cacher leur véritable nom et de mettre ainsi à couvert leur réputation<sup>2</sup>, écrit encore Avéline Paquin. Plusieurs filles-mères cachent

---

<sup>1</sup>Avéline Paquin, *Notes sur la vie de Rosalie Cadron, en religion Sœur de la Nativité, fondatrice des Sœurs de Miséricorde*, ASM, J-1.1 p. 90-91.

<sup>2</sup>*Ibid*, p. 69.

leur grossesse à leurs parents pour échapper aux blâmes. Elles font croire à leurs proches qu'elles viennent à Montréal pour se faire religieuses. Une fois débarrassées de leur gros ventre, elles rentrent à la maison.

Dès que quelqu'un frappe à la porte de la maternité, que ce soit un fournisseur ou un visiteur, les pensionnaires courent se cacher au grenier pour éviter d'être reconnues. Lucie Lecourtois commente: «Elles partaient si vite qu'on aurait dit que leurs chaises tombaient par terre il se faisait un tel fracas qu'on aurait dit que quelqu'un s'égorgeait dans la maison<sup>3</sup>.» Les jours de déménagement d'une maison à l'autre -- il y en eu quatre -- les charretiers emmènent les pensionnaires par petits groupes pour ne pas attirer l'attention. Il arrive même qu'on déménage la nuit afin de ne pas les exposer aux regards des curieux.

Le premier biographe de Rosalie Jetté, l'abbé Pierre-Auguste Fournet, rapporte des incidents qui se sont déroulés au milieu des années 1860, alors que la maternité avait pignon sur la rue Campeau (aujourd'hui Saint-André):

Parfois il fallait traverser la rue pour aller aux offices religieux de la communauté; et une curiosité indiscrete, malsaine, bestiale même, assemblait sur le passage deux haies d'hommes aux regards sardoniques et impudents, aux paroles malsonnantes et sarcastiques. Le visage caché derrière un voile d'étoffe, les épaules enveloppées d'un large mantelet, les malheureuses pénitentes essuyaient sans se plaindre cette averse d'œillades et de quolibets injurieux.<sup>4</sup>

Avéline Paquin ajoute quelques précisions de son cru: «Les pénitentes se mettaient un voile brun devant la figure pour ne pas être reconnues et elles avaient aussi de grands mantelets rouge, ce qui faisait un étrange spectacle.» En outre, elle évoque les moqueries dont elles sont l'objet pendant les douleurs de

---

<sup>3</sup> Lucie Lecourtois, ASM, A-4, 1/6, p. 2.

<sup>4</sup> Pierre-Auguste Fournet, p.s.s., *Mère de la Nativité et les origines des Sœurs de Miséricorde (1848-1898)*, Montréal, imprimé à l'institution des sourds-muets, 1898, p. 113.

l'enfantement: «Ensuite, les lamentations des malades pouvaient être facilement entendues dans la rue, et quelques jeunes gens se permettaient quelque fois de les contrefaire<sup>5</sup>.»

Outre les assauts venus de l'extérieur, il y a ceux, plus insidieux parce qu'empreints d'une morale culpabilisante, qui se manifestent entre les quatre murs de la maternité. Pour saisir l'esprit qui y règne, il faut d'abord examiner le rôle extrêmement sévère et contrôlant joué par l'évêque de Montréal dans la consolidation de l'œuvre.

En effet, après des débuts difficiles, l'Hospice de Sainte-Pélagie a pris son envol sous l'égide de Rosalie Jetté et de ses premières compagnes. Comme on l'a vu dans les chapitres précédents, sa maison est rapidement devenue le refuge obligé des filles-mères de la région montréalaise. Un climat familial s'y était instauré. Jusque-là, Mgr Ignace Bourget veillait au grain sans trop s'immiscer dans les affaires de la maternité. Mais voilà qu'à l'été de 1846, il décide de prendre les choses en main. Dès lors, non seulement il s'organise pour diriger la vie spirituelle des pensionnaires et de leurs soignantes, mais il se charge aussi de l'organisation de leur quotidien jusque dans ses moindres détails.

## 5.2 D'Émilie Gamelin à Rosalie Jetté

Donc, Mgr Bourget pose les bases d'une communauté religieuse chargée de porter secours aux filles enceintes hors mariage et dont il assumera lui-même la direction. Son mandement d'institution signé le 16 janvier 1848 ne laisse place à aucune ambiguïté quant à ses intentions: «Nous mettons le nouvel institut des

---

<sup>5</sup> Avéline Paquin, *op.cit.*, p. 93.

Sœurs de Miséricorde sous notre entière dépendance et celle de Nos successeurs Évêques<sup>6</sup>.»

Ce geste de l'évêque de Montréal n'a rien de surprenant. Les historiennes du Collectif Clio affirment qu'à cette époque, une vingtaine de nouvelles congrégations religieuses ont été placées sous sa dépendance et sa juridiction: «Le véritable pouvoir n'appartient pas nécessairement à la supérieure de la communauté ni à la fondatrice, écrivent-elles, mais à l'évêque ou à son représentant<sup>7</sup>.»

Mgr Bourget a procédé exactement de la même façon pour diriger l'Asile de la Providence fondé par Émilie Gamelin. L'histoire de cette institution ressemble à s'y méprendre à celle de Rosalie Jetté. Une fois veuve, en 1827, Émilie Gamelin<sup>8</sup> visite les pauvres du faubourg Saint-Laurent. Peu après, elle commence à recueillir chez elle les personnes âgées et malades. Sa maison devenue trop petite, il lui faut bientôt trouver un local plus spacieux, puis un autre. Finalement, Antoine Berthelet lui offrira la maison jaune qui deviendra la Maison de la Providence.

Là où la veuve Jetté est blâmée parce qu'elle s'occupe des «filles tombées dans le vice», Émilie Gamelin est ridiculisée parce qu'elle donne le gîte à des «vieilles folles». Elle persiste néanmoins. Si bien qu'en septembre 1841, elle obtient sa charte civile au nom de Corporation de l'Asyle des femmes âgées et infirmes de Montréal. Responsable de 31 invalides, elle consacre une part importante de ses biens personnels à son œuvre devenue le centre de sa vie.

Comme Rosalie, jamais Émilie n'avait eu l'intention de prendre le voile. Son entourage lui répète d'ailleurs qu'elle n'est pas faite pour être religieuse. Or, le 6

---

<sup>6</sup> Ignace Bourget, ASM, A-2/26.

<sup>7</sup> Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 238.

<sup>8</sup> Le récit qui suit emprunte à la biographie de Denise Robillard, *Émilie Tavernier Gamelin*, Montréal, Éditions du Méridien, 1988, 330 pages.

novembre 1841, Mgr Bourget lui annonce son intention de faire venir des religieuses françaises pour assurer la permanence de son asile. Il publie un mandement pour officialiser sa décision. La biographe de mère Gamelin, Denise Robillard, écrit: «Le mandement donne à l'œuvre de madame Gamelin une structure religieuse qui a le pas sur la structure civile et en fait une institution relevant de son autorité. L'évêque parle d'ailleurs de l'œuvre de madame Gamelin au passé<sup>9</sup>.»

Les Filles de la Charité de Paris que Mgr Bourget attend pour s'occuper des vieilles femmes d'Émilie Gamelin se désistent. Qu'à cela ne tienne, l'évêque de Montréal fondera une communauté locale: il fait du recrutement et ouvre un noviciat dont il confie la direction à un chanoine. Enfin, il nomme une compagne de la fondatrice au poste d'assistante du directeur, même si elle ne sait ni lire ni écrire. L'historienne Denise Robillard raconte la suite:

De son côté, Mgr Bourget s'emploie à détacher madame Gamelin de son œuvre, comme il le confessera au lendemain de sa mort: "Lorsque les premières sœurs prirent le saint habit, elle s'étoit imaginée qu'elle seroit en qualité de fondatrice, la Mère de toutes, sans cesser d'être du monde, auquel alors elle ne songoit nullement à renoncer. Je me souviens [...] des cruelles angoisses par lesquelles je la fis passer [...] en l'empêchant de faire aucun acte d'autorité<sup>10</sup>".

Deux ans plus tard, en 1843, Émilie Gamelin baisse les bras. Après bien des hésitations, et plutôt que d'abandonner à d'autres l'œuvre dans laquelle elle a tout mis, elle décide de se joindre à cette communauté religieuse. Dès lors, elle sera mère Gamelin et s'en remettra à l'évêque pour la gouverne de son asile.

---

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 151 à 169.

<sup>10</sup> *Ibid* p. 164.

### 5.3 Ouverture du noviciat des Sœurs de Miséricorde

Le dimanche 26 juillet 1846, l'évêque de Montréal ouvre un noviciat où Rosalie Jetté, alors âgée de 52 ans, et ses quatre premières associées -- deux veuves et deux célibataires -- se préparent à se faire religieuses. On leur remet un bonnet blanc, un mouchoir de même couleur et une médaille de la sainte Vierge à suspendre autour de leur cou .

Le premier geste de Mgr Bourget sera de confier la direction de l'Hospice de Sainte-Pélagie à l'abbé Antoine Rey, un prêtre austère de 63 ans arrivé de France trois ans plus tôt. Sous la supervision de l'évêque de Montréal, celui-ci rédige les règlements destinés aux futures sœurs. Tout est écrit noir sur blanc, à commencer par les qualités exigées pour faire partie de la communauté (qualités empruntées à saint François de Sales): régularité, c'est-à-dire exactitude et ponctualité, dévotion, obéissance et humilité. Le sujet doit avoir la force de combattre ses imperfections et d'accepter les corrections. Dans un ordre d'idées plus matériel, la candidate doit disposer d'un revenu d'au moins une piastre par semaine, «soit dans ses bras, soit dans sa dot».

Chaque postulante pratiquera la pauvreté. Elle ne conservera rien en propre et mettra en commun tout ce qu'elle possède. Elle sera chaste et, à cette fin, le règlement lui ordonne de ne parler aux personnes de l'autre sexe que brièvement et en présence de témoins. Obéissante, elle se soumettra aux décisions de la supérieure comme si Dieu le lui commandait. L'esprit fraternel devra régner au sein de la communauté dont le premier but est de glorifier Dieu. Les membres s'efforceront de s'aimer, même si ça ne vient pas naturellement. En outre, elles accorderont l'hospitalité et les soins que demande la grossesse aux filles enceintes d'un commerce illégitime. Elles les surveilleront à chaque instant, leur interdiront d'avoir des conversations mal édifiantes sur leur vie passée et les empêcheront de former des amitiés particulières ou de se retirer deux à deux.



Seule la supérieure pourra décider si l'une des postulantes est malade et peut être dispensée des exercices. Le règlement rappelle que «le trop de soins et d'amour est dix fois plus funeste que les privations et le travail<sup>11</sup>».

En octobre 1846, en l'absence de Mgr Bourget en voyage en Europe, son coadjuteur, Mgr Jean-Charles Prince, demande aux novices auxquelles vient de s'ajouter Josephite Malo, 47 ans, veuve Galipeau, de quitter leurs habits du monde. Bien qu'on les appelle encore les Dames de Sainte-Pélagie, il leur impose un costume religieux: une robe noire garnie d'un col blanc, une mante noire en drap d'Orléans qui va en-dessous du genou et un bonnet blanc. En les voyant défiler en rang, juste avant la messe, leur aumônier-directeur, l'abbé Rey, s'exclame: «Ah! mes dames, vous voilà habillées<sup>12</sup>.

Mgr Prince nomme alors Rosalie Jetté supérieure et infirmière des pénitentes. Son mandat est d'une durée d'un an. Naturellement, elle prend ses directives auprès de l'abbé Rey qui assume son directorat avec rigueur. Il introduit à l'hospice des pratiques mortifiantes, notamment la coulpe et la correction fraternelle: chaque soir, les sœurs doivent s'accuser devant la supérieure de leurs manquements et lui révéler leurs pensées intimes de la journée. Justine Filion n'a pas oublié la répugnance qu'elles avaient à s'humilier ainsi, au point d'en pleurer. La moitié des aspirantes n'avaient jamais été mariées. Par conséquent, la promiscuité avec les femmes en couches et les soins à apporter à leurs corps les exposent parfois aux mauvaises pensées:

---

<sup>11</sup> Règlements pour les personnes qui se sont offertes à Dieu pour conduire l'œuvre de l'Hospice de Sainte-Pélagie érigé à Montréal, ASM, B-8 V1260, 18, 22 pages.

<sup>12</sup> Justine Filion, «Mémoire sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal», 2e partie, ASM, B-8 V1260, 19, p. 11

En suite, avec toutes ses choses là dans la tête, il fallait faire nos exercices religieux. Le soir à l'aubédiance, chacune était obligée de rendre compte des pensées qui l'avait occupées dans la journée. Cette culpabilité intérieure a duré à peu près deux ou trois ans<sup>13</sup>.

L'abbé Rey ne rate jamais une occasion de rabaisser les novices. Dans ses notes, Lucie Lecourtois l'affirme bien candidement: «Lorsqu'une sœur manquait à quelque point de sa règle ou fait quelque autre fautes, il suffisait à cette sœur de s'humilier pour obtenir sa grâce.» Et de raconter qu'un jour, ayant oublié de sonner la cloche comme elle devait le faire, elle s'était précipité au-devant l'abbé Rey et s'était jetée à genoux à ses pieds pour implorer son pardon<sup>14</sup>.

Au bout d'un an, l'abbé Rey succombe au typhus en juillet 1847. Son successeur, le Père L.-C. Saché ne restera en poste que deux mois, ayant été brusquement rappelé par son supérieur. Mgr Bourget songe alors à nommer l'abbé J. O. Paré. Celui-ci accepte à regret la charge, mais pleure pendant quinze jours, tellement la réprobation populaire et les difficultés financières de l'hospice le gênent. L'évêque consent à le libérer et le remplace par Venant Pilon. Malgré ses 25 ans et sa faible constitution -- il mourra de tuberculose en 1860 --, en dépit aussi des railleries de ses confrères que sa nomination amuse, ce jeune prêtre canadien, très autoritaire et contrôlant<sup>15</sup>, tient les commandes aussi solidement que son prédécesseur. «Si je ne sais pas ce qui se passe, s'impatiente-t-il un jour devant la supérieure, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, je ne pourrai pas gouverner la maison<sup>16</sup>». Il insiste, selon elle, pour châtier les religieuses qui ont du caractère. «Celle-là a

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>14</sup> Lucie Lecourtois, *op. cit.*, p. 4-5.

<sup>15</sup> Témoignage de Josephte Malo, veuve Galipeau (sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal) et de Lucie Thibault (sœur Saint-Ignace). Une copie des originaux conservés aux Archives de la Chancellerie de l'archevêché de Montréal (ACAM, 525.109/860-1) se trouve au Centre Rosalie-Cadron-Jetté.

<sup>16</sup> *Ibid.*

besoin d'être humiliée, martèle-t-il, c'est une orgueilleuse<sup>17</sup>». Il faut mentionner qu'au fil des mois, une complicité s'est créée entre la supérieure et l'aumônier.

#### 5.4 Fondation de l'Institut des Sœurs de Miséricorde

Le 16 janvier 1848, peu après le déménagement de la maternité dans une maison plus spacieuse mais tout aussi délabrée, propriété de J. A. Donegani sise à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-André, les novices qui ont complété une retraite de trente jours -- au cours de laquelle il est décidé qu'elles étudieraient pour devenir des sages-femmes «certifiées» --, prononcent leurs vœux en présence de l'évêque de Montréal et de quelques prêtres de l'évêché.

Depuis l'ouverture du noviciat, le 26 juillet 1846, à ce jour, 16 femmes -- six veuves et dix célibataires -- se sont associées à Rosalie Jetté. Six ont quitté le noviciat et onze ont persévéré, dont la fondatrice. Elles ont entre 21 et 51 ans. Sept d'entre elles font leur profession en même temps que Rosalie. Après cette date, aucune veuve n'adhérera à la communauté naissante<sup>18</sup>.

Mgr Bourget nomme les religieuses Sœurs de Miséricorde et leur assigne trois buts résumés comme suit par son biographe, Léon Pouliot: arracher au désespoir et ramener aux pratiques de la vie chrétienne les personnes qu'un moment de faiblesse ou d'oubli a jetées dans le péché; procurer la grâce du baptême aux enfants illégitimes; former un corps de sages-femmes en qui la compétence s'unirait à l'esprit de charité et de foi<sup>19</sup>. Chaque sœur reçoit un nom de religion. Rosalie Jetté devient alors Mère de la Nativité.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Données tirées des ASM, B8 V1260, 19.

<sup>19</sup> Mandement d'institution des Sœurs de Miséricorde, 16 janvier 1848. ASM, A-2/26; Léon Pouliot, s. j., *Monseigneur Ignace Bourget et son temps*, tome III, Montréal, 1972, p. 70.

Jusque-là supérieure de la communauté naissante, celle-ci perd son poste au profit de son assistante, Josephte Malo-Galipeau. À la suggestion de Mgr Bourget, cette dernière a joint les rangs des Dames de Sainte-Pélagie en septembre 1846, trois mois après la mort de son mari dont elle a hérité d'une fortune confortable. Née à Belœil en 1799, la veuve a perdu sa fille unique à neuf mois. De taille forte et d'allure sévère, cette femme autoritaire en impose. Bien que sa formation religieuse laisse à désirer et qu'elle ne sache ni lire ni écrire, le chanoine Venant Pilon, alors directeur, la préfère à Rosalie Jetté. Le fait qu'elle ait apporté une dot de 500, 00\$<sup>20</sup>, en plus de quelques biens matériels, lui assure un certain prestige qui ne serait pas étranger à son ascension rapide. Elle portera le nom de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal.

L'histoire officielle veut que Rosalie Jetté ait fait savoir à l'évêque qu'elle ne souhaitait pas occuper le poste de supérieure. Dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, l'historienne Andrée Désilets écrit: «Devenue sœur de la Nativité, la veuve Jetté refuse tout poste d'autorité dans sa communauté, se jugeant incapable de bien gouverner l'œuvre pendant la période de développement qui s'annonce.» Il semble plutôt qu'on ne le lui ait pas offert, comme le dit clairement Mgr Bourget: «Elle aurait dû être supérieure, mais mère Sainte-Jeanne-de-Chantal étant dans les bonnes grâces du chanoine Pilon, elle lui fut préférée<sup>21</sup>.» Nommée conseillère de cette dernière (qui refuse obstinément de la consulter), Rosalie s'occupera essentiellement des mères célibataires.

La version des Sœurs de Miséricorde, telle que présentée dans la *Positio*, mais qui n'est corroborée par aucune source, est différente. D'après elles, Rosalie Jetté aurait elle-même demandé à Mgr Bourget de retirer sa candidature comme supérieure. Elle ne voulait pas être prise par l'administration et préférait s'occuper

<sup>20</sup> ASM, J1 V1470, 199.

<sup>21</sup> Mgr Bourget à Sœur Sainte-Anne en 1879, «Notes historiques (1877-1880)», ASM, M4 V1120, B-93/3, p. 94-97.

des filles-mères. Elle se serait soumise de bon gré à cette décision. Une madeleine a rapporté l'avoir entendu dire: «Je suis l'enfant gâtée du bon Dieu; il inspire mes supérieurs de me placer là où je me plais davantage, au milieu de mes chères pénitentes.<sup>22</sup>»

### 5.5 Le pasteur et ses brebis

Mgr Bourget adopte la même attitude d'autorité à l'égard des pensionnaires de l'établissement. L'homme qui, le premier, a reconnu la nécessité de venir en aide aux mères célibataires et a songé à leur donner un toit pour accoucher n'échappe pas aux préjugés solidement implantés en son temps. Dans ses écrits, comme dans les directives qu'il émet, l'évêque pose un regard d'une grande sévérité sur celles-ci. En fait, il les juge responsables d'une faute grave. Elles sont ni plus ni moins que des pécheresses qu'il faut ramener dans le droit chemin. Comme Marie-Madeleine dans l'Évangile.

Évidemment, il faut lire ces documents archivistiques en se replaçant dans le contexte des valeurs religieuses du XIXe siècle, plutôt que de juger les mœurs du temps avec les yeux d'aujourd'hui. Néanmoins, cette remise en contexte permet de mesurer l'ampleur du cauchemar que fut la maternité hors mariage, une épreuve en soi, à laquelle s'ajoute le regard implacable de la société posé sur des femmes habituellement sans défense.

Le jugement moral de Mgr Bourget sur le comportement des mères célibataires transparaît dès 1848, alors qu'il donne aux Sœurs de Miséricorde le mandat de fonder un asile à l'intention «des âmes infortunées qu'un moment de faiblesse et d'oubli a précipitées dans un abîme bien profond, afin de les arracher aux horreurs d'un affreux désespoir». L'évêque ne mâche pas ses mots: «votre mission, écrit-il

---

<sup>22</sup> Sœur madeleine Monique, *Positio*, tome 1, p. 151

encore à l'intention des nouvelles religieuses, va être de rendre à ces fleurs que le vice a ternies, l'éclat de leur première innocence.» Et ceci encore: Le Seigneur va vous donner des entrailles de miséricorde pour compatir aux maux que produit dans le monde le péché honteux et pour y apporter un remède efficace<sup>23</sup>.»

Comme il l'a fait pour les religieuses, l'évêque demande à l'abbé Antoine Rey de rédiger les règles à suivre par les pénitentes. Ce manuscrit de cinq pages intitulé *Règlement des filles de l'Asile de Sainte-Pélagie* <sup>24</sup> se divise en trois volets. Le premier précise l'horaire d'une journée à la maternité, le second expose ce qu'on attend des pénitentes et le troisième émet les instructions à suivre au moment du départ de chacune. L'esprit du règlement, comme le vocabulaire utilisé, suggère une condamnation implicite de leur acte à laquelle s'ajoute une dimension punitive: «On n'admettra pas celles qui ne viendraient que pour se décharger de leur fruit et s'en aller après, précise le document. Elles doivent venir repentantes de leur faute, dans l'intention de mettre leur conscience en bon état et de se prémunir contre la rechute en s'exerçant dans les vertus.» Il est mentionné qu'elles resteront à la maternité le temps nécessaire pour «consolider leur repentir». Chacune doit «quitter ses bijoux et tous les apanages de la vanité» et paraître vêtue «comme il convient à une personne repentante de ses péchés.»

Dès l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire à l'hospice, les maîtresses (c'est ainsi que sont désignées les soignantes) doivent lui lire le règlement. Celle-ci promet de s'y conformer. Il lui sera interdit de sortir sans permission et elle est avertie qu'elle sera renvoyée si elle met les pieds dehors. On ne tolérera pas qu'elle parle des modes, des vanités ou des curiosités du monde. Elle sera modeste dans ses paroles et dans son maintien, s'abstiendra de plaisanter, de rire de manière excessive comme de tout geste indécent. Elle marchera posément les yeux baissés.

<sup>23</sup> Mandement d'institution des Sœurs de Miséricorde directrices de la Maternité de Sainte-Pélagie de Montréal, ASM, A-11/18.

<sup>24</sup> Règlement des filles de l'Asile de Sainte-Pélagie, chapitre second, ASM, B-8 V1260, 18. Toutes les citations entre guillemets sont tirées de ce document.

Au début, en guise de costume, elle porte un bonnet et un mouchoir blancs fabriqués dans de vieilles taies d'oreillers. Au ruban noir noué à son cou est attachée une médaille de la Vierge. Sa vie antérieure est tabou. «Si quelqu'une s'avisait surtout de reprocher à une autre quelque chose du passé [...] elle serait renvoyée sur le champ...» Elle le sera aussi si elle tente de se justifier lorsqu'on la reprend ou l'admoneste.

Par ailleurs, les liaisons particulières sont tenues pour suspectes. «Si une avait pour une autre une affection telle qu'elles cherchassent à se joindre et être seules ensemble, elles seraient [...] renvoyées comme dangereuses au bon ordre de la maison.» Nulle n'est autorisée à parler à un visiteur de la maison, encore moins à un complice, ni à se présenter au parloir sans avoir obtenu la permission d'une maîtresse.

Enfin, les pensionnaires se confesseront tous les quinze jours et s'appliqueront à connaître leurs mauvaises inclinaisons et à les détruire. «Comme c'est pour satisfaire le plaisir de leurs sens qu'elles ont péché, elles exerceront des rigueurs sur ce qui a servi d'instruments à l'iniquité. Par exemple, elles puniront leur langue par le silence; leurs yeux par la privation des objets qu'ils voudraient observer; leur bouche en se réjouissant de n'avoir rien à table qui la flatte; de ne pouvoir rien prendre entre les repas, en se retranchant à chaque repas quelques bouchées que l'appétit convoite.»

Autrement dit, on recommande à des jeunes filles ou des femmes sur le point d'accoucher ou qui viennent de mettre un enfant au monde de se priver de nourriture. Le règlement numéro 45 va plus loin encore: «Quoique leur état demande qu'on ne leur ait pas prescrit des jeûnes réguliers chaque semaine, néanmoins, on désire et on ose espérer que toutes, ou la plupart, se feront autoriser par leur maîtresse à jeûner une ou deux fois la semaine.»

L'idée d'imposer des privations alimentaires revient à l'abbé Antoine Rey, un prêtre, on l'a dit, qui frappe par son austérité. Contre tout bon sens, il prône le jeûne et l'abstinence des mères célibataires. La raison? Il attribue à la gourmandise la plupart des maladies et recommandait aux pensionnaires de se priver d'aliments sous prétexte que c'est nécessaire pour obtenir une véritable conversion<sup>25</sup>.

Mgr Bourget et son aumônier n'ont absolument rien laissé à la gouverne des «maîtresses». Ils décident de tout et autorisent ou rejettent les permissions demandées. Par le billet de la confession, ils veillent sur l'âme des pensionnaires, encouragent les dénonciations et forcent celles qui contreviennent au règlement à s'humilier publiquement.

Les deux hommes ont en outre déterminé le déroulement de la journée des pénitentes: lever au son de la cloche, à 5h30 du matin, prière, déjeuner et entretien du dortoir. Après une brève récréation, vers 7h45 au plus tard, le travail (couture et buanderie) commence. Il se poursuivra en silence jusqu'à 11h30, sauf pour la dernière heure au cours de laquelle «elles pourront chanter des cantiques ou entretenir une conversation édifiante», avant de réciter le rosaire. À l'heure du dîner, une maîtresse lira la vie d'un saint. «Pendant le repas, elles ne devront pas oublier de modérer les désirs toujours excessifs de l'appétit (qui est une passion déréglée) et de résister à la tentation de parler.» L'après-midi, le travail reprend. Il leur est alors permis de converser entre elles après avoir récité un ave. On en profitera aussi pour leur enseigner le catéchisme. Après, elles pourront chanter des cantiques. Il y aura une dernière plage de travail après le repas du soir. Le coucher a lieu à 9h et il est alors interdit de parler jusqu'à la fin du petit déjeuner du lendemain.

Les filles-mères ne sont pas admises à la communion avant leurs couchés. Après, elles s'approcheront de la Sainte-Table seulement lorsqu'elles auront fait une

---

<sup>25</sup> Lucie Lecourtois, *Notes de Mère Marie-des-Sept-Douleurs*, ASM, A-4, 1/6, p. 4.



confession générale et suivi une retraite. En effet, la pratique morale en usage dans le diocèse de Mgr Bourget commande de «refuser le St-Viatique aux filles de mauvaises vie qui meurent en couches» et de «ne pas admettre celles qui tombent dans la fornication à la Ste Communion pendant un an, à compter du moment de leur faute.» Pourquoi? Dans une lettre à Mgr Giovanni Brunelli, secrétaire de la Sacrée congrégation de la Propagation de la foi, au Vatican, Mgr Bourget affirme que «l'expérience montre que ce n'est pas la maladie qui convertit ces sortes de personnes, puisque celles qui survivent retournent presque toujours à leur vomissement». Aussi, «qu'en admettant si promptement à la réception du St-Sacrement celles qui ont donné un scandale si public et si grand, on les expose elles-mêmes au danger de retomber bientôt dans leurs désordre, sous prétexte qu'elles pourront communier aussi facilement que celles qui mènent une vie pure et chaste.»

«Enfin, conclut-il, je pense qu'une pratique contraire ouvrirait la porte à la licence et l'immoralité.<sup>26</sup>»

Malgré un cadre de vie aussi austère et peu permissif, les sœurs qui ont vécu sous son règne affirment que «sa Grandeur» savait se montrer très paternel à l'égard des pénitentes. C'est du moins ce qui ressort de leurs témoignages. Leurs récits ne cachent pas l'admiration qu'elles portent à l'évêque. Ainsi, elles ont noté que, lorsqu'il se rend à la maternité, c'est d'abord dans la salle où sont regroupées les pensionnaires qu'il se dirige. Aussi, il profite de son temps de repos pour leur faire le catéchisme. Avelina Paquin écrit: «Monseigneur n'avait qu'à leur dire quelques mots et de suite elles se mettaient à pleurer, raconte-t-elle avant d'ajouter qu'il se privait parfois de leur parler pour ne pas leur faire de peine<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Une copie de cette lettre est conservée aux Archives de la chancellerie de l'archevêché de Montréal. (ACAM, 901.055 / 846-2b). Les ASM en ont tiré une photocopie.

<sup>27</sup> Avelina Paquin, *op. cit.*, p. 52.

En 1847, pendant l'épidémie de typhus qui le frappera lui-même, Mgr Bourget interdit aux sœurs d'aller soigner les malades afin de ne pas mettre en péril la vie des pénitentes. Cela peut sembler contradictoire, mais il demandera alors à Lucie Benoît (sœur Sainte-Béatrix) d'aller au chevet d'une femme atteinte du mal et qui devait mourir peu après. La novice contracta elle-même le typhus mais survécut, alors que son entourage avait perdu espoir de la conserver<sup>28</sup>.

Monseigneur se rend aussi au chevet des mourantes. Des novices l'ont vu pleurer en priant avec elles. Le 12 mai 1851, une jeune fille de 20 ans de Saint-Simon, près de Saint-Hyacinthe, Marie L., est morte du typhus six jours après avoir mis au monde un fils. Avéline Paquin raconte sans la nommer que cette jeune mère était bien tourmentée à cause de ses péchés. Peu avant sa mort, elle s'est entretenue avec l'évêque qui l'aurait rassurée. «Vous allez voir Notre-Seigneur quand vous mourrez, lui aurait-il dit, prenez alors vos péchés d'une main et votre crucifix de l'autre et dites-lui: voici d'un côté mes péchés et de l'autre votre miséricorde; il faut bien que vous me pardonniez mes péchés puisque vous avez répandu votre sang pour les effacer<sup>29</sup>.»

L'évêque se tient constamment au courant de ce qui se passe à la maternité où il reste d'ailleurs de longues heures à travailler dans ses papiers. Durant son voyage en Europe, en 1846, il décrit à son coadjuteur, Mgr Jean-Charles Prince, une œuvre semblable qu'il a visitée en France, la Miséricorde de Laval, et qui l'a inspiré. Au cours de ce séjour, il visite une autre maternité, près de Port-Royal, d'où il tire de précieux renseignements sur les femmes enceintes admises et la manière de les soigner.

---

<sup>28</sup> Lucie Benoît a laissé un manuscrit de trois pages intitulé «Souvenirs du premier noviciat de Sœur Sainte-Béatrix», ASM, A-11/52.

<sup>29</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, p. 67. Pour m'assurer de la véracité de cette anecdote, j'ai retracé l'identité de cette jeune femme dans le Journal des pénitentes grâce à la date de son décès.

## 5.6 Les Sœurs de Miséricorde et leurs pensionnaires

Sous la plume de l'une des premières compagnes de Rosalie Jetté, Lucie Lecourtois, on peut lire à propos des pensionnaires qu'elles sont «méchantes», que leur vie est «misérable», que c'est un «grand sacrifice» de s'occuper d'elles... À l'occasion, elle exprime de la pitié et de la sympathie à leur égard. On la sent écartelée entre la tentation de les condamner, comme le fait la société, et l'attachement qu'elle en vient à éprouver vis-à-vis de celles qu'elle considère comme ses protégées.

Pour décrire le contexte qui prévaut à la maternité, je puiserai dans les mémoires de Lucie Lecourtois (on se souviendra qu'elle y parle d'elle-même à la troisième personne). Entrée au noviciat de la rue Wolfe à 36 ans, en 1846, elle a laissé un récit de la vie quotidienne à la maternité tout imprégné de candeur et de simplicité.

Quel type de rapports entretient cette célibataire plus que trentenaire avec les filles-mères? Deux ou trois mois après son arrivée, on la sent plongée dans le désarroi, alors que Mgr Bourget lui assigne la tâche de s'occuper des pénitentes et, par conséquent, de vivre jour et nuit avec elles. Ce soir-là, on fait déménager ses pénates dans le dortoir de celles-ci et on lui ordonne de s'y installer. Elle écrit:

Cette parole là lui blessa le cœur comme si un couteau lui eut percée tant était grande la répugnance qu'elle éprouvait à aller là, elles se disaient à elle même, oh mon dieu quel sacrifice! Coucher avec ces pauvres filles enceintes et surtout loin de mes Sœurs que faire si elles me fesaient quelque chose elles pourraient bien me tuer ou bien me faire quelqu'autre mauvaieseté, comment faire pour me faire entendre de mes Sœurs car elle avait peur d'elles car elles les pensait bien plus méchantes qu'elles étaient<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup> Lucie Lecourtois, *op. cit.*, p. 3.

Rosalie Jetté l'a alors rassurée: «Ces pauvres enfants sont meilleures que vous pensez, allez et soyez sans crainte<sup>31</sup>.» Pendant quinze mois, Lucie Lecourtois partagera donc le quotidien des filles-mères dans ce dortoir qui sert aussi de salle de séjour. Le récit qu'elle en fait est bourré de renseignements qui illustrent l'effroyable pauvreté de la maternité. Pour tout mobilier, elles ont un vieux poêle tout rafistolé, des chaises sans «empaillures», dix ou onze couchettes et des couvertures en quantités insuffisantes pour les tenir au chaud en hiver.

Mademoiselle Lecourtois se lève à 4h du matin pour allumer le feu et réchauffer la pièce avant le réveil des pensionnaires, car il y a parmi elles des convalescentes dont elle a à cœur le rétablissement. Elle les conduit ensuite au réfectoire et mange avec elles. De retour à la salle commune, elle distribue les travaux de couture à exécuter. Elle prend très au sérieux son rôle de maîtresse des pénitentes. Parfois, elle doit quitter la pièce et alors, pour vérifier comment les filles se comportent en son absence, elle s'approche furtivement de la salle et les écoute le nez collé à la porte. La plupart du temps, elle les trouve en silence, comme le veut le règlement, ou, si elles conversent, parlant de choses anodines. Peu à peu, ses premières craintes s'évanouissent et, de son propre aveu, elle s'attache aux pénitentes:

... elle n'avait plus peur d'elles comme autrefois et avait des pensées plus avantageuses de ces pauvres misérables [...] elle les prenait en grande pitié et tachait d'avoir pour elles un cœur maternel a la vérité elle leur tenait lieu de mère tant pour les besoins temporels que spirituels elle s'estimait très heureuse de pouvoir les soigner dans leur maladie elle les aimait et remplissait auprès d'elles tout ce qu'inspire la charité.<sup>32</sup>

Parfois, l'une des filles se tient à l'écart, «...probablement qu'elle pleurait ses fautes passées enfin pour n'aitre pas vue de personnes, allait se cacher dans la petite chambre [de sa maîtresse]...», pense Lucie Lecourtois, qui parle avec tendresse de cette «brebis que le Divin Pasteur avait été chercher avec peine au

---

<sup>31</sup> *Ibid*, p. 4.

<sup>32</sup> *Ibid*, p.11.

milieu de ce monde corrompu qui avait ternis la blancheur de son âme». Elle l'observe à la dérobée «les yeux baignés de larmes et priant avec amour son bon Jésus qu'elle avait outragée...<sup>33</sup>»

Lorsqu'il n'y a plus de place pour accueillir les nouvelles venues qui frappent à la porte de la maternité, Lucie Lecourtois est dans tous ses états. La règle interdit de dépasser le nombre de pensionnaires prévu et, chaque matin, l'abbé Rey compte les lits et les filles. De connivence avec Rosalie Jetté, elle imagine un stratagème pour que l'aumônier ne s'aperçoive pas qu'il y a une pensionnaire en trop<sup>34</sup>. Il est intéressant de constater que la fondatrice et ses compagnes s'allouent un espace d'autonomie et, malgré une soumission habituellement aveugle à l'autorité, désobéissent au règlement quand le bien-être des filles-mères en dépend.

Lucie Lecourtois raconte qu'un jour, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal a refusé d'admettre une jeune fille enceinte sous prétexte que celle-ci n'avait pas d'argent pour payer sa pension. Ses supplications n'ont pas touché la supérieure qui a maintenu sa décision. Émue par les larmes de cette paysanne qui ne connaissait personne en ville et qui ne pouvait même pas s'offrir un bout de pain, Lucie Lecourtois implore ses compagnes d'intervenir en chœur auprès de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal qui finit par céder.

Les loisirs sont une denrée rare à la maternité. Lucie Lecourtois a apporté dans ses bagages un jeu de cartes et une petite table ronde appelée communément demie lune. Voyant ses pensionnaires s'ennuyer à périr, elle demande à l'abbé Rey de leur donner la permission de jouer aux cartes pendant la récréation. L'aumônier y décèle un danger et refuse. Elle revient à la charge, cette fois en proposant de les laisser jouer aux dames. Il consent à reculons. Le jour même, Lucie se rend chez son frère pour emprunter un damier. Dès lors, les filles auront du plaisir à jouer.

---

<sup>33</sup> *Ibid*, p. 9 -10.

<sup>34</sup> *Ibid*, p. 8.

Le chapelet, les sermons et les retraites occupent presque tout le temps qui n'est pas consacré au travail. Tour à tour, l'évêque, l'aumônier et les maîtresses invitent les filles-mères à regretter leurs fautes. Elles baignent dans un univers de prière et de culpabilité et doivent aspirer à retrouver le droit chemin pour échapper au châtement éternel. On les met en garde contre les scandales du monde, les mauvaises compagnies et les occasions prochaines de péché.

Ce cadre de vie austère n'est pas exempt de chaleur humaine. Lucie Lecourtois a pu constater, non sans émotion, que les pensionnaires dont elle avait la charge savaient lui témoigner de l'affection. Au début, elles l'appelaient «mademoiselle». Puis, un jour, voyant que leur surveillante n'aimait pas ce vocable, elles lui dirent: «Nous pouvons bien vous appeler Notre Mère car quand même ce serait notre Mère charnel elle ne ferait pas plus que vous faites pour nous...<sup>35</sup>» À compter de ce jour, elles prirent l'habitude de la nommer, elle et les autres surveillantes, «mère».

#### 5.7 Rosalie Jetté et ses «trésors»

Toutes les sources en témoignent, Rosalie Jetté a, comme Lucie Lecourtois, le dévouement d'une mère à l'égard des mères célibataires. «Elle n'épargnait ni peines, ni fatigues pour les encourager et les soulager surtout dans leurs maladies, dit Angélique Boudreau qui a vécu aux côtés de la fondatrice pendant huit ans. Elle les considérait comme les trésors de la maison. [...] Son cœur était avec les pénitentes et elle aurait voulu mourir au milieu d'elles<sup>36</sup>.» Marie Perras qui a côtoyé Rosalie à la fin de sa vie, n'a pas oublié les conseils qu'elle adressait aux novices à propos des pensionnaires: «Elle nous recommandait d'être bonnes surtout pour les plus mauvaises, celles qui se montraient le plus incorrigibles.<sup>37</sup>»

<sup>35</sup> Notes de Lucie Lecourtois, ASM, A-4, 1/6, p. 12.

<sup>36</sup> Angélique Boudreau (sœur Sainte-Philomène), ASM, A 11/31.

<sup>37</sup> Marie Perras (sœur Marie-de-la-Miséricorde), ASM, A 11/30.

Lucie Lecourtois abonde dans le même sens:

Elle [Rosalie Jetté] avait un don particulier pour consoler les cœurs affligés et devinait en quelque sorte nos peines. [...] Elle avait une tendresse maternelle pour les pénitentes c'était son cœur [...] jour et nuit on la voyait disposée à les assister; [...] Elle était d'une patience remarquable pour supporter leurs défauts et imperfections. Je fus une fois auprès d'elle pour la prier de venir voir une fille qui se montrait rebelle; au lieu de la gronder, à ma grande surprise, elle lui parla avec la plus grande bonté, et la ramena ainsi à de meilleurs sentiments<sup>38</sup>.

À Madeleine Théodora, la fondatrice rappelait de prendre bien soin des pénitentes et d'éviter de leur faire de la peine. Madeleine Monique a noté qu'elle reprenait les sœurs qui perdaient patience en leur présence. Joséphine Provençal l'a souvent entendue mettre les novices en garde: «... ne demeurez pas ici si vous n'aimez pas les pénitentes: il faut prier pour elles et les secourir, s'ôter en quelque sorte le morceau de la bouche pour le leur donner<sup>39</sup>.»

Bien entendu, il est de bon ton, à la maternité, de tout mettre en œuvre pour obtenir la conversion des filles. Rosalie Diotte, une cuisinière également assignée aux travaux de buanderie et de savonnerie, ainsi qu'à la basse-cour, raconte un incident impliquant «une des infortunées qui s'était plongée bien avant dans le vice». La malheureuse s'était prise d'amitié pour Rosalie Jetté et voulait partager sa couche:

Notre Mère se rendit à son désir en se couchant près d'elle, après avoir pris ladessus l'avis de Monseigneur, mais ce ne fut pas sans se tourmenter, car elle avait bien peur de cette fille qui était maligne. Elle la convertit par ses charitables procédés et la conduisit au Bon-Pasteur où elle mourut saintement plus tard<sup>40</sup>.

<sup>38</sup> Lucie Lecourtois, ASM, A-11/14, p. 3,

<sup>39</sup> Joséphine Provençal (sœur Saint-André), ASM, A 11/41; Élizabeth G. (sœur Madeleine Bernard), ASM, A 11/60; Marie A. (sœur Madeleine Théodora), ASM, A 11/ 65.

<sup>40</sup> Rosalie Diotte (sœur Saint-Louis-de-Gonzague), ASM, A 11/22.

Autre exemple, raconté cette fois par Adélaïde Lauzon: pendant la récréation, Rosalie Jetté s'appliquait à «leur faire regretter le passé et à entreprendre la pratique d'une vie nouvelle. [...] surtout, elle priait et s'immolait pour leur conversion; aussi, c'était une grande joie pour son cœur quand elle voyait les âmes revenir sincèrement à Dieu, se décider à demeurer en notre maison pour y faire pénitence<sup>41</sup>.»

### 5.8 Le témoignage de quelques ex-filles-mères

À une époque où la plupart des femmes ne savent pas écrire, il n'est pas étonnant que l'on ne dispose d'à peu près aucun témoignage provenant des pensionnaires de l'Hospice de Sainte-Pélagie. Mais il s'agit là d'une lacune de taille pour capter leurs perceptions des choses.

Parmi toutes les dépositions sollicitées par Mgr Bourget en 1879, celles des sœurs «Madeleines», ces anciennes filles-mères qui, après leur accouchement, ont choisi de demeurer à la maternité et de consacrer leur vie à soigner leurs semblables, méritent une attention particulière. Leurs souvenirs et commentaires sont les seuls provenant de femmes ou de filles ayant vécu une grossesse à la maternité et y ayant accouché. S'ils ne portent pas sur leur drame personnel, ils fournissent un complément d'information sur l'attitude des soignantes, en particulier celle de Rosalie Jetté, à l'égard des pensionnaires.

Qui donc étaient ces mères célibataires désireuses d'offrir leur vie à Dieu? Des pensionnaires comme les autres arrivées à Sainte-Pélagie avec leur gros ventre mais qui, une fois délivrées, n'en sont plus reparties. C'est à la fin des années cinquante que la communauté commence à les accepter dans ses rangs. De 1858 à 1864, 13 sont restées soit comme Madeleines, soit comme consacrées chez les Sœurs de Miséricorde. Ces femmes sont des filles-mères qui ont demandé à rester à

---

<sup>41</sup> Adélaïde Lauzon, ASM, A-11/16.



l'hospice mais sans s'engager par vœux. Dans la colonne «observations» du *Journal des pénitentes*, on lit simplement: «Elle demeure ici».

Au début, elles font partie du personnel soignant ou travaillent comme domestiques. Tout ce qui les distingue des religieuses est le bonnet. Leur rôle, tel que Mgr Bourget l'a défini, est d'«honorer l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la tendre compassion de Marie pour les grandes pécheresses, en se consacrant aux œuvres de pénitence, sous la protection de Marie-Madeleine qu'elles désirent faire revivre par l'imitation fidèle de ses vertus<sup>42</sup>».

En avril 1859, les sept premières Madeleines entrent solennellement au Madelon, nom donné à la salle où se réunissent les postulantes de cet ordre secondaire. Pendant la cérémonie, l'évêque de Montréal, qui s'est chargé de leur formation religieuse, exige qu'elles baissent les pieds des sœurs. Il leur donne aussi les règles à suivre avant de leur faire prononcer des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, vœux qu'elles devront répéter annuellement<sup>43</sup>.

On peut retracer une vingtaine de ces Madeleines dans le *Journal des pénitentes* et en tirer un portrait sommaire (tableau 5.1) Originaires de la grande région métropolitaine pour la plupart (Montréal, Saint-Zotique, Rigaud, Chambly, L'Acadie et Saint-Vincent-de-Paul, etc), à l'exception d'une Américaine de Pensylvanie, d'une Mascoutaine et d'une jeune femme de Québec, elles avaient de 18 à 34 ans lorsqu'elles se sont présentées à la maternité pour accoucher entre 1851 et 1859.

Deux d'entre elles, Mathilde J. et Emma R., sont protestantes mais elles se convertiront au catholicisme. Dix-huit mettront au monde un enfant qui sera confié

---

<sup>42</sup> Dossier des Madeleines, J-40 et Registre des Madeleines, J1 V1450, 53;

<sup>43</sup> Avéline Paquin, *op.cit.*, p. 11 et 12.

aux Sœurs Grises à sa naissance. Certaines sont restées à l'emploi de la communauté pendant sept ou huit ans avant d'entrer en religion.

En 1879, quand Avéline Paquin recueille les souvenirs des pionnières de l'œuvre qui ont connu Rosalie Jetté, huit des premières Madeleines signent une déposition. Le style est ampoulé et le propos élogieux. En voici quelques extraits:

- Élizabeth G., de Saint-Zotique, a 30 ans lorsqu'elle arrive à la maternité pour y accoucher de Marie-Bernard, en août 1851. Elle y restera sept ans avant d'être admise chez les Filles de Sainte-Madeleine. Ayant des dons particuliers pour la couture, elle effectue des travaux pour des clients de l'extérieur, en plus de «ramancher les côtes cassées». Dans son témoignage, elle évoque la manière de faire de Rosalie pendant les accouchements: «Elle [Rosalie] ne craignait pas de s'abaisser aux plus humbles et aux plus viles fonctions pour les soulager dans leurs maladies<sup>44</sup>.»

- Également couturière, Mary C. est venue de Rigaud à 20 ans pour accoucher de Marie-Calixte, en 1851. Après quelques années passées à la maternité, elle entre au Madelon en 1859. Pendant 13 ans, elle côtoie Rosalie Jetté qui, malgré son âge avancé, s'occupe des pensionnaires. «Il était édifiant de voir cette digne Mère devancer en hiver le lever des pénitentes pour leur allumer le poêle et réchauffer un peu la pauvre maison qu'elles habitaient, ensuite il lui fallait sortir dans la neige pour amener ces pauvres filles à la communauté<sup>45</sup>.»

- À 22 ans, en 1853, Margaret Elisabeth R., de Chambly, accouche d'un petit garçon, Faustin. Elle rappelle que Rosalie se privait de nourriture pour la donner aux pensionnaires.

---

<sup>44</sup> Sœur Madeleine Bernard, ASM, A 11/60.

<sup>45</sup> Sœur Madeleine Marguerite, ASM, A 11/59.

- La fondatrice travaillait très fort, selon Élise P., une mère célibataire de 24 ans référée par le curé de Saint-Vincent-de-Paul. Elle se souvient que, lorsque les sœurs la trouvaient fatiguée et lui faisaient remarquer qu'elle abusait de ses forces, Rosalie leur répondait avec une once d'humour: «Mes enfants, je serai plus longtemps couchée que debout.<sup>46</sup>»

- Marie-Anne A., 34 ans, de l'Acadie, une cordonnière -- elle confectionne des souliers à la maternité après la naissance de son fils --, écrit à propos de la fondatrice qu'elle a côtoyée pendant plus de cinq ans: «Elle s'efforçait de nous faire détester le péché, et de nous faire aimer la vertu. Elle nous parlait avec la simplicité d'une enfant<sup>47</sup>.»

- Les propos de Sophronie G. illustrent bien comment on encourageait les vocations. Entrée à 22 ans à peine, en 1854, cette native du village de Saint-Esprit met au monde un fils un mois plus tard. Après son accouchement, alors qu'elle poursuit sa convalescence et réfléchit à son avenir, Rosalie Jetté lui suggère de rester à la maternité:

«Elle m'encourageait souvent à demeurer ici pour y mener une vie pénitente, écrit-elle. Je ne voulais pas d'abord me rendre à ses bons conseils, mais elle me dit que je resterais bien. Elle évitait de me laisser voir mes parents, afin de m'empêcher de m'en aller avec eux. [...] J'eus diverses épreuves à subir par la suite, et cette Vénérée Mère était ma consolatrice en ces circonstances, et elle m'a beaucoup aidée par sa grande charité et ses maternels avis<sup>48</sup>.»

---

<sup>46</sup> Sœur Madeleine Marie D'Abraham, ASM, A 11/62; Sœur Madeleine Monique, ASM, A 11/64.

<sup>47</sup> Sœur Madeleine Théodora, ASM, A 11/65.

<sup>48</sup> Sophonie Giroux, ASM, A 11/66.

Tableau 5.1

Sœurs Madeleines ayant rédigé leurs souvenirs de Rosalie Jetté

nom	Nom en religion	Date de naissance	Date d'admission	âge	date du baptême de l'enfant	Date de la profession religieuse
Mary C.	Madeleine Marguerite	34/06/09	51/10/14	20	Marie-Calixte 04/19/52	59/07/22
Élizabeth G.	Madeleine Bernard	20/10/11	51/08/20	30	Marie-Bernard 05/11/51	59/07/22
Elmire T.	Madeleine Anastasie	40/03/19	61/03/26	21		71/10/27
Margaret R.	Madeleine Marie d'Abraham	29/11/12	53/06/25	22	Faustin 11/09/53	68/07/22
Mathilde J.	Madeleine Pélagie	39/05/04	55/05/29	18	Célestin 06/08/55	60/07/22
Élizabeth P.	Madeleine Monique	31/09/16	56/07/11	24	Marc 04/11/56	79/07/22
Marie-Anne A.	Madeleine Théodora	21/07/26	59/04/02	34	Théodore 23/04/59	71/10/27
Sophonie G.	Madeleine Thaïs	29/05/24	54/09/11	22	Hyacinthe 08/01/55	68/07/22
Élizabeth B.	Madeleine Marie-Madeleine	15/06/18	1849	34		59/07/22

Source: ASM, Registre des Madeleines.

## 5.9 Conclusion

Peut-on prêter foi à ce concert d'éloges? Rappelons que c'est à la demande de la supérieure du temps, mère Sainte-Thérèse-de-Jésus, appuyée par Mgr Bourget, que les sœurs et les Madeleines ont livré leurs souvenirs et leurs impressions, une quinzaine d'années après la mort de Rosalie Jetté. L'évêque attendait d'elles «un

juste miroir de ses vertus et de ses défauts». S'il réclamait les vraies couleurs, avec «les beautés comme les laideurs», il n'obtint, semble-t-il, que les «beautés».

Avéline Paquin a retranscrit à la main leurs confidences regroupées aux ASM sous le titre *Témoignages de contemporains de Rosalie Cadron-Jetté, en religion mère de la Nativité*. De toute évidence, elle a soumis aux religieuses un questionnaire unique. On peut émettre l'hypothèse que la question posée incluait parfois la réponse. Par exemple, on leur aurait demandé: notre fondatrice considérait-elle les pénitentes comme les trésors de la maison? manifestait-elle la tendresse et le dévouement d'une mère? Voilà sans doute pourquoi la même réponse est répétée d'une déposition à l'autre. Bien qu'elles se recourent, leurs impressions méritent une attention car il se greffe ici et là des commentaires personnels qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. L'une se souvient que les pénitentes ne trouvaient pas Rosalie jolie mais que quelque chose en elle les attirait. Une autre se rappelle qu'il lui arrivait de s'asseoir par terre avec ses protégées. Ou qu'elle prisait du tabac (une recommandation médicale à l'époque). Leurs récits laissent voir que régnait à la maternité une atmosphère familiale qui n'est pas sans rappeler la vie dans les couvents d'antan. Un régime de sévérité entrecoupé de moments de tendresse.

À ma connaissance, une seule source juge sévèrement les sœurs de cette maternité et elle vient de l'extérieur. Ce sont des propos attribués à Louis-Antoine Dessaulles, seigneur de Saint-Hyacinthe, neveu de Louis-Joseph Papineau et membre du Conseil législatif. Sa vie durant, ce libre-penseur a mené une lutte féroce contre le clergé et les communautés religieuses. Dans un carnet de 58 pages, non signé mais annoté de son écriture et écrit entre 1860 et 1875, il monte en épingle les vices cachés qu'ils attribuent à certains prêtres et à des religieuses. Au sujet du Couvent de Sainte-Pélagie, il écrit sans apporter de preuves ni fournir aucune source:

On y force une femme enceinte à laver les planchers jusqu'à la dernière minute. Si elle se dit trop fatiguée, on la force durement à continuer pour expier sa faute. Dans ses grandes douleurs, on lui dit que c'est bon pour elle et qu'elle ne mérite pas davantage.

La supérieure fait tenir une femme par le domestique de Berthelet et le boulanger du couvent, et la fouette. Une fille du nom de English Anna y est conduite pour accoucher. On s'empare de toutes ses robes de soie, elle paie sa pension par-dessus le marché, et elle en sort en guenilles, sans le sou. Se réfugie dans le bois Logan. Meurt de besoin peu de temps après<sup>49</sup>.

Rien dans mes sources ne vient corroborer les accusations de mauvais traitements mentionnées par Dessaulles. Dans son histoire de l'hospice, Avéline Paquin reproche effectivement à la supérieure, Sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal, de rechercher pour elle les objets de luxe et les meilleurs aliments dont elle privait son entourage:

Elle avait à cœur le bien de sa maison, quoiqu'elle l'entendit parfois d'une bien étrange façon. Il lui arriva, paraît-il de profiter de l'occasion pour trop exiger pour la pension de certaines pensionnaires; et c'est ce qui indisposa plus d'une personne contre notre maison<sup>50</sup>.

Quoi qu'il en soit, malgré les élans d'affection de plusieurs sœurs, les sources ne manquent pas pour décrire le climat d'austérité qui prévaut à Sainte-Pélagie. À l'époque, le mépris pour les pécheresses y est perceptible, comme il l'est dans la société. Le biographe de Mgr Bourget, Léon Pouliot, l'affirme sans détour : «Des laïcs pieux et charitables, voire des hommes d'Église, regardaient comme un encouragement au vice tout effort organisé pour le relèvement des filles tombées.

---

<sup>49</sup> Louis-Antoine Dessaulles, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, Éditions Trois-Pistoles, 2004, p. 47; le manuscrit original est aux Archives nationales du Canada, à Ottawa (cote MG24-B59). Nous n'avons pas retracé English Anna dans le Journal des pénitentes (il est cependant possible qu'English ne soit pas son véritable nom de famille. Le fichier compte 14 Anna, la plupart ayant un nom de famille à consonance anglophone. Il arrive aussi que les noms des pensionnaires qui paient une pension ne soient pas inscrits au fichier.

<sup>50</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, deuxième partie, p. 30.

Celles-ci semblaient exclues de la charité chrétienne. On avait pour elles que sarcasmes et mépris<sup>51</sup>.»

En revanche, les exemples de générosité des soignantes sont nombreux. Si la pauvreté est dure à vivre pour les filles-mères, il ressort clairement que ces dernières se dépensent sans compter pour leurs pensionnaires.

Il est tout aussi évident que les filles-mères n'ont d'autre choix que de se conformer docilement aux règles rigides qui leur sont imposées, sans quoi elles seront expulsées. Certaines fuguent, d'ailleurs, mais elles sont vite forcées de revenir au bercail, n'ayant aucun moyen de subsistance<sup>52</sup>. Celles qui ont une alternative s'en vont parfois accoucher ailleurs. Au casier «observation», le *Journal des pénitentes* indique alors «a quitté avant son terme». Mais la plupart du temps, sans ressources ni toit, elles craignent trop qu'on leur montre la porte pour ne pas attendre sagement leur délivrance dans ce qui, avec les yeux d'aujourd'hui, peut ressembler par moments à une prison.

Dans le prochain chapitre, nous verrons comment les choses se passent pendant les accouchements à Sainte-Pélagie.

---

<sup>51</sup> Léon Pouliot, *op. cit.*, tome III, p. 65.

<sup>52</sup> Sophie Bibeau (sœur Marie-de-Bonsecours), ASM, A-11/17.

## CHAPITRE VI

### LE POUVOIR MÉDICAL

#### 6.1 Introduction

L'aspect médical de ce dossier est d'une importance capitale. Le *Registre des entrées et des sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie* permet de suivre le mouvement des naissances dans le premier établissement montréalais à recevoir les femmes enceintes, les hôpitaux refusant de les admettre dans leurs salles. De plus, les archives des Sœurs de Miséricorde, peu explorées jusqu'à ce jour, nous renseignent sur un épisode particulièrement douloureux vécu à la maternité et qui, selon les soignantes du temps, auraient eu des répercussions sur la vie et la santé de leurs pensionnaires: l'interdiction de pratiquer décrétée contre les sages-femmes de la maternité et la prise de contrôle de celle-ci par les médecins.

Pour saisir tous les enjeux de ce dossier, un tour d'horizon de l'état de la médecine au XIXe siècle s'impose. Dans ce chapitre, nous verrons comment l'obstétrique, une science nouvelle, va transformer le paysage bas-canadien, à une époque où les médecins n'ont pas encore le monopole de l'accouchement et alors que les ressources disponibles pour venir en aide aux filles-mères de plus en plus nombreuses font cruellement défaut.



## 6.2 La médecine à Montréal au XIXe siècle

À l'heure de l'industrialisation tous azimuts, les Montréalais vivent dans des conditions d'hygiène effroyables. La ville, dont la population croît à un rythme effréné, n'adopte aucune mesure préventive, sauf au temps du choléra. Les maladies infectieuses se développent et les épidémies sont meurtrières. On en connaît aujourd'hui les causes -- logements surpeuplés, bétail et volailles en ville, ordures et carcasses d'animaux jonchant les rues, germes infectieux dans l'eau des puits, réseau d'égouts et fosses d'aisance inadéquats, etc -- mais à ce moment-là, on les attribue à des facteurs climatiques, atmosphériques et environnementaux<sup>1</sup>. En un mot, l'ignorance prévaut.

Rien d'étonnant à ce que le taux de mortalité soit fort élevé, jusqu'à 45 par millier d'habitants pendant les épidémies, et de 25 à 28 pour 1000 ensuite, quand les maladies infectieuses commencent à diminuer<sup>2</sup>. La mort frappe particulièrement les quartiers ouvriers et pauvres, là où habitent davantage les Canadiens français.

Les médecins, qui ne savent pas à quel saint se vouer, prescrivent à leurs malades des purges, des vomitifs, des diètes, des saignées et des alcools. À partir des années 1840, ils appliquent des sangsues. À ce moment-là, on ampute à froid et on opère les tumeurs, hernies et anévrysmes de la même manière. On calme la douleur avec de l'opium et de la morphine. L'équipement aussi est rudimentaire. L'Hôtel-Dieu aura son premier microscope en 1864.

Si la science est démunie devant le typhus et le choléra, elle l'est tout autant devant la tuberculose, mais aussi devant les maladies qui touchent particulièrement les enfants: la variole, la rougeole, la scarlatine et la coqueluche. Ceux-ci meurent

---

<sup>1</sup> Michael Farley, Othmar Keel et Camille Limoges, «Les commencements de l'administration montréalaise de la santé publique (1865-1885)», *HSTC Bulletin (Revue d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine au Canada)*, vol V, 1 (janvier 1982), pp 24-46.

<sup>2</sup> Jacques Bernier, *La médecine au Québec*, Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 113.

également d'infections d'origine intestinale telles la diarrhée, la dysenterie et la fièvre entérale.

En 1846, les chiffres tirés des registres paroissiaux indiquent que 64% de tous les catholiques décédés à Montréal n'ont pas atteints l'âge de quatre ans<sup>3</sup>. «Il s'agissait en somme d'une sorte de fatalité dont on ne cherchait pas les causes<sup>4</sup>», écrit l'historien Jean-Claude Robert. Le docteur Séverin Lachapelle, qui pratiquait à la maternité de Sainte-Pélagie en 1899, affirme à son tour: «Il est une croyance bien grave qui est bien plus répandue et enracinée dans nos familles, qu'elle est partagée par beaucoup de médecins: on croit qu'il est absolument inutile de soigner les maladies des enfants<sup>5</sup>.»

Personne n'a encore pris conscience que le grand coupable est l'absence d'hygiène. «Certains pensaient même que le choléra frappait de préférence les peureux et les gourmands», écrit Jacques Bernier dans *La médecine au Québec*<sup>6</sup>. «Le lavage des mains et la désinfection des instruments ne constituaient pas encore une grande préoccupation<sup>7</sup>», précise l'historien. D'où les nombreuses infections. On était convaincu que la suppuration favorisait la guérison.

Il y a alors beaucoup de résistance dans les milieux hospitaliers face à l'asepsie, mais la profession médicale est en pleine mutation. Devant l'aggravation de la situation et l'inertie des autorités municipales, les médecins se mobilisent. Ils commencent à prôner des réformes sanitaires: isolement des malades, propreté de l'eau, cueillette des déchets, alimentation saine, arrêt de l'immigration en période

<sup>3</sup> Jean-Claude Robert, «The City of Wealth and Death: Urban Mortality in Montreal, 1821-1871», *Essays in the History of Canadian Medicine*, Toronto, McLelland and Stewart, 1988, p. 29.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 24.

<sup>5</sup> Le docteur Lachapelle est cité par Martin Tétrault, dans «Les maladies de la misère: aspects de la santé publique à Montréal 1880-1914», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4, mars 1983, p. 513.

<sup>6</sup> Jacques Bernier, *op. cit.*, p. 117.

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 122.

d'épidémies... En 1847, le Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada est créé dans le but de perfectionner la pratique médicale et d'éliminer les charlatans dont les sages-femmes font partie à leurs yeux. Selon Jacques Bernier, la médecine officielle entretient des visées monopolistiques: «[...] elle n'accepterait pas la pluralité des pratiques et c'est sans scrupule qu'elle tenta, à la fin du XIXe siècle, d'accaparer tout le champ de la médecine<sup>8</sup>.»

### 6.3 L'obstétrique, une science nouvelle

Depuis des siècles, les accouchements sont l'affaire des sages-femmes qui se font aider par une voisine ou une parente de la femme en couches. Elles pratiquent à la maison selon les méthodes traditionnelles transmises d'une génération à l'autre. Intuitives et habiles plus qu'instruites ou formées -- leur savoir est empirique --, elles savent s'y prendre pour délivrer la mère et leur réputation se répand de bouche à oreille. Comme elles sont disponibles en tout temps, elles accourent au premier appel. En cas de difficultés, elles sollicitent l'aide d'un médecin, seul autorisé à utiliser les forceps. Quand la vie de la mère est en danger, l'Église interdit la destruction du fœtus, même si cela doit causer la mort de la mère.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le corps médical, dont les effectifs sont insuffisants surtout dans les campagnes, tolère les sages-femmes<sup>9</sup>. La cohabitation des uns avec les autres est même assez harmonieuse. L'obstétrique évolue cependant plus lentement que la chirurgie<sup>10</sup>. À preuve, l'Hôtel-Dieu de Montréal n'a pas encore de département d'obstétrique. À l'École de médecine, on enseigne sommairement cette nouvelle science appelée tologie à raison de deux cours théoriques de six mois chacun et ce, seulement à partir de 1847. Les étudiants en médecine n'ont pas accès aux parturientes et pratiquent sur des mannequins. Mais

---

<sup>8</sup>*Ibid.* p.100.

<sup>9</sup>*Ibid.* p. 99

<sup>10</sup>*Ibid.* p. 135.

les choses sont sur le point de changer car le Collège des médecins, bien déterminé à améliorer les connaissances de ses membres, entreprend des démarches auprès des maternités tenues par les religieuses afin de permettre aux jeunes clercs d'y apprendre l'art d'accoucher.

Le Collège a raison. La morbidité excessive des femmes en couches et de leurs nouveau-nés commande aux autorités médicales de revoir la façon de faire traditionnelle. En effet, de nombreux enfants meurent à la naissance. Entre 1821 et 1846, un sur quatre ne vit pas jusqu'à la fin de sa première année. En 1868, on assiste à une véritable hécatombe, alors que 623 des 678 bébés recueillis par les Sœurs Grises n'ont pas survécu à leur premier mois de vie<sup>11</sup>. L'explication de bon nombre de ces décès est connue: à l'orphelinat, les nouveau-nés ne reçoivent pas de lait maternel. Comme la pasteurisation n'existe pas encore, ils sont nourris de lait artificiel qui n'est pas exempt de microbes.

Trop de mères meurent des suites de l'accouchement. Ces décès sont dus à des hémorragies, des infections causées par un manque d'asepsie, de l'éclampsie, des fièvres, etc. Chez ces femmes, l'infection se propage fréquemment par suite des blessures lors du passage de l'enfant à la naissance. Mais alors, la science s'avère impuissante.

Dans les années 1860, un médecin hongrois, Philippe Ignaz Semmelweis<sup>12</sup>, publie des travaux qui vont révolutionner la pratique obstétricale. Il est le premier à établir un lien entre la saleté des mains des accoucheurs et la fièvre puerpérale. Depuis les années 1840, une question le hante: pourquoi les femmes enceintes meurent-elles davantage lorsqu'elles sont délivrées par des médecins ou leurs étudiants qu'entre les mains des sages-femmes? En 1846, dans une maternité de Vienne où des étudiants apprenaient le métier, 459 femmes accouchées par ceux-ci

---

<sup>11</sup>*Ibid*, pp. 29 et 31.

<sup>12</sup> Philippe Ignace Semmelweis (1818-1865), chirurgien obstétricien hongrois, auteur de *L'étiologie de la fièvre puerpérale* écrit entre 1851 et 1855. En 1924, l'écrivain Céline (Louis-Ferdinand Destouches) le choisira comme sujet pour sa thèse de doctorat en médecine.

étaient mortes, alors qu'on déplorait seulement 105 décès chez celles aidées par des sages-femmes. Pour la première fois, un chercheur affirmait que les mains des accoucheurs pouvaient causer des fièvres. Son explication: les médecins et leurs étudiants vont de la salle d'anatomie à la salle d'accouchement. Parfois, ils examinent la femme en travail après avoir disséqué des cadavres sans s'être lavés les mains. Ce faisant, ils vont porter les particules cadavériques dans les organes génitaux des femmes enceintes, en particulier au niveau du col de l'utérus.

Sa découverte fait scandale. À cette époque, les médecins européens et américains refusent encore l'idée que les fièvres soient contagieuses et qu'eux-mêmes puissent en porter la responsabilité. Un long débat sur la pertinence de se laver les mains s'ensuit à travers l'Europe comme aux États-Unis, notamment à New York et à Boston, où 75% des mortalités de parturientes sont dues à la fièvre puerpérale<sup>13</sup>.

Le docteur Semmelweiss n'est pas le seul médecin à s'être heurté à l'incrédulité de ses pairs. Aux États-Unis justement, c'est le Dr Oliver Wendell Holmes de Boston qui, le premier, a affirmé que les médecins en pratique privée étaient eux-mêmes responsables de la contagion. Ses conclusions, publiées en 1843, furent jugées ridicules ses collègues américains. Comme le praticien hongrois, il voulait démontrer que les femmes qui accouchent dans les maternités avec l'aide de médecins meurent plus souvent que celles qui mettent leur enfant au monde aidées d'une sage-femme.

Ces deux médecins prêchent dans le désert. En 1870, plus de vingt ans après leurs découvertes, nulle part dans le manuel d'enseignement de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, il n'est question de la notion d'asepsie<sup>14</sup>. Ici comme

---

<sup>13</sup> Wertz & Wertz, *Lying-in, a History of Childbirth in America*, New York, the Free Press, 1977, pp. 121-126.

<sup>14</sup> Jacques Bernier, *op. cit.*, p. 138.

ailleurs, il faudra attendre les travaux de Pasteur, dans les années 1880, pour convaincre les médecins que les microbes sont à l'origine de certaines maladies infectieuses. Grâce aux travaux de ce dernier, les accoucheurs savent que les parturientes sont particulièrement vulnérables aux infections et que le manque d'asepsie de la part des personnes en contact avec l'accouchée peut affecter l'utérus, que ce soit au cours du toucher vaginal ou lors de l'utilisation d'instruments non stérilisés. Mais en 1850 et même en 1860, on l'a vu, personne ne reconnaît encore l'importance de l'hygiène.

#### 6.4 La formation des sages-femmes à l'Hospice de Sainte-Pélagie

Qu'en est-il à l'Hospice de Sainte-Pélagie? Pour l'instant, la fièvre puerpérale n'y a pas encore fait son apparition. Depuis sa fondation en 1845 jusqu'en janvier 1851, notre base de données indique que, des 306 mères célibataires qui y ont accouché, une seule est décédée, victime du typhus, en 1847 (tableau 6.1). Âgée de 22 ans, Christine M., de Sainte-Marie-de-Monnoir est morte cinq jours après avoir mis au monde un enfant mort-né.

L'épidémie de typhus qui sévit alors à Montréal a également emporté l'unique véritable sage-femme de la maternité, la veuve Montrait, en 1847. C'est Sophie Desmarêts-Raymond et une autre veuve qui la remplacent. Le problème de leur compétence se pose. Dans son récit, Avelina Paquin constate que ces femmes manquent d'expérience pour s'acquitter de leur tâche: «...comme elles n'étaient pas encore très habiles en cet art, écrit-elle, il fallait recourir aux médecins ce qui n'était pas très commode surtout durant la nuit<sup>15</sup>.»

Conscientes de leur manque de connaissances, les Dames de Sainte-Pélagie, alors novices, décident d'apprendre l'art d'accoucher et de soigner les femmes

---

<sup>15</sup> Avelina Paquin, *Origine de l'hospice de Ste-Pélagie*, J-1.1/1, p. 74-75, p. 43.

enceintes. La décision est d'autant plus surprenante que les sœurs hospitalières de Saint-Joseph qui travaillent à l'Hôtel-Dieu de Montréal se sont vues interdire de faire des études en ce sens sous prétexte que des femmes portant l'habit religieux ne doivent pas donner des soins intimes à d'autres femmes. Chez les Sœurs de Miséricorde, la question a été débattue en groupe lors d'une retraite de 30 jours en vie courante, commencée le premier novembre 1847 et donnée par Mgr Bourget. La réflexion s'est poursuivie en décembre, à l'occasion d'une nouvelle retraite de huit jours, peu avant que les pionnières prononcent leurs vœux. Justine Filion précise qu'elles ont d'abord procédé à une sérieuse réflexion sur leur mission proprement dite:

Cette retraite avait pour but de [...] décider si on assistera les femmes dans leurs maladies où non, ou bien si nous prendrions des personnes étrenghère pour faire cela. Les choses paisé balencé il a été décidé qu'aucune personne du dehors ne seraient admises, excepté les médecins, alors ce sont les sœurs qui ont été obliger d'assister les susse dites personnes, exceptés deux sœurs novices qui ont été contre les discisions<sup>16</sup>.

La décision ne fait pas l'affaire de toutes les sœurs, comme l'avoue Justine Filion: «Ce fut là un bien dur sacrifice et qui surpasse de beaucoup celui des autres hospitalières par le genre de maladie que l'on traitait, mais Dieu voulait que la Communauté en passât par là et que ce nouveau sacrifice consolidât les assises de notre maison<sup>17</sup>.»

Ce témoignage donne à penser qu'en entrant au noviciat, les célibataires ne réalisent pas clairement ce qu'on attend d'elles. Sans doute sont-elles prêtes à s'occuper des filles-mères mais, comme elles n'ont aucune expérience personnelle de la maternité, il leur répugne de devoir les accoucher.

---

<sup>16</sup> Justine Filion, «Mémoire sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal», 2e partie, ASM, B-8 V1260,19, p 42.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 44.

Est-ce le fruit du hasard si un problème de recrutement se pose alors? N'est-ce pas plutôt, comme le laisse entendre Justine Fillion, une réaction à l'obligation de se faire sage-femme? «... la majorité d'entre elles n'avaient pas été mariées, écrit-elle; il n'y avait que trois veuves. Il s'agissait par conséquent de choses tout à fait étrangères pour elles<sup>18</sup>»? Toujours est-il qu'en 1849 et 1850, donc immédiatement après que la décision fut prise de former les sœurs à l'art des accouchements, aucune aspirante n'est entrée au noviciat et une religieuse a quitté la communauté. En 1851, on enregistre trois entrées mais aucune des nouvelles venues ne terminera l'année<sup>19</sup>.

En réalité, les sœurs n'ont pas véritablement le choix de se former car, depuis 1847, une loi oblige les sages-femmes qui pratiquent dans les villes de Montréal, Trois-Rivières et Québec à démontrer leurs capacités devant deux membres du Collège des médecins. Mgr Bourget s'est lui-même exprimé sur la question dans une circulaire adressée au clergé quatre ans plus tôt:

Il est un grave abus qui se répand et qui peut exposer beaucoup de mères à perdre la vie et beaucoup d'enfants à mourir sans baptême: c'est l'ignorance de plusieurs sages-femmes qui s'ingèrent d'elles-mêmes dans une profession à laquelle elles ne sont pas formées. [...] Pour remédier à ces inconvénients, il faut refuser l'absolution aux sages-femmes qui n'ont pas la capacité reconnue. Il est nécessaire pour cela qu'un médecin leur donne un certificat qui constate leur habileté<sup>20</sup>.

C'est au médecin attitré de la maternité à qui il revient de donner les cours pratiques aux sœurs. Le docteur Eugène-Hector Trudel, un jeune praticien de 28 ans, diplômé de l'Université Mc Gill en 1844, est attaché à l'Hôtel-Dieu, en plus d'être «professeur d'accouchements et des maladies des femmes et des enfants» à la

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>19</sup> La Positio, *Dossier sur les vertus et la renommée de sainteté*, vol 1, biographie documentée et information, Rome 1994, p. 168. L'information est tirée du Registre des Délibérations 1848-1900, ASM V1450, 25.

<sup>20</sup> Mandements des Évêques de Montréal, MEM, tome 1, p. 232. L'original se trouve aux Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal. Une copie se trouve au CRCJ.



toute nouvelle École de médecine et de chirurgie de Montréal. Il soigne les pénitentes de l'hospice depuis ses débuts en 1846.

Le 12 juillet 1849, après 18 mois d'études dispensées gratuitement, huit sœurs de Miséricorde obtiennent leur certificat de compétence signé par deux membres du Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada, le docteur Trudel lui-même et son collègue le docteur Jean-Gaspard Bibaud. Celui de Rosalie Jetté se lit comme suit<sup>21</sup>:

Montréal 12 juillet 1849

Nous certifions qu'ayant aujourd'hui  
examiné la Sœur la Nativité de la Maternité de  
Ste-Pélagie de Montréal sur l'art des accouche-  
ments, nous l'avons trouvée qualifiée pour prati-  
quer comme sage-femme.

JG Bibaud MD  
MC.M&C du B-C  
EH Trudel MD  
M.E. M&C B.C.

Parmi ces huit sages-femmes, trois veuves cinquantenaires ont connu elles-mêmes l'expérience de la maternité. Les cinq célibataires ont entre 24 et 47 ans. L'une d'elles, Marguerite Gagnon, 28 ans, quittera la maternité le 18 septembre 1849, deux mois à peine après l'obtention de son diplôme, pour des raisons liées à une surcharge de travail qui lui aurait été imposée injustement par la supérieure.

Pendant quelques années, les nouvelles sages-femmes procèdent elles-mêmes aux accouchements à la maternité sans se mériter de critiques. Le docteur Trudel veille à la bonne marche de la clinique. Mais les sœurs sont de plus en plus demandées à l'extérieur par les familles pauvres du voisinage. On vient les chercher jusqu'à trois fois chaque nuit. En plus de leur travail à la maternité -- en 1850 seulement, elles ont admis 81 pensionnaires et mis au monde 76 enfants, dont six

---

<sup>21</sup> ASM, A-7.2/1.

sont morts mais aucune mère n'est décédée --, elles vont aussi à domicile pour aider jusqu'à 261 femmes à accoucher et effectuent pas moins de 580 visites<sup>22</sup>. Les choses vont bientôt changer. Le 15 octobre 1850, le docteur Trudel demande aux sœurs d'admettre les étudiants en médecine à l'Hospice de Sainte-Pélagie afin de permettre à ces clercs d'apprendre l'art des accouchements. Les archivistes des Sœurs de Miséricorde affirment que le médecin a formulé cette demande par écrit mais elles n'ont retracé aucune lettre dans leurs archives ou au Fonds de L'École de médecine et de chirurgie de Montréal. Mes recherches n'ont pas plus porté fruit.

L'idée de voir circuler des étrangers dans leur établissement, fussent-ils étudiants en médecine, ne plaît guère aux sœurs. Franchement embêtées par cette proposition émanant de leur dévoué et généreux médecin -- le docteur Trudel n'a jamais demandé un sou aux malades pauvres qu'il a eu à traiter --, les religieuses consultent Mgr Bourget qui les encourage à faire ce sacrifice afin que la société forme de bons médecins. Justine Filion raconte que ses consœurs ont consenti «à leur procurer cette avantage en se rendant abile dans cet art. Et dont ils auraient été privez et ils auraient pu donner la mort à plusieurs, faute d'abileté où de conessance<sup>23</sup>.» L'entente est rapidement conclue puisque neuf jours plus tard, *La Minerve* du jeudi 24 octobre 1850 publie dans ses pages l'information suivante:

École de Médecine et de Chirurgie de Montréal  
La Maternité de Ste-Pélagie est ouverte aux élèves.  
Médecin de l'Hospice: Dr Trudel. Médecins consultants:  
MM les professeurs de l'École de Médecine.

Les étudiants sont autorisés à examiner, soigner et accoucher les filles à la maternité, ainsi que les femmes à domicile, à condition que cela se passe sous la surveillance d'un médecin ou d'une sœur de Miséricorde certifiée sage-femme. C'est

---

<sup>22</sup> ASM, RJ1 VI450, 25, cité dans «Synthèse chronologique du dossier de Rosalie Cadron-Jetté dite Mère de la Nativité», p. 71; *Origine de l'Hospice de Sainte-Pélagie érigé à Montréal sous la direction des Sœurs de Miséricorde*, op. cit., p. 54.

<sup>23</sup> Justine Filion, op. cit., p. 44

là une exigence des religieuses qui s'imposent ainsi un surcroît de travail. De fait, elles assisteront aux accouchements pour encourager les mères et «pour surveiller à ce qu'il ne se passât rien d'inconvenant<sup>24</sup>.» Les étudiants voient certainement un avantage à conclure cette association puisqu'ils font construire à leurs frais une petite maison blanche à côté de la maternité qui servira d'infirmerie et où les pensionnaires seront conduites au moment d'accoucher.

Les bonnes relations semblent avoir perduré environ quatre ans. Le 10 octobre 1854, *La Minerve* décrit la maternité comme suit: «L'Hospice de Ste-Pélagie où les étudiants, pour une faible rétribution en faveur du dit Hospice, sont instruits dans les manœuvres des accouchements, et où tous les médecins de l'École sont, de droit, médecins consultants.»

#### 6.5 Les accouchements à Sainte-Pélagie

Depuis sa fondation, en 1845, jusqu'en février 1866, Sainte-Pélagie a accueilli 2701 pensionnaires et réalisé 2 282 accouchements. On a déploré le décès de 48 mères et celui de 85 nouveau-nés. Dans huit cas, la mère et son enfant sont morts au moment de la naissance ou dans les jours qui ont suivi.

Dans les toutes premières années, le nombre des entrées a progressé régulièrement, passant de 7 pensionnaires en 1845, à 93 en 1851. Pendant ce temps, les accouchements ont suivi la même courbe, entraînant le décès de trois mères et de 12 enfants. Au cours des sept années suivantes, le mouvement s'accélère, le nombre d'admissions annuelles ayant continué d'augmenter pour atteindre 131 en 1858. Quinze mères et huit enfants sont morts. Pour la dernière période de notre échantillonnage, soit de 1859 à 1866, la maternité a accueilli entre 155 et 246 parturientes par an. Trente mères et 63 enfants sont décédés.

---

<sup>24</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, p. 65.

Tableau 6.1

Mouvement annuel des admissions, des naissances et des décès à Sainte-Pélagie

année	admissions	Naissances	enfants morts	mères mortes	décès des deux
1845	7	7	0		
1846	46	40	4		
1847	52	45	1	1	1
1848	86	75	1		
1849	68	63	0		
1850	81	76	6		
1851	93	82	1	2	
1852	102	79	1		
1853	88	85	0	1	
1854	105	93	0	2	
1855	98	82	2	4	1
1856	136	115	4	3	
1857	123	103	1	3	
1858	131	115	1	2	
1859	155	125	9	2	1
1860	170	135	8	3	2
1861	190	143	2	2	
1862	202	175	10	1	
1863	242	201	12	8	
1864	242	195	7	10	2
1865	246	216	14	1	1
1866	33	32	1	3	
Non disponible	5				
Total	2701	2282	85	48	8

Source : ASM, Registre des entrées et des sorties de l'Hospice Sainte-Pélagie de Montréal.  
Données compilées par l'auteur.

À l'admission, on remet aux pensionnaires un costume et on leur donne le nom d'emprunt pour préserver leur anonymat. Le *Registre des entrées et sorties* ne nous renseigne guère sur leur état de santé lorsqu'elles se présentent à la maternité. Nous savons qu'elles arrivent souvent de l'extérieur de la ville, exténuées par un long trajet fait à pied ou dans une voiture en piètre état. Plusieurs sont malades, affamées ou en détresse morale, autant de conditions propices au développement de maladies ou d'infections. La plupart du temps, elles n'ont pas les moyens de payer de pension. À défaut de pouvoir défrayer le coût de leur séjour, elles devront exécuter des travaux de couture et d'entretien, quand leur condition le permet.

Grâce aux témoignages des pionnières, nous apprenons que ces jeunes femmes enceintes issues de familles défavorisées ou pratiquant un métier mal rémunéré souffrent de malnutrition grave. Vu la grande pauvreté de la maternité -- et le jeûne recommandé par l'aumônier! --, elles ne pourront pas compter sur leur séjour pour corriger leur alimentation car elles y seront maigrement nourries. Nous avons vu précédemment dans ce mémoire que si le pain ne manque jamais, la soupe est claire et la viande de piètre qualité. Justine Filion confie que le boucher leur passe les restes, même si elles paient bien. Avéline Paquin ajoute:

Quand nous avons été pendant quelques années, lesquels il fallait passer quelques mois au pain et à leau, quand on pouvait avoir du sucre, ceci passait mieux, quelque foi on achetait une petite brocheté de poisson et le moin chère qu'il y eut à vendre sur le marché. Par ce que nous avions très peu d'argent à dépensé, [...] Dans ces temps de disettes, le peut qu'il y avait était pour les pénitentes, les malades et les faibles, et les autres mangeaient du pain et buvait de leau, un peut de soupe les soutenait<sup>25</sup>.

À la maternité, non seulement la nourriture manque, mais les conditions de vie sont lamentables. Les pionnières ne cachent pas que la salubrité des lieux est

---

<sup>25</sup> *Ibid*, p.49 a; Justine Filion, *op. cit.*, p.62

déficiente et leurs descriptions donnent à penser que la promiscuité favorise la propagation des microbes et des infections. La maison de briques où elles emménagent en décembre 1851, à l'angle des rues Lagauchetière et Campeau (aujourd'hui Saint-André), nécessite de gros travaux. Le plâtre et les enduits ne sont pas encore secs au moment du déménagement. Justine Filion se rappelle que le dortoir des pénitentes, niché au troisième étage, était surpeuplé. Lits de fortune disposés côte à côte, mauvaise aération, humidité ou chaleur excessive, ménage et nettoyage rendus difficile par l'exiguïté de la pièce, odeur de latrines et de sang séché... Avéline Paquin écrit que, dans ce refuge, le froid faisait terriblement souffrir les sœurs «parce que les fournaises ne fonctionnaient pas bien. L'eau que l'humidité faisait couler des murs était parfois gelée sur le planchers quand nos sœurs arrivaient le matin pour la prière<sup>26</sup>.»

Début juillet 1852, les pensionnaires sur le point d'accoucher sont particulièrement éprouvées. En effet, le grand Montréal brûle. Onze cents maisons sont rasées d'un bout à l'autre de la ville et quelque 9 000 personnes se retrouvent sans abri. À deux reprises, la maternité est touchée par les flammes et, chaque fois, il faut évacuer les pénitentes dans un «refuge pour filles exposées à se perdre et pour les orphelines pauvres». L'hospice est finalement épargné et l'on ramène tout le monde rue Lagauchetière au milieu des ruines avoisinantes<sup>27</sup>.

Dans ces conditions pénibles qui ne semblent pas s'être améliorées au fil des ans, il n'est pas étonnant qu'une dizaine de pensionnaires aient décidé de quitter la maternité de leur propre chef avant d'accoucher. À la rubrique «observation» du *Journal des pénitentes*, on lit: «désertée», «est partie d'elle-même» ou encore «n'a pas eu besoin de l'hospice». Leur séjour aura duré entre deux jours et un mois. Une femme de 29 ans, de Saint-Jean de Dorchester, Julie B., a passé trois mois à la maternité avant de s'en aller. Rosalie P., une servante de 22 ans, de Saint-Charles,

<sup>26</sup> Avéline Paquin, *op.cit.*, p. 59.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

est repartie le lendemain de son arrivée. La Montréalaise Azeline P., 17 ans, a attendu au surlendemain. Sur sa fiche, on a indiqué «désertée avant sa maladie». D'autres, telles Adeline J., 18 ans, de Saint-Jean-Baptiste, et Esther T., 25 ans, de Sainte-Marie de Monnoir, sont restées trois semaines, mais elles ont quitté avant d'accoucher.

Ont-elles fait une fausse couche? Ont-elles été incapables de supporter le régime de vie austère de l'institution? Les archives n'en glissent mot. Quelques remarques inscrites au registre laissent perplexes. Ainsi, Mary R., une veuve américaine de 37 ans entrée le premier novembre 1852 a quitté quatre mois plus tard, le 31 mars 1853. Sa fiche indique tout bonnement «n'est pas enceinte».

Les chroniqueuses sont tout aussi discrètes quand vient le temps de parler des accouchements. À l'époque, comme le veut l'usage, il faut laisser faire la nature. Dès qu'une fille ressent ses premières douleurs, on la conduit à la salle d'accouchement. Dans leurs récits, les pionnières indiquent que, de jour comme de nuit, il leur faut courir chercher le médecin. Cela semble indiquer que les sages-femmes de la maternité, bien que formées, ont souvent besoin d'aide. Il n'empêche que depuis sa fondation jusqu'en octobre 1850, l'unique victime est morte du typhus, une maladie qui n'est en rien reliée à sa grossesse. Il y a lieu de croire que, jusque-là, les mesures sanitaires prises se sont avérées efficaces.

En fait, du début de l'hospice, jusqu'au moment où les étudiants en médecine vont faire leur apparition à Sainte-Pélagie, à la fin de 1850, le bilan des sœurs accoucheuses est positif, soit une mère et 12 enfants morts sur les 306 accouchements. C'est peu, si l'on songe à la mortalité en couches élevée dans la société du temps, comme nous l'avons vu précédemment.

## 6.6 Le conflit entre les médecins et les sages-femmes

À Sainte-Pélagie, comme dans tout le Bas-Canada, la cohabitation harmonieuse entre médecins et sages-femmes fera long feu. Jacques Bernier estime que, vers 1840, à la suite de l'accroissement des effectifs médicaux, l'attitude des médecins commence à changer. Puis, au milieu des années 1850, le torchon brûle véritablement. L'historien qui a épluché toutes les revues médicales de ces années-là a constaté qu'elles regorgent de plaintes visant les accoucheuses. On les juge ignorantes -- elles manqueraient de connaissances en anatomie et en obstétrique --, on leur reproche de soigner des maladies qui n'ont rien à voir avec la grossesse ou l'accouchement et, enfin, on leur en veut de priver les médecins de leur gagne-pain<sup>28</sup>. Justine Filion corrobore: «Les médecins se sont imaginés que nous faisons un grand profit, en allant soigner les malades disant qu'on leur ôtait leur pain. Ils nous ont menassé d'amende sur les papiers publics<sup>29</sup>.»

Si ces plaintes s'adressent aux sages-femmes en général, les sœurs de Miséricorde se sentent particulièrement visées puisque Sainte-Pélagie est l'unique maternité francophone à Montréal. De fait, les historiens s'entendent pour dire que l'objectif des médecins est de prendre le contrôle de celle-ci.

D'abord introduits comme bénévoles [dans les maternités], écrit Hélène Laforce, les praticiens francophones imposent graduellement leurs directives et leur façon de voir grâce aux contrats de plus en plus serrés qui les lient avec les congrégations religieuses. Les sœurs n'ont d'ailleurs guère le choix puisque elles ont besoin des subventions universitaires<sup>30</sup>.

L'historienne note cependant que les sœurs de Miséricorde ne sont pas les seules à déplorer cette situation qui se produit aussi, au même moment, au *Montreal*

<sup>28</sup> Jacques Bernier, *op. cit.*, p. 99.

<sup>29</sup> Justine Filion, *op. cit.*, p. 45.

<sup>30</sup> Hélène Laforce, «Les grandes étapes de l'élimination des sages-femmes au Québec du 17e au 20e siècle», *Accoucher autrement*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, p. 174.



*Lying In*, maternité anglophone associée à la faculté de médecine de l'Université McGill<sup>31</sup>. À l'évidence, les médecins sont parvenus à leurs fins puisque, le samedi 2 juin 1855, *La Minerve* rapporte que la Chambre du Conseil législatif de la Province du Canada a approuvé l'Acte pour incorporer l'hospice de la Maternité de l'Université de Montréal. Cet acte stipule que Sainte-Pélagie demeure sous l'administration de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal quant aux soins gynécologiques qui y sont donnés et aux accouchements qui y sont pratiqués.

Les Sœurs de Miséricorde sont-elles ignorantes, comme les médecins l'ont affirmé dans les revues médicales? Peuvent-elles détecter les hémorragies utérines, les avortements, les éclampsies, les convulsions puerpérales, les ruptures et les déchirures des organes génitaux? Probablement pas toujours, du moins les premières années, ce que reconnaît implicitement leur chroniqueuse, Avelina Paquin, qui affirme que les deux veuves prêtes à remplacer l'unique sage-femme décédée «n'étaient pas encore très habiles en cet art<sup>32</sup>». Mais il paraît exagéré de considérer leur manque de connaissance en matière d'obstétrique comme un fléau puisque, à partir de janvier 1848, elles ont suivi des cours dispensés par un médecin réputé et obtenu en juillet 1849 leurs certificats dûment signés par des membres du Collège des Médecins et Chirurgiens du Bas-Canada attestant qu'elles sont qualifiées. Cela, sans dire que pendant des siècles, ce sont les sages-femmes et non les médecins qui ont délivré les femmes en couches.

Jacques Bernier affirme cependant que les sages-femmes accusent effectivement un retard par rapport aux médecins formés dans les écoles. Toutefois, plutôt que de les aider à acquérir des connaissances pour faire d'elles de précieuses collaboratrices, comme ce fut le cas ailleurs dans le monde, notamment en France, le

---

<sup>31</sup> *Ibid* p. 173.

<sup>32</sup> Avelina Paquin, *op. cit.*, p. 43.

Collège des médecins et chirurgiens de Montréal les a évincées en s'appropriant le savoir médical relatif aux accouchements et à l'obstétrique<sup>33</sup>.

Second sujet de plaintes: les sages-femmes soignent-elles réellement des maladies n'ayant rien à voir avec la grossesse et la maternité? La réponse est oui. Dans son récit des origines de l'œuvre, l'abbé Fournet l'affirme:

C'était par tous les temps et par toutes les saisons que nos sœurs allaient ainsi assister les femmes malades et elles continuèrent à agir ainsi jusque vers l'année 1862, où les médecins ne voyant pas en bonne part les soins que nos sœurs prodiguaient aux malades, non seulement pour les maladies de femmes, mais encore pour d'autres, les firent cesser. Nos sœurs eurent de la peine à cause des pauvres qu'elles avaient été heureuses de soulager et qui en souffriraient<sup>34</sup>.

La seule statistique connue concernant les accouchements à domicile porte sur l'année 1860-1861. Pendant ces 12 mois, les sœurs sages-femmes ont accouché 261 femmes et effectué pas moins de 580 visites. Après cette date, il leur fut interdit de procéder à des accouchements à l'extérieur de leur maternité.

Enfin, troisième reproche, les sœurs, en accouchant les femmes enceintes, privent-elles les médecins de leur gagne-pain? Certes, les accouchements constituent une source de revenus non négligeable puisque chaque femme met alors au monde en moyenne sept enfants. Cela dit, les Montréalaises qui demandent l'aide des sages-femmes de l'Hospice de Sainte-Pélagie sont démunies. Plus souvent qu'autrement, elles sont incapables de payer pour les soins qu'elles reçoivent. Pourtant, les chercheurs s'entendent: l'argument financier a pesé dans la balance. Jacques Bernier établit un lien direct entre l'accroissement du nombre de médecins

---

<sup>33</sup> Bernier, *op. cit.*, p 99-100.

<sup>34</sup> Pierre-Auguste Fournet, p.s.s., *Mère de la Nativité et les origines des Sœurs de Miséricorde (1848-1898)*, Montréal, imprimé à l'Institution des sourds-muets, 1898, 252 pages.

et leur attitude à l'égard des sages-femmes. Selon lui, ils auraient pu leur faire une place en leur permettant de se former et ensuite les reconnaître. Mais ils pouvaient aussi les évincer. «C'est cette voie que choisit le Collège<sup>35</sup>.»

À l'hospice de Sainte-Pélagie, la bonne entente semble s'être détériorée au cours des cinq années qui ont suivi l'arrivée des médecins. Après, la situation n'a fait qu'empirer. Dans une lettre adressée au secrétaire de Mgr Bourget, le chanoine Joseph-Octave Paré, et datée du 24 février 1861, la supérieure, sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal, exprime ses vives inquiétudes sur ce qui se passe à la salle d'accouchement. Dans un style direct, elle accuse les jeunes clercs de mettre en danger la vie des parturientes. Elle évoque un incident qui s'est produit en présence de deux sages-femmes, Rosalie Jetté et Lucie Lecourtois:

Dans un cas, [...] un clerc a fait un examen si long et si fatigant que la fille est tombée en convulsion. Les sœurs l'ont prié de bien vouloir le terminer, ce qu'il n'a pas voulu faire. [...] Les conséquences en ont été une grande hémorragie qui a failli la faire mourir. D'autres cas semblables sont arrivés et quelqu'un des filles sont restées avec des infirmités<sup>36</sup>.

La supérieure affirme que, malgré les exhortations des sages-femmes, les étudiants ne prennent aucune précaution pour éviter les risques d'infirmités ou de décès qu'ils pourraient causer. Ainsi a-t-il fallu les empêcher plusieurs fois de donner des remèdes à une femme dans l'unique but de hâter sa délivrance et parce qu'ils voulaient aller se reposer. Elle proteste en outre contre leur comportement désinvolte observé pendant les accouchements difficiles, alors qu'ils «s'endorment et laissent la malade sans aide». Un incident désagréable se serait déroulé après que le docteur accoucheur eut été obligé d'appliquer les fers. «Deux clercs en arrière du

<sup>35</sup> Jacques Bernier, *op. cit.*, p. 99.

<sup>36</sup> Une copie de cette lettre de sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal au secrétaire de Mgr Ignace Bourget au sujet du «comportement des clercs étudiants en médecine avec les filles en couches», datée 24 février 1861, se trouve au CRCJ. Elle est reproduite à la fin de ce mémoire.

Docteur riaient et se moquaient de la malade et de la maladie». Et de poursuivre ses accusations sur le même ton:

Permettez-moi de vous rappeler ce qui est arrivé au docteur Gasquipy qui devait, il me semble, savoir comment agir dans les accouchements: dans une seule nuit, il a été la cause de la mort de deux enfants et d'une fille, et l'autre fille après avoir souffert horriblement a failli mourir aussi; les deux enfants sont morts sans avoir été ondoyés; il a agi tout le temps malgré les Soeurs<sup>37</sup>.

Après vérification dans le fichier, un seul cas se rapprochant de celui décrit par la supérieure a pu être retracé. Deux petites filles sont bel et bien «mortes-nées» la même journée du 27 septembre 1860, soit quatre mois avant l'envoi de la lettre de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal à l'évêque. La mère de l'une, Anna M., 30 ans, de Montréal, est décédée des fièvres, le 29 septembre. Elle avait été admise la veille de son accouchement. Arrivée un mois plus tôt, l'autre mère, Marie C., 38 ans, de Montréal, a quitté la maternité trois semaines après son accouchement. Cela dit, rien ne permet d'affirmer hors de tout doute qu'il y a un lien entre ces décès et les mauvais traitements présumés du docteur Gasquipy.

Plusieurs filles, ajoute la supérieure dans sa lettre de dénonciation, dissimulent leurs contractions jusqu'au départ des étudiants pour ne pas avoir à accoucher sous leurs soins. Par ailleurs, elle déplore le comportement immoral et le manque d'éthique flagrant de certains étudiants indiscrets qui cherchent à connaître l'identité des pensionnaires. Celles-ci reprochent aux religieuses de s'en remettre pour les soigner à des clercs qui, dans leurs paroisses, se vantent ensuite de les avoir accouchées. Mais il y a pire: «Il est aussi arrivé plusieurs fois que les clercs ont accouché celles qu'ils ont eux-mêmes séduites», précise la supérieure. Tout cela ferait un tort considérable à la réputation de la maternité. «Monsieur Berthelet nous a dit, conclut-elle en citant le bienfaiteur de l'œuvre, que si le monde savait le commerce qui se

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

passe ici, personne ne voudrait nous aider; que pour lui, s'il l'eut su, il n'aurait jamais donné la main à Sainte-Pélagie<sup>38</sup>.»

À ce jour, la réponse de l'évêque ou de son secrétaire à la supplique de la supérieure n'a pas été retrouvée aux ASM. Aux Archives de la chancellerie de l'archevêché de Montréal, l'archiviste adjointe, Monique Montbriand, a procédé, en 1992, à une recherche dans les archives diocésaines à la demande des Sœurs de Miséricorde. Dans une lettre adressée à Gisèle Boucher, s. m., alors responsable du Centre Rosalie Cadron-Jetté, elle déclare que le document est introuvable<sup>39</sup>. Si l'évêque a répondu à la supérieure, il l'a fait de vive voix, sans doute pour ne pas ébruiter l'affaire.

Dans le fonds de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal (1845-1936) consigné aux Archives de Montréal, aucun document ne mentionne les agissements des étudiants tels que reprochés par la supérieure.

Rien non plus dans l'attitude de l'évêque de Montréal ne permet de croire qu'il a tenu compte des inquiétudes de la supérieure. Dans les notes manuscrites qu'il lui a adressées en 1864, donc trois ans après la lettre évoquée précédemment, Mgr Bourget se montre particulièrement attentionné à l'égard des médecins: «Veuillez à ce que les clercs qui assistent aux accouchements soient reçus convenablement et qu'on leur donne tous les moyens de se former une bonne pratique, tout en prenant de sages précautions pour qu'il ne se passe rien que d'honnête et de religieux<sup>40</sup>», lui recommande-t-il.

Que penser de cette charge contre les médecins? Est-ce là le cri du cœur d'une supérieure excédée? Le récit d'un vieux médecin, Jean Philippe Rottot, qui a raconté

---

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Copie de cette lettre a été obtenue au Centre Rosalie Cadron-Jetté, en 2006.

<sup>40</sup> Mgr Ignace Bourget à mère Saint-Joseph, mars 1864, ASM, A-2/5

ses souvenirs d'étudiant et de jeune praticien 50 ans après les faits, laisse entrevoir l'état d'esprit des étudiants du temps. En effet, le docteur Rottot, qui a reçu son certificat de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal en 1847, a fait son apprentissage à l'Hospice de Sainte-Pélagie à l'époque qui nous intéresse. Dans un article publié en 1897, il décrit l'attitude impertinente des clercs-étudiants qui «cherchaient d'abord le plaisir et la sagesse ensuite»<sup>41</sup>. La nuit, avec ses camarades, il partait en excursion dans les cimetières avoisinants à la recherche de cadavres à déterrer. Ces étudiants les ramenaient ensuite dans leur salle d'anatomie pour les disséquer<sup>42</sup>. L'évocation de ses escapades nocturnes illustre bien le manque élémentaire d'hygiène des jeunes clercs de son temps. Le docteur Rottot attribue les excès de ceux-ci à des erreurs de jeunesse plutôt qu'à des actes blâmables accomplis délibérément.

#### 6.7 Mourir en couches

Comme on l'a vu précédemment, l'Hospice de Sainte-Pélagie a eu à déplorer 48 décès parmi ses pensionnaires et 85 parmi leurs enfants (tableau 6.1) entre 1845 et 1866. Dix mères ont perdu la vie avant d'accoucher. Onze ont entraîné avec elles dans la mort leurs nouveau-nés, dont une paire de jumeaux, cependant que 28 enfants ont survécu à leurs mères.

La majorité de ces femmes (36) étaient domiciliées dans la région montréalaise, dont 12 à Montréal même. Il y avait six Ontariennes, deux Irlandaises, deux Québécoises, une Américaine et une Mascoutaine. Six de ces femmes ont déclaré être mariées et une s'est inscrite comme veuve. Toutes étaient catholiques, à l'exception de trois protestantes, et leur âge variait de 15 à 38 ans (tableau 6.2).

---

<sup>41</sup> Jean-Philippe Rottot, «La science médicale à Montréal depuis 50 ans jusqu'à nos jours», *Revue médicale du Canada*, vol. 6, 1902, pp.342-345; René De Cotret, «Hospice de la maternité», *L'Union médicale du Canada*, Montréal, novembre 1897, p. 690.

<sup>42</sup> *Ibid.*

La plupart des femmes décédées se retrouvent dans les cohortes les plus jeunes, soit entre 15 et 25 ans. Dix-sept avaient moins de 21 ans. La cadette, Mathilde D., une jeune fille de 15 ans de Saint-Clet, dans le diocèse de Montréal, a été emportée par le typhus en 1860. Référée par le curé de son village, elle a été admise à la maternité le 2 avril et a accouché d'un fils, le 14 juin. Le 29 du même mois, elle mourait. À partir de 26 ans, elles sont de moins en moins nombreuses à mourir en couches.

Combien de temps les 36 mères qui ont accouché avant de mourir ont-elles passé à l'hospice avant leur délivrance? Pour cinq d'entre elles, la naissance de l'enfant est survenue soit le jour même de leur admission, soit le lendemain ou le surlendemain. Deux accouchements ont eu lieu après un séjour de trois ou quatre jours à la maternité. Cinq fois, l'enfant a vu le jour de 10 à 20 jours après l'arrivée de sa mère et 17 fois, après qu'elle y eut passé un ou deux mois. Enfin six accouchements ont eu lieu après un séjour de quatre ou même de cinq mois.

Tableau 6.2  
Âge des femmes décédées

Âge	nombre
15 à 20	17
21 à 25	15
26 à 30	5
30 à 38	7
Inconnu	4
Total	48

Source : ASM, Registre des entrées et des sorties de l'hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

Première constatation, le taux de mortalité à Sainte-Pélagie est étonnamment bas, si on considère que bon nombre des 2 282 femmes qui y ont accouché étaient moralement ou physiologiquement faibles et que les conditions de vie à la maternité -- nourriture insuffisante, surpopulation et promiscuité, température ambiante -- étaient propices au développement des maladies et en favorisaient la transmission.

Or, même les années les plus chargées, soit 1864 et 1865 (tableau 6.1), et alors qu'il y a accroissement sensible du nombre de pensionnaires, la mortalité maternelle n'atteint jamais des sommets alarmants, comme on en déplorait souvent ailleurs au Canada et à l'étranger. Certes, l'année 1864 marque un record avec 10 décès de mères sur 242 admissions. Mais l'année suivante, une seule des 246 femmes admises à la maternité est morte en couches. Elle fut emportée par les fièvres puerpérales.

Deuxième constatation, les causes de décès demeurent inchangées au fil des ans. Typhus, fièvres de tous genres, convulsions, les mêmes maladies frappent les femmes d'une décennie à l'autre. Bien que les diagnostics rapportés par les registraires soient imprécis, une observation attentive des causes mentionnées (tableau 6.3) indique que plus d'une vingtaine de femmes ne sont pas mortes d'une maladie ou d'une infection causée directement par la grossesse ou découlant de l'accouchement. Ainsi, des 48 femmes décédées, 11 tombèrent victimes du typhus et trois ont contracté les fièvres typhoïdes. Une souffrait de tuberculose (consomption), une de pneumonie (fluxion de poitrine) et deux ont attrapé la petite vérole. De même, les cas d'inflammation (2) et de dysenterie ou inflammation de l'intestin (1) ne sont habituellement pas reliés à l'état des parturientes.

Il y a aussi des diagnostics plus ou moins mystérieux mais qui, à première vue, ne relèvent pas non plus de la grossesse. Une mère est morte subitement. Il s'agit d'Esther R., de Saint-Valentin, âgée de 24 ans. Arrivée le 29 mars 1853, elle a accouché d'un garçon le 19 avril. Un peu plus d'un mois plus tard, 29 mai, elle



décédait. Sur sa fiche, à la rubrique «cause de la maladie», on a tout simplement écrit «subite». Il pourrait s'agir d'un suicide. Une autre, une Irlandaise dont le nom n'est pas mentionné et qui est arrivée très malade, le 29 juin 1860, est morte d'empoisonnement le jour même. Son enfant est mort-né. Quant à Emmelle N., une femme de 36 ans, de Saint-Jérôme, elle a subi un accident dont on ignore tout. Enfin, on ne connaît pas la cause du décès, de deux pensionnaires dont celui d'une Irlandaise catholique de 24 ans, Brigit H.

Tableau 6.3  
Causes de décès chez les mères de 1847 à 1866

Fièvres (non spécifiées)	16
Fièvres puerpérales	3
Typhus (et choléra)	11
Fièvres typhoïdes	3
Convulsions	3
Inflammation	2
Petite vérole	2
Tuberculose (consomption)	1
Dysenterie	1
Pneumonie (fluxion de poitrine)	1
Accident	1
Empoisonnement	1
Mort subite	1
Cause inconnue	2
Total	48

Source : ASM, Registre des entrées et des sorties de l'hospice Sainte-Pélagie de Montréal. Données compilées par l'auteur.

En fait, seuls les décès attribués aux fièvres puerpérales (3), aux fièvres non spécifiées (16) et aux convulsions (3) peuvent être directement associés à la grossesse ou à l'accouchement.

#### 6.7.1 Les fièvres

Il y a de fortes chances pour que les cas de fièvres dont la forme n'est pas spécifiée soient de nature puerpérale. À la maternité, cette fièvre a fait ses premières victimes au milieu des années cinquante. Il s'agit d'une infection mortelle habituellement contractée durant le travail de l'accouchement. Apportés de l'extérieur, les germes s'attaquent aux parturientes dans les heures ou les jours suivant leur délivrance. Quels en sont les symptômes? Le docteur René de Cotret, accoucheur à Sainte-Pélagie à la fin du XIXe siècle, décrit les malades comme des «moribondes à la face grippée, en proie à des douleurs atroces continues, vomissant incessamment et affligées d'une diarrhée profuse. [...] des moribondes à la respiration accélérée et superficielle par suite de l'énorme distension de l'abdomen.» Il ajoute qu'elles perdent «des lochies fétides à l'odeur de gangrène et de pourriture<sup>43</sup>.» Des convulsions graves répétées provoquent un coma, puis la mort. Cette dernière précision nous laisse croire que les trois décès attribués aux convulsions pourraient bien être des cas de fièvres puerpérales.

Les informations manquent pour déterminer s'il y a eu ou pas contagion parmi les victimes de fièvres. On peut néanmoins le soupçonner en comparant la date des admissions et celle des décès survenus la même année. Arrivée le 24 février 1855, la Montréalaise Laura F., 31 ans, s'éteint des fièvres, le 18 avril suivant, en mettant au monde des jumeaux qui ne lui survivront pas. Six jours plus tôt, Marie-Onésime H., 25 ans, également de Montréal, était admise à la maternité. Elle meurt du même mal un mois après, le 16 mai. Son fils Léon lui survit. Marcelline M., 28 ans, s'est présentée à

<sup>43</sup> Docteur E. A. René de Cotret, «Hospice de la Maternité», *L'Union médicale du Canada*, vol. XXVI, novembre 1897, p. 693.

son tour le 20 avril. Le 9 juin, elle accouche d'un enfant mort-né avant de succomber aux fièvres au bout de huit jours. Bien qu'il faille interpréter ces données avec prudence, on note que ces femmes se sont à tout le moins croisées à la maternité.

Il eut été intéressant de savoir si elles ont eu droit aux services du même accoucheur, médecin ou sage-femme. Impossible non plus de vérifier si elles ont eu des contacts quotidiens à la maternité et si d'autres femmes atteintes des fièvres au même moment ont survécu.

Même coïncidence l'année suivante. Entrée le 24 décembre 1855, Philomène L., âgée de 19 ans, a un enfant le 13 avril et meurt des fièvres le 27 mai. Marie L., 18 ans, d'Arthabaska, est admise le 15 janvier 1856. Elle accouche trois mois plus tard, le 24 avril, et décède le 17 mai. Une autre victime des fièvres, Vitaline B., meurt le premier juin. Son fils, né trois semaines plus tôt, lui survit.

Par la suite, on enregistre un ou deux décès dû aux fièvres chaque année, ce qui écarte toute idée de contagion. Une nouvelle série de décès se produit à partir de 1864, l'année la plus meurtrière avec 10 décès, dont quatre cas attribués aux fièvres. Or, les 23 et 25 janvier, deux pensionnaires, Bridgit M. et Marie C., sont mortes des fièvres (l'une puerpérales, l'autre de nature non spécifiée), après avoir passé 20 jours ensemble à la maternité. Un mois après, le 27 février, une autre femme, Mary M., mourra à son tour des fièvres.

### 6.7.2 Le typhus

Deuxième cause de décès, le typhus est présent durant toute la période qui nous intéresse, mais jamais à l'état épidémique, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Appelé communément fièvre des bateaux, il se développe là où règne la famine et est fréquemment diagnostiqué dans les prisons. Il s'agit d'une maladie infectieuse transmise par le manque d'hygiène. Le fichier a repéré onze cas qui lui

serait attribuable, auxquels il faut ajouter les trois décès dus aux fièvres typhoïdes, ce qui représente 29% de tous les décès. Une des victimes a succombé le lendemain de son arrivée et deux autres moins d'une semaine plus tard. Par conséquent, elles n'ont probablement pas contracté la maladie à la maternité.

Pendant l'épidémie de 1847, une seule fille est morte, Christine M., 22 ans, de Sainte-Marie de Monnoir. Entrée le 28 juin, elle est décédée le 22 août.

Quatre pensionnaires sont décédées du typhus au cours des premiers mois de l'année 1864; trois d'entre elles vivaient à Montréal et la quatrième était originaire de Lavaltrie. Comme deux de ces femmes sont décédées le même jour et les autres à un mois d'intervalle, il peut s'agir d'un bref épisode de contagion. Les autres cas de typhus sont survenus de manière isolée et la plupart des victimes ont séjourné à la maternité environ un mois avant d'être emportées par le mal.

Deux des trois pensionnaires atteintes des fièvres typhoïdes ont perdu la vie à 50 jours d'intervalle, l'une en janvier, l'autre en février 1857. Ces deux femmes, une Montréalaise et une Québécoise, se sont croisées à la maternité à la fin du mois de décembre. Rappelons que cette maladie infectieuse est provoquée par un agent microbien provenant de l'eau ou des aliments. Plus souvent qu'autrement, le manque d'hygiène et la présence de mouches sont en cause.

### 6.7.3 La petite vérole

Les deux cas de petite vérole sont si rapprochés qu'il peut y avoir eu transmission. Cette maladie épidémique est caractérisée par une éruption de boutons qui peut causer des complications cardiaques. Une Ontarienne de 16 ans et une Anglo-montréalaise originaire de Bristol, admises respectivement en octobre et en novembre 1863, en sont mortes, l'une le 10 et l'autre le 30 novembre 1863.

### 6.8 Y a-t-il des coupables?

L'Hospice de Sainte-Pélagie n'a certes pas été le théâtre d'une épidémie meurtrière de fièvres ou de typhus, encore moins d'une hécatombe, comme il s'en est produit dans divers établissements de santé de l'époque, en Europe ou aux États-Unis. Une question demeure: le taux de mortalité chez les mères est-il réellement plus élevé sous la pratique des étudiants en médecine qu'au temps des sages-femmes?

De fait, 47 des 48 décès répertoriés dans le *Journal des pénitentes* sont survenus entre le 1<sup>er</sup> janvier 1851, date de l'admission des étudiants en médecine à la maternité, et le 12 février 1866. Le seul autre cas concerne une victime du typhus en 1847. Il faudra attendre à 1854 avant que deux femmes meurent de convulsions (possiblement liées aux fièvres) et à 1855 avant que trois autres soient frappées par les fièvres.

Le tableau 6.1 qui présente la répartition des décès chez les mères dans le temps montre que, jusqu'en 1862, la maternité n'a déploré qu'une à trois victimes chaque année. En 1863 et en 1864, on assiste à une remontée sensible de la mortalité avec 18 morts. C'est justement à ce moment-là que la supérieure de la maternité a écrit une lettre dévastatrice à l'évêque pour le sensibiliser au problème.

Il est cependant hasardeux d'établir, sur la foi d'un seul témoignage, celui de la supérieure, un lien entre la présence des jeunes médecins et la mort de ces parturientes. Si, pour ces deux années, on exclut les six décès dus au typhus et les deux à la petite vérole, ainsi que celui causé par un accident, on s'aperçoit qu'il ne reste plus que neuf décès à expliquer, dont cinq reliés aux fièvres (un en 1863 et quatre en 1864). On observe aussi qu'en 1862, il n'y eut qu'une victime des fièvres, comme aussi en 1865. Et ce, alors que le nombre d'accouchements n'a cessé d'augmenter.

Tableau 6.4  
Répartition des décès des mères par année

Année	admissions	décès	causes
1847	7	1	typhus
1851	93	2	typhus (2)
1853	88	1	mort subite
1854	105	2	convulsions choléra/typhus
1855	98	4	fièvres (3) consomption
1856	136	3	fièvres (3)
1857	123	3	fièvres typhoïdes (2) cause inconnue
1858	131	2	fièvres (2)
1859	155	2	fièvres convulsions
1860	170	3	typhus empoisonnement fièvres
1861	190	2	inconnue convulsions
1862	202	1	fièvres
1863	242	8	petite vérole (2) fièvres fièvres typhoïdes fluxion de poitrine typhus inflammation dysenterie
1864	242	10	typhus (4 ) fièvres puerpérales fièvres (3) inflammation accident
1865	246	1	fièvres puerpérales
1866	33	3	fièvres fièvres puerpérales typhus

Source: ASM, Registre des entrées et des sorties de l'hospice Sainte-Pélagie. Données compilées par l'auteur.

De plus, il faut noter que le nombre d'accouchements s'est considérablement accru après 1862. En conséquence, on peut difficilement accrédi-ter la thèse voulant que les médecins soient responsables d'un certain nombre de décès à la maternité. D'abord, parce qu'on ignore qui, du médecin ou de la sage-femme, a procédé aux accouchements jusqu'à ce que l'interdit de pratique soit prononcé. Ensuite, parce que les circonstances de ces décès sont loin d'être claires. Le fichier démontre que leur nombre augmente au fur et à mesure que la clientèle s'accroît, ce qui se produit alors dans toutes les cliniques.

## 6.9 Les soins donnés aux mourantes

À lire les récits des pionnières, on découvre que la maladie grave, voire la mort, revêt alors un caractère de fatalité qui appelle à la résignation et à la prière. En effet, leurs observations, à la fois naïves et superstitieuses, mais tout à fait conformes à la religiosité de l'époque, laissent croire que les soignantes se résignent devant l'inévitable. Elles se préoccupent surtout de l'âme des moribondes. Conscientes des risques de contagion, elles ont cependant soin d'isoler la malade dans une pièce à l'écart des autres, généralement dans le bureau de l'aumônier. Quant aux soins à lui donner pour la soulager, tout indique que l'eau bénite est une panacée. Avéline Paquin raconte sans la nommer la mort d'Éloïse B., l'une des victimes du typhus. Admise le 9 septembre 1851, elle a donné naissance à un enfant mort-né. Le 13 octobre, elle décédait:

Elle tomba malade du typhus, et quand elle vint pour mourir, elle était agitée d'une manière extraordinaire, et semblait parler avec une grande précipitation, mais nos sœurs n'y comprenaient rien. C'était une belle journée il faisait un temps bien calme et cependant nos sœurs entendaient par secousse un bruit qui faisait branler le plancher et les châssis de la chambre où était cette pauvre malade isolée. Nos sœurs priaient et jetaient de l'eau bénite, mais elle mourut sans avoir recouvré la parole<sup>44</sup>.

---

<sup>44</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, p.67.

La chroniqueuse parle ensuite d'une autre mourante probablement atteinte des fièvres typhoïdes qui, dans son délire et ses hallucinations, avait l'impression qu'on la criblait de coups: «Elle disait qu'elle voyait le démon et qu'il voulait l'étouffer parce qu'elle n'avait jamais fait que des communions sacrilèges: elle ne voulait pas qu'on la quittât et disait souffrir une espèce d'enfer. Une de nos sœurs lui mit son chapelet au cou, fit des prières et jeta de l'eau bénite autour d'elle<sup>45</sup>.»

Une fille fiévreuse et tourmentée qui «parlait mal à faire horreur», voulut un jour qu'on lui dépose quelques gouttes d'eau bénite sur sa langue, ce que la sœur fit. Aussitôt, «elle ne mit à écumer et à se gratter la langue en demandant ce qu'on lui avait mis. Elle se débattit tellement, peu avant de mourir, qu'elle jeta par terre la planche du pied du lit de sa couchette<sup>46</sup>».

#### 6.10 Le coup fatal porté par Mgr Bourget

À l'Hospice de Sainte-Pélagie, la lutte opposant les sages-femmes aux médecins a duré jusqu'en 1866. Elle s'est terminée lorsque les sages-femmes de la maternité ont perdu le droit d'accoucher les femmes enceintes. Dès lors, les médecins ont obtenu le plein contrôle médical de l'institution. Il nous reste à décrire ce dernier acte de l'élimination progressive des sages-femmes. C'est Mgr Bourget qui portera le coup fatal.

En 1862, les autorités médicales ont réclamé de l'évêque de Montréal qu'il fasse cesser les accouchements assistés par les sœurs à domicile, c'est-à-dire à l'extérieur de la maternité de Sainte-Pélagie. Le prélat a cédé à leur demande.

---

<sup>45</sup> *Ibid*, pp. 80-81.

<sup>46</sup> *Ibid*, p. 96.



Les religieuses sages-femmes n'ont eu d'autre choix que de se résigner. Justine Filion confie qu'elles en furent chagrinées: «Monseigneur nous dis le bon Dieu le voulait dans ce temps là, aujourd'hui il ne le veut plus. Soyez tren-quil. [...] Celles qui nous faisaient de la peine, ce sont les pauvres femmes qui sont si souvent delessés et abandonnées<sup>47</sup>.»

Peu après, les médecins sont revenus à la charge et, en 1865, Mgr Bourget a obligé les sœurs à cesser leurs accouchements à la maternité même, rue Lagauchetière.

Il y a tout lieu de croire que l'évêque songeait à cette éventualité depuis un certain temps. Déjà, en 1853, sous la pression du corps médical, il avait remis en question le quatrième vœu des sœurs d'«assister les filles et les femmes dans leurs maladies». Il avait alors suggéré à celles-ci de confier cette tâche aux Madeleines, qui n'étaient pas de véritables religieuses. Mais Rosalie Jetté et quelques autres sœurs, sachant que ces Madeleines voulaient aussi faire des vœux, avaient exprimé leurs réticences et Mgr Bourget avait abandonné l'idée<sup>48</sup>.

Le 31 mai 1865, Rome, sous le pontificat de Pie XI, interdit définitivement aux Sœurs de Miséricorde d'accoucher les femmes enceintes tant à la maternité qu'à domicile. Si l'on en croit l'aumônier de la communauté, l'abbé Gédéon-Hubald Huberdeault, la Congrégation des évêques trouvait indécent et répugnant qu'une religieuse consacrée par vœu et portant l'habit pratique des accouchements et donne des soins intimes aux femmes. Les sœurs recevront une copie de la réprobation romaine le 31 mai de la même année<sup>49</sup>.

---

<sup>47</sup> ASM. Justine Filion, *op. cit.*, p. 45-46.

<sup>48</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, pp. 76-77.

<sup>49</sup> L'original de ces animadversions est conservé aux ACAM. 525.109/866-14.

Il y eut chez les religieuses un peu de résistance mais l'aumônier y mit rapidement fin, comme le raconte la nouvelle supérieure, mère Marie-de-la-Miséricorde (Marie Perras):

Quelques-unes, par un zèle malentendu, tenaient à continuer le pénible métier. Mr Huberdeault, dans des avis qu'il donna aux sœurs assemblées se servit de termes forts et humiliants pour leur faire comprendre combien cette manière d'agir était ravalante et indigne de l'état saint dont nous faisons profession, et il fit discontinuer le soin des malades<sup>50</sup>.

L'abbé Huberdeault les avise que si elles persistent à pratiquer des accouchements, ce sera une raison suffisante pour que la communauté des évêques et des cardinaux suppriment leur ordre. À compter de cette date, les sages-femmes cessent de mettre au monde les enfants de leurs pensionnaires. La maternité sera déménagée dans une maison séparée de celle des Sœurs de Miséricorde.

Cette décision est sans appel. Et pourtant, quelques mois plus tard, Mgr Bourget demandera à son auxiliaire, le chanoine Édouard-Charles Fabre, d'écrire à la supérieure des Sœurs de Miséricorde pour lui demander d'envoyer une des sages-femmes de Sainte-Pélagie chez une dame enceinte afin qu'elle l'assiste dans son accouchement:

Vu les circonstances exceptionnelles où se trouve Mme Mercier, écrit le chanoine, le 4 octobre 1866, Mgr de Montréal vous permet de laisser vos sœurs lui rendre les services demandés. Que la chose soit secrète cependant. Il paraît que c'est sœur Marie-de-Bon-Secours (Sophie Bibeau) qui est désirée par la malade<sup>51</sup>.

---

<sup>50</sup> *Ibid*, p. 57.

<sup>51</sup> Lettre du chanoine Édouard-Charles Fabre à sœur Marie-de-la-Miséricorde, supérieure, ASM, A-2/11.

### 6.11 Conclusion

Ironie de cette histoire pathétique, Rosalie Jetté et ses sages-femmes avaient accepté de se faire religieuses pour sauver leur œuvre auprès des mères célibataires. Or, c'est précisément parce qu'elles ont pris le voile, que l'évêque les a ensuite privées de leur droit de pratiquer leur métier. Pourtant, il ressort de cette enquête que le bilan des sœurs accoucheuses est excellent. On peut même s'étonner qu'il n'y ait eu si peu de décès -- 48 mères et 85 enfants sur 2 282 accouchements s'échelonnant sur une 21 années --, à une époque où bon nombre de femmes mouraient en couches, entraînant souvent dans la tombe leur nouveau-né.

Peut-on affirmer en se basant sur ce faible taux de mortalité à Sainte-Pélagie que les sages-femmes qui y pratiquaient avaient de meilleures habitudes d'hygiène que les étudiants en médecine? Rien ne nous permet de l'affirmer, bien qu'il ne soit pas vain de rappeler que les sages-femmes ont une expérience millénaire de l'accouchement. En revanche, l'argument avancé par le Dr Semmelweiss pourrait s'appliquer ici: les étudiants étaient les seuls à fréquenter à la fois la salle d'anatomie et la salle d'accouchement. Comme les sages-femmes n'effectuaient pas d'interventions chirurgicales ou d'examen sur d'autres malades, elles avaient moins l'occasion d'entrer en contact avec les microbes qui souvent se propageaient d'une personne à l'autre.

L'attitude des médecins qui ont écarté les sages-femmes de la maternité pour s'approprier l'obstétrique a laissé des cicatrices chez les Sœurs de Miséricorde. Dans le dossier qu'elles ont préparé pour la cause de béatification et de canonisation de Rosalie Cadron-Jetté, elles les tiennent responsables de mauvais traitements, voire d'avoir causé la mort de plusieurs femmes et enfants. Un texte portant sur les préoccupations hygiéniques et médicale du temps et signé Hélène Grégoire, chercheuse au Centre Rosalie-Cadron-Jetté, indique que les décès attribués aux

fièvres puerpérales ont été causés par un manque d'asepsie de la part des praticiens accoucheurs<sup>52</sup>. Elle écrit:

«Les sœurs sages-femmes ou la maîtresse infirmière des salles de la maternité de Sainte-Pélagie n'avaient aucun pouvoir d'enseignement; aussi déploraient-elles un tel manque d'asepsie élémentaire qui n'était pas sans provoquer quelque infection puerpérale<sup>53</sup>.

Déplorant, entre 1855 et 1864, la mort due à ces fièvres de 13 filles dans les jours et les heures qui ont suivi leur délivrance, la *Positio* dit: «Les étudiants faisaient fi des recommandations et des observations des sœurs, pourtant mieux préparées et plus expérimentées qu'eux en matière d'hygiène et en obstétrique<sup>54</sup>.»

Pour soutenir leurs blâmes, les sœurs s'appuient sur la lettre de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal à Mgr Bourget, écrite le 24 février 1861, et que j'ai longuement évoquée précédemment<sup>55</sup>. C'est, peut-on lire dans la *Positio*, la seule lettre du genre trouvée au dossier de l'Institut. Les religieuses citent aussi les travaux d'Hélène Laforce dont les conclusions rejoignent les leurs. Dans son ouvrage, *L'histoire de la sage-femme dans la région de Québec*, l'historienne reproche vertement aux médecins du XIXe siècle d'avoir mis en danger la vie des parturientes.

Du point de vue sanitaire, écrit-elle, il est loin d'être prouvé que le chirurgien ait été plus méticuleux que la sage-femme concernant la propreté envers la parturiente. Au contraire, il semble que ce soit l'intrusion des médecins en obstétrique qui ait déclenché au XIXe siècle une épidémie de fièvre puerpérale. Épidémie que l'on n'avait guère connue au temps des sages-femmes et dont la cause, pressentie par Pasteur (1860) fut difficilement admise par les médecins refusant d'être mis en cause<sup>56</sup>.

<sup>52</sup> Cause de béatification et de canonisation de la servante de Dieu Rosalie Cadron-Jetté dite mère de la Nativité (1794-1864), Tome II, Montréal, 1991, pp. 247-265 et pp. 287- 289;

<sup>53</sup> Hélène Grégoire, «L'Hospice de la maternité à l'heure des préoccupations hygiéniques et médicales 1840-1900», *ibid.*, p.264, note 41 a.

<sup>54</sup> *Positio*, *op. cit.*, tome 1 p. 248.

<sup>55</sup> Une copie de cette lettre est présentée en annexe.

<sup>56</sup> Hélène Laforce, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*, Québec, 1985, p. 77.

L'historienne en conclut que les femmes pauvres ont servi de cobayes humains dans les premières maternités. Accusation que formule aussi le Collectif Clio dans *L'histoire des femmes au Québec*: «Les femmes admises dans certaines maternités affiliées à des universités servent alors de cobayes pour les cours d'obstétrique<sup>57</sup>.» Malgré la sévérité de l'accusation, ces historiennes ne l'étayent pas. Hélène Laforce en veut pour preuve qu'avant d'avoir recours aux femmes pauvres comme cobayes humains, dans les premières maternités, les médecins utilisaient un mannequin. Quant au Collectif Clio, il affirme que seules les femmes «déchues», les mères célibataires et les femmes vivant dans une extrême pauvreté accouchent dans les maternités, «lieux d'apprentissage pour les étudiants en médecine». Et d'ajouter sans autre explication: «Les femmes admises dans certaines maternités affiliées à des universités servent alors de cobayes pour les cours d'obstétrique.»

L'affirmation de «cobaye» reste à prouver, car elle sous-entend l'intention de se servir des femmes délibérément pour se livrer à des expériences. En réalité, celles-ci ne semblent pas avoir servi de sujets d'expérience plus que les femmes de milieux aisés ou que les hommes. En ces temps reculés, la médecine est confrontée aux maladies infectieuses qu'elle soigne de manière inadéquate. Certains traitements peuvent même s'avérer nocifs et les interventions chirurgicales se pratiquent souvent dans des conditions franchement troublantes. L'obstétrique, qui en est encore à ses premiers balbutiements, n'échappe pas à la règle.

Dans ce contexte, il paraît évident qu'au milieu du XIXe siècle, les grands malades, et non seulement les parturientes, font les frais d'une science imprécise aux techniques parfois douteuses. Une médecine qui ignore les ravages d'un manque d'hygiène et d'asepsie. Les femmes enceintes comme la plupart des opérés ont effectivement permis à bon nombre de médecins d'acquérir de l'expérience. Ce fut le prix à payer pour permettre à la science d'évoluer.

---

<sup>57</sup> Le Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, p. 183: Hélène Laforce, *op. cit.*, p. 76.

## CHAPITRE VII

### LES DERNIÈRES ANNÉES DE ROSALIE

#### 7.1 Introduction

Rosalie Jetté n'est pas au bout de ses peines. La fin des années 1850 et le début de la décennie suivante sont aussi marqués au coin de conflits au sein de la communauté qu'elle a fondée. Dans ce chapitre, nous verrons comment, au fur et à mesure que l'Hospice de Sainte-Pélagie grandit, de graves difficultés se font sentir au niveau de la direction de l'œuvre ainsi que dans les relations des religieuses entre elles. Ézilda Pion qui a vécu avec Rosalie à partir de 1852, se rappelle que celle-ci s'en inquiétait: «Elle trouvait qu'il n'y avait pas assez de charité dans la maison et disait que la maison ne serait pas bénie et ne pourrait pas marcher si l'on continuait ainsi<sup>1</sup>.» Nos sources nous permettent d'appréhender les malaises de l'intérieur.

#### 7.2 Portrait statistique des effectifs religieux

De 1846 jusqu'à la mort de Rosalie Jetté, en avril 1864, le noviciat a accueilli 98 aspirantes à la vie religieuse. De ce nombre 48 ont renoncé à prononcer leurs vœux et une est décédée. À cette date, il restait donc 49 religieuses ou novices au sein de la communauté. Peu nombreuses au début -- 15 ou moins par année -- pour assumer l'énorme tâche qui les attend, leur nombre oscillera entre 23 et 44 à partir

---

<sup>1</sup> Ézilda Pion (sœur Sainte-Agnès-de-Jésus), ASM, H-1.1, no 13.

du milieu des années 1850, alors que la cohorte de pensionnaires ne cesse de grossir pour atteindre 242 en avril 1864 .

Tableau 7.1  
Profil des aspirantes au noviciat

année	entrées	sorties	décès	âge	statut	total
1845-46	4			28 à 51	2 veuves, 2 célibat.	4
1846-48	16	5		21 à 51	6 veuves 10 célib.	11
1849	3	1			célibat.	13
1850					"	13
1851	3	3			"	13
1852						13
1853	4	2	1		"	14
1854	3	2			"	15
1855	9	5		17 à 36	"	19
1856	7	3		19 à 32	"	23
1857	4	1		16 à 21	"	26
1858	3	2		14 à 23	"	27
1859	4	1		19 à 26	"	30
1860	11	7		13 à 36	"	34
1861	10	10		15 à 28	"	34
1862	6	4		18 à 34	"	36
1863	9	2		14 à 24	"	43
1864	2		1	17 à 22	2 cél. 1 veuve	44
Total	98	48				44

Source: relevé effectué à partir des données contenues dans la Positio - Dossier sur les vertus et la renommée de sainteté<sup>2</sup>. Données compilées par l'auteur.

<sup>2</sup> ASM, Statistiques concernant les Sœurs de Miséricorde, *Synthèse chronologique du dossier de Rosalie Cadron-Jetté dite mère de la Nativité*, tome VII, p. 122.

Tableau 7.2

Âge des veuves à leur entrée au noviciat

Nom	Statut marital	Âge	Date d'entrée
Rosalie Cadron	veuve Jetté	51	1845
Sophie Desmarets	veuve Raymond	50	1845
Avite Bourdon	veuve Normandin	34	1846
Geneviève Salois	veuve Montrait	âge inconnu	1846
M-Amable Doyon	veuve Smalwood	âge inconnu	1846
Josephte Malo	veuve Galipeau	47 ans	1846

Source: Positio - Dossier sur les vertus et la renommée de sainteté<sup>3</sup>.

Six veuves âgées de 34 à 51 ans (tableau 7.2) se sont jointes à Rosalie Jetté au début de l'œuvre. Aucune autre ne s'est présentée après la fondation de la communauté. Sans doute quelques-unes de ces femmes d'âge mûr ne souhaitaient-elles pas entrer en religion. Toutes les novices qui sont venues après 1846 sont célibataires. Elles ont entre 13 et 36 ans à leur arrivée (tableau 7.3). La majorité d'entre elles n'ont pas encore 30 ans au moment d'entreprendre leur noviciat.

Tableau 7.3

Âge des célibataires à leur entrée au noviciat

Âge	Nombre
13 à 20 ans	26
21 à 28 ans	30
29 à 36 ans	14
Aucune indication	21
TOTAL	91

Source: Synthèse chronologique du dossier de Rosalie-Cadron-Jetté<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Positio, vol. I, biographie documentée et information, p. 112.



### 7.3 Les Sœurs de Miséricorde ont-elles la vocation?

Avant d'aborder la question des relations tendues au sein de la communauté, il importe de se demander si les femmes qui se sont jointes à Rosalie Jetté dans cette aventure que constitue la mise sur pied d'une maternité pour les filles-mères avaient réellement la vocation religieuse.

Il ne fait aucun doute que la fondatrice de la communauté des Sœurs de Miséricorde était très pieuse et qu'elle a manifesté sa vie durant le désir que la volonté de Dieu soit faite. Cependant, comme on l'a vu précédemment, si elle a accepté de fonder une maison pour accueillir les mères célibataires dans le besoin, elle n'a jamais eu l'intention de se faire religieuse, encore moins de diriger une communauté. Dans son *Portrait d'une vraie sœur de Miséricorde* écrit en 1880, Mgr Bourget dit de sa protégée: «Elle était petite à ses propres yeux, et se regardait comme incapable et indigne de fonder une communauté. [...] Elle se vit méprisée, rebutée et abandonnée des personnes qui lui étaient les plus chères, sans se laisser abattre ni décourager car au milieu des plus grandes épreuves, elle conservait son âme dans la patience, en disant: Dieu le veut<sup>4</sup>».

En 1845, lorsqu'elle commence à accueillir chez elle toutes les filles-mères que l'évêque lui envoie, l'un des premiers gestes de Rosalie est de s'associer une veuve de 50 ans, Sophie Desmarets. L'année suivante, peu après le déménagement de l'œuvre naissante rue Wolfe, la sage-femme attitrée de la maternité, Geneviève Salois, également veuve, se joint aux deux pionnières, en même temps que deux célibataires, Élisabeth Tailleux, dont on ignore l'âge, et Lucie Benoît, qui a alors 28 ans.

---

<sup>4</sup> Synthèse chronologique du dossier de Rosalie Cadron-Jetté dite Mère de la Nativité, *op cit.*, p. 122.

<sup>5</sup> Ignace Bourget, *Portrait d'une vraie sœur de Miséricorde*, Archives des Sœurs de Miséricorde, A-2/34.

Comme le noviciat n'existe pas encore, on peut croire que ces femmes s'attachent à la maternité d'abord pour «assister les filles et les femmes dans leurs maladies», selon la formule du temps. Ce serait donc le métier de sage-femme ou le désir de venir en aide aux mères célibataires dans le besoin qui les motivent.

Les choses changent par la suite. Après l'ouverture du noviciat, en juillet 1846, jusqu'à la fondation de l'Institut des Sœurs de Miséricorde, en janvier 1848, 11 femmes viendront rejoindre le premier noyau des Dames de Sainte-Pélagie. Bien qu'aucune n'ait encore prononcé ses vœux, elles sont tenues de suivre le règlement strict imposé par Mgr Bourget sous la supervision d'un directeur-aumônier. Incapables de s'adapter, plusieurs quitteront le noviciat, de sorte qu'elles ne seront plus que huit au moment de la prise d'habit.

Ainsi, Marie-Amable Doyon, veuve de Charles Smalwood, est entrée le 8 octobre 1846. Dans les notes qu'il a laissées, l'abbé Rey explique ainsi son départ, le 16 novembre suivant: «[madame Smalwood] a été appelée dans sa famille pour remédier par son autorité à quelque chose dont on se plaignait. Arrivée chez elle, elle a réfléchi et jugé qu'elle ferait mieux de demeurer auprès de son fils pour le diriger par ses conseils, que d'aller vivre en communauté<sup>6</sup>.»

À propos d'Élizabeth Tailleur arrivée en mai 1846, l'aumônier dira qu'elle a quitté l'hospice en février 1847 «pour défaut d'aptitude pour cet institut». Elle semble être demeurée en bons termes avec ses ex-compagnes puisque, le mois suivant, celles-ci lui confient une jeune femme de 22 ans, Marie B., qui vient d'accoucher de jumelles. Mademoiselle Tailleur l'accueille chez elle à sa maison de la rue Visitation, à Montréal.

---

<sup>6</sup> Antoine Rey, *Mémoires sur l'origine, et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal*, manuscrit no 2, première partie, ASM B-8, V1120,19, p. 8.

Pour expliquer le départ d'Eugénie Brouillette, arrivée le 27 juillet 1847 et repartie le 27 novembre de la même année, l'abbé Rey dira qu'elle est «peu apte à répondre à la fin de l'œuvre<sup>7</sup>.»

Après la première prise d'habit, aucune veuve ne s'associera à Rosalie Jetté. Seules des célibataires de moins de 25 ans, habituellement d'extraction modeste, pourront devenir des Sœurs de Miséricorde. Ces femmes se feront religieuses en toute connaissance de cause puisqu'elles devront d'abord faire un noviciat destiné à vérifier si elles peuvent s'acclimater à cette vie de prière, de labeur et de privations. Il arrive parfois qu'éprouvant de la difficulté à répondre aux exigences de la vie religieuse, des novices quittent le couvent pour y revenir plus tard. Ainsi, Céline Nadeau, entrée à 17 ans, en septembre 1862, puis repartie peu après, revient définitivement en février 1863<sup>8</sup>. Même chose pour Césarie Gaulin, arrivée à 21 ans, en septembre 1862, mais qui, ne croyant pas avoir la vocation, repart cinq mois plus tard pour mieux revenir en août de l'année suivante. La palme de la persévérance revient à Joséphine Provençal. Novice à 28 ans, en 1864, elle quitte l'ordre au bout de deux semaines parce qu'elle s'ennuie trop. Réadmise un an plus tard, elle n'est pas acceptée comme novice mais peut demeurer comme employée laïque. Vu son dévouement, elle finira par être admise l'année suivante<sup>9</sup>.

Parmi les très jeunes novices, certaines pourraient bien avoir été acceptées dans la communauté non pas d'abord parce qu'elles avaient la vocation, mais parce qu'elles y avaient de la famille. Mathilde Gaboriau qui a 13 ans et est de santé fragile au moment de son arrivée est la nièce de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal. Elle occupera sa vie durant des fonctions de lingère, de cuisinière, de buandière et de

---

<sup>7</sup> *Ibid*, p.10.

<sup>8</sup> Témoignage de Céline Nadeau (sœur Saint-Zotique), ASM, A-11/19.

<sup>9</sup> Ces renseignements sont tirés des 39 témoignages écrits de 50 des sœurs de Miséricorde, recueillis en 1879 et 1880. Ces témoignages ont été transcrits à la main par la secrétaire de la communauté, Avéline Paquin. Source: ASM H-1.1, du numéro 5 à 18.

sacristine. Il en est de même pour Céline Pion, autre parente de la supérieure, qui arrive au noviciat à 15 ans. Elle aussi est apparemment très délicate.

De fait, chez les Canadiennes, les vocations religieuses connaissent un essor au milieu du XIXe siècle. Marta Danylewycz avance deux raisons. D'abord, au Canada français, les communautés ont représenté la solution au problème des femmes en surnombre. Citant le sociologue Bernard Denault, elle écrit:

La société québécoise est alors incapable d'intégrer en son sein les femmes qui ont le malheur de demeurer célibataires. Pour ces femmes, la seule chance de se racheter est de devenir les épouses du Christ et de se placer sous l'autorité des prêtres, qui seraient en quelque sorte leurs "maris par subrogation" sur cette terre<sup>10</sup>.

Selon sa seconde hypothèse, les couvents ont pris de l'expansion en fonction des aspirations intellectuelles et sociales des femmes. Il s'agirait là de la manifestation d'un féminisme naissant. Arrivée l'une des premières à l'Hospice de Sainte-Pélagie, en 1846, Lucie Benoit a laissé un manuscrit dans lequel elle expose ses motivations:

Depuis longtemps, écrit-elle, j'éprouvais dans le fond de mon âme le désir de me consacrer à Notre Seigneur qui dans son infinie bonté, daigne se faire l'Époux des Vierges chrétiennes, mais je ne savais pas où Dieu me voulait. J'étais alors Dame de Charité c'est-à-dire je visitais les malades et leur faisais l'aumône autant que les moyens de mes parents le permettaient<sup>11</sup>.

C'est la veuve Raymond, sage-femme à la maternité, qui lui suggère d'entrer au noviciat. Auparavant, Lucie Benoit consulte l'évêque de Montréal:

---

<sup>10</sup> Marta Danylewycz, *Profession religieuse*, Un choix pour les Québécoises 1840-1920, Boréal, Montréal, 1988, p. 106.

<sup>11</sup> Lucie Benoit (sœur Sainte-Béatrix), ASM, A-11/52.

Mgr me permit d'entrer mais il dit qu'il ne pensait pas que je puisse rester (mots rayés: avec des vieilles comme) en effet durant ma première semaine j'ai trouvé cela bien dur tellement que j'ai fait mon paquet trois fois pour partir<sup>12</sup>

Vouloir offrir sa vie à Dieu est une chose, accepter d'accoucher des femmes enceintes en est une autre. En novembre 1847, lors de la retraite préparatoire à la profession religieuse, juste avant de prononcer leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les premières novices décident du sens que prendra leur vocation. Tout bien pesé, elles accoucheront elles-mêmes leurs pensionnaires, car elles ne veulent pas de gens de l'extérieur à la maternité, sauf les médecins<sup>13</sup>.

La décision de former un corps de sages-femmes ne fait pas l'affaire de toutes. Dans une maison aux murs peu étanches, la promiscuité avec des femmes qui accouchent de jour comme de nuit en incommodent plus d'une. Celles qui dorment ou travaillent dans la pièce voisine ont l'impression d'assister aux labeurs des filles<sup>14</sup>. Certaines éprouvent du dégoût à l'idée d'étudier l'art d'accoucher et surtout de vivre dans une telle intimité avec d'autres femmes. N'ayant pas connu l'expérience de l'enfantement, ces célibataires ressentent un malaise à la vue du corps des parturientes et à l'idée de les toucher, ce qui perturbe leur conscience: «La répugnance que nous éprouvions à faire cette étude quelle tirait des larmes de quelques-unes parce que la majorité de celles qui étudiaient n'avait pas été mariées<sup>15</sup>.» Quelques-unes demandent à être libérées de leur noviciat et quittent l'hospice.

Les novices qui ont persévéré, qu'elles aient choisi cette voie pour s'offrir à Dieu ou par besoin d'assurer leur sécurité matérielle, ont manifesté une endurance remarquable. «Les corvées quotidiennes exigeront d'elles beaucoup de force morale

---

<sup>12</sup> Idem.

<sup>13</sup> Justine Filion, *Mémoires sur l'origine*, manuscrit no 2, deuxième partie, ASM, B-8 V1260. 19, p. 42.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 22, 26-27.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 44.

et d'abnégation», constate Marta Danylewycz, avant de préciser que la réprobation populaire entourant leur travail a amplifié les difficultés matérielles auxquelles se heurtait la communauté naissante<sup>16</sup>.

Les confidences des sœurs indiquent en effet qu'elles n'avaient pas prévu être l'objet de mépris et de méchanceté. Ni qu'on les rejetterait cruellement parce qu'elles accueilleraient chez elles des pécheresses<sup>17</sup>. D'où les malaises et insatisfactions au sein de la communauté.

Le climat est loin d'évoquer la charité chrétienne. Comme le fait justement remarquer Marta Danylewycz, les problèmes de direction et d'administration qui prévalent chez les Sœurs de Miséricorde à leurs débuts accentuent leurs difficultés. La communauté manque de cohésion et ne focalise pas sur son objectif:

Dans la plupart des ordres religieux, ces éléments qui sont si nécessaires au bon fonctionnement de toute organisation sont généralement assurés par la présence de la femme qui a conçu l'idée première de la fondation et qui l'a portée en son sein et en son esprit. [...] Mais dans le cas des Sœurs Miséricorde, il semble que, parmi la poignée de femmes qui en constituent le noyau initial, aucune ne soit en mesure d'unifier les sources très diverses desquelles avait jailli l'idée de fonder un ordre consacré à la rééducation des mères célibataires<sup>18</sup>.

Supérieure la première année (du 6 novembre 1847 au 6 novembre 1848) Rosalie Jetté est écartée et, dès janvier 1849, c'est sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal qui prend les commandes. Josephite Malo, veuve d'Alexis Galipeau, s'associe aux Dames de Sainte-Pélagie en 1846. Elle a alors 47 ans et, dès son arrivée, s'impose par son sens de l'organisation et son autorité. Très vite, elle fait bon ménage avec le directeur-aumonier, le chanoine Venant Pilon, qui la choisit pour occuper le poste de supérieure du noviciat. Étant donné la pauvreté des lieux, il

<sup>16</sup> Marta Danylewycz, *op. cit.*, p. 109.

<sup>17</sup> À ce sujet, voir le chapitre III, Rosalie et les démunis.

<sup>18</sup> Marta Danylewycz, *op. cit.*, p. 99.



semble que les biens matériels qu'elle a apportés avec elle à l'hospice ne soient pas étrangers à son prestige, comme en témoigne Avéline Paquin: «Quelques sœurs n'aimaient pas à reconnaître le titre de fondatrice à Mère de la Nativité [Rosalie Jetté], l'attribuant plutôt à Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, vu qu'elle avait apporté quelque bien à la maison<sup>19</sup>».

#### 7.4 L'administration de Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal

Sous le règne de Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, les affaires de la communauté semblent s'améliorer puisque les Sœurs de Miséricorde deviennent propriétaires. En effet, après avoir été trois fois locataires -- rue Saint-Simon, rue Wolfe et rue Sainte-Catherine --, elles acquièrent, en 1851, deux maisons situées au coin des rues Campeau (Saint-André) et Lagauchetière.

Justine Filion se souvient d'avoir reluqué entre les planches d'une clôture brisée ce terrain que les sœurs convoitaient. Il avait été saisi par le shérif et, peu avant qu'il soit mis aux enchères, elle s'est rendue chez monsieur Berthelet pour implorer son aide afin de l'acquérir. Celui-ci prit sur lui de convaincre Mgr Bourget qui était alors sur le point de partir en voyage:

Mr Berthelet le vint trouver sur le bateau à vapeur; alors Mgr le chargea d'acheter en son nom ce terrain. C'est ce qu'il fit, et la communauté remit peu à peu à l'Évêché ce qu'il avait déboursé pour cet achat. [...] Tout le monde se mit en prières quand ce terrain se vendit le jour du 13 mai 1851. M. Berthelet fut le plus offrant. Il en fit l'acquisition au nom de Mgr Bourget pour la somme de 2 500 piastres. Nos sœurs achetèrent peu après d'autres morceaux de terre qui en augmentèrent la grandeur, et rendirent possible l'expansion de l'œuvre<sup>20</sup>.

<sup>19</sup> Avéline Paquin, *Origine de l'hospice*, ASMJ-1.1/II, p. 7-8.

<sup>20</sup> Justine Filion, *Mémoires sur l'origine*, op. cit., p. 62

Les deux maisons, l'une en briques, l'autre dont on dit qu'elle était grise sans préciser si elle était de bois, nécessitent d'importantes réparations, comme aussi le mobilier. Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, à peine guérie du typhus, obtient l'aide de bienfaiteurs et d'ouvriers pour effectuer les travaux. Mais c'est Justine Filion qui fait le gros du travail, comme elle le dit elle-même dans ses mémoires (on se souviendra qu'elle parle d'elle à la troisième personne du singulier):

Il y avait une sœur qui travaillait de la menuiserie; cela était bien nécessaire dans ces temps de pauvreté. Elle faisait des tables, des armoires, des bureaux en table et en pupitre pour écrire (avec un grand «S» et les noms de Marie, Joseph en lettres de bois), un bas de lit, des bancs pour les pénitentes et pour la buanderie, des cadres pour devants d'autel, des chandeliers, des croix avec ou sans pied, un pied pour le cierge pascal, etc. elle faisait des cloisons en bois, en lattes, des foyers en brique, des brouettes, des ailettes de rouets pour filer; en un mot tout ce qui était nécessaire au dedans comme au dehors de la maison<sup>21</sup>.

La petite maison que les étudiants en médecine avait fait construire rue Sainte-Catherine et qui servait de salle d'accouchement et d'infirmerie est transportée et placée dans le pignon de la maison de briques. Les sœurs et leurs pensionnaires aménagent en décembre 1851. Au rez-de-chaussée, il y a le parloir, le bureau du prêtre, la communauté, le réfectoire et la cuisine. À l'étage se trouve la chapelle, le dortoir des sœurs et la salle des pensionnaires. Enfin, le dortoir de ces dernières est aménagé au dernier étage. La maison grise est réservée aux pensionnaires privées, aux servantes et aux novices. À peine installées, les sœurs - elles sont alors 13 -- songent à un nouvel agrandissement, vu le nombre croissant de pensionnaires. Cette année-là, il y a eu 93 admissions dont 86 provenant du Québec (tableau 7.4). On note une nette augmentation des très jeunes filles. En effet, les pensionnaires âgées de 13 à 17 ans passent de trois, en 1848, à 13, trois ans plus tard. Cette même année, le typhus fait deux victimes parmi les pensionnaires de l'hospice, l'une en mai, l'autre en octobre.

---

<sup>21</sup> *Ibid*, p. 51



Les travaux d'agrandissement prévus par la supérieure seront cependant retardés à cause du terrible incendie du 8 juillet 1851 qui se propage comme une traînée de poudre dans tout Montréal. Dans la ville presque entièrement dévastée, l'hospice est épargné et tout le monde peut regagner ses quartiers le lendemain<sup>22</sup>.

Peu après, la supérieure ordonne la reprise des travaux d'agrandissement. Ses nombreuses activités à l'intérieur comme à l'extérieur de l'œuvre font qu'elle en est de plus en plus souvent désignée comme l'unique tête dirigeante. De passage à Montréal, en 1853, le nonce apostolique, Mgr Cajetan Bedini, visite l'hospice en sa compagnie. À cette occasion, l'ex-maire de la ville, Jacques Viger, offre au visiteur romain un album souvenir dans lequel figure une série d'aquarelles qui représentent les costumes des diverses communautés de religieuses canadiennes-françaises. Une notice accompagne chaque dessin<sup>23</sup>. Dans celle qui figure au bas de l'aquarelle de James Duncan illustrant le costume des Sœurs de Miséricorde, Viger présente mère Sainte-Jeanne-de-Chantal comme la plus importante religieuse, sans jamais mentionner l'existence de Rosalie Jetté.

À l'été de 1856, la ville de Montréal et son maire protestant William Workman prêtent aux sœurs une bâtisse située du côté est de la rue Campeau, en face de la maison de briques. Des bienfaiteurs leur offrent un cheval et une voiture. Puis, en 1857, des dons en argent proviennent du gouvernement du Bas-Canada et de la Banque d'Épargne<sup>24</sup>. Cette année-là, dans le but d'accroître ses revenus, la supérieure acquiert une propriété qu'elle nommera Maison Sainte-Françoise-Romaine, rue Dorchester, qui servira de pension pour les gens de l'extérieur. Les affaires de la communauté semblent progresser. Pourtant, Avéline Paquin, qui a bien connu la

<sup>22</sup> Avéline Paquin, *Origine de l'hospice de Ste-Pélagie*, J-1.1/1, p. 74-75.

<sup>23</sup> Jean-Claude Robert, «Viger, Jacques», *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, PUL 1985, p. 1013. Jacques Viger remettra un exemplaire de son album au Français Henry de Courc qui, en 1855, le publiera sous le pseudonyme de C. de La Roche-Héron. Son livre s'intitulera *les Servantes de Dieu en Canada : histoire des communautés religieuses de femmes de la province*, Presses à vapeur.

<sup>24</sup> Avéline Paquin, *op. cit.*, ASM, J-1.1/1, p. 96; Huguette Lapointe-Roy, *Charité bien ordonnée*, *op. cit.*, p. 52.

supérieure, n'est pas convaincue qu'elle avait le sens des affaires. Elle va jusqu'à affirmer que mère Sainte-Jeanne-de-Chantal ne sait pas compter. À propos de cette maison achetée en 1857, elle écrit:

... elle était si délabrée qu'il fallut des dépenses considérables pour la réparer. Cette maison fut employée pour prendre des pensionnaires des deux sexes, mais elle fut loin de rapporter du profit: le tout calculé, l'on estime que les pensions étaient données pour rien, et qu'il fallait en outre payer les intérêts. [...] Notre mère Ste-Jeanne-de-Chantal se laissant peut-être un peu éblouir par les quelques présents des pensionnaires, et ne pouvant calculer elle-même les dépenses de cette maison, faute de savoir compter, ne pouvait pas croire au désavantage, quoique le bon Mr Berthelet et d'autres personnes intéressées aient essayé de le lui faire comprendre<sup>25</sup>.

Si la supérieure est appréciée à l'extérieur de la maternité, son autorité, sa sévérité et certains traits de son caractère, notamment son besoin de se mettre en évidence, ne font pas que des heureuses au sein de la communauté. Malgré l'amélioration de leur situation financière, et même si mère Sainte-Jeanne-de-Chantal ne se prive de rien, il semble que les sœurs n'aient pas droit, elles, à une nourriture de qualité. En outre, il leur est interdit de manger entre les repas, même malades, et elles ne sont pas non plus autorisées à se reposer pendant la journée lorsqu'elles se sentent fatiguées. Avéline Paquin juge sévèrement la supérieure:

Plus d'une fut réprimandée et même punie par rapport à cela, et malheur à celle qui aurait perdu du temps. [...] Il fallait toujours passer par ce qu'elle voulait; on la craignait et avec raison, car elle reprenait sans ménagements nos sœurs. [...] Elle se montrait sévère dans ses punitions parfois; ainsi elle a mis dans une "espèce de prison" certaines sœurs, et cela plusieurs mois. Elle avait raison parfois de punir et de réprimander, mais elle aurait pu y aller plus charitablement<sup>26</sup>.

Ce régime de vie a duré dix ans. «...cette supérieure dominait si bien sur ses sœurs que l'on se croyait en quelque sorte obligé de tout endurer sans en parler»,

---

<sup>25</sup> *Ibid*, 2ième partie, p. 4.

<sup>26</sup> Avéline Paquin, *Origine de l'Hospice de Ste Pélagie*, op. cit., p. 37-39.

précise Avéline Paquin, qui ajoute que le moindre commentaire négatif des sœurs à propos de la supérieure était mal vu de l'aumônier, l'abbé Pilon: «Il disait de ne faire aucune réflexion sur la conduite de ceux qui nous commandaient, quand bien même nous nous apercevions de leurs défauts, et de faire comme si nous étions aveugles<sup>27</sup>.

Lors de sa visite pastorale de l'automne de 1858, Mgr Bourget découvre ce qui se passe réellement à l'Institut des Sœurs de Miséricorde. La communauté compte alors 27 religieuses qui accueillent environ 130 mères célibataires par année, sans compter les accouchements faits à domicile. À cette occasion, il s'entretient avec chacune des sœurs individuellement. Selon Avéline Paquin, celles-ci «en sentaient le besoin; il y avait beaucoup de souffrances, et sous tous les rapports<sup>28</sup>.» À l'issue de ces rencontres, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal sera reconduite dans ses fonctions, mais l'évêque de Montréal exercera une plus grande surveillance. Des autres sœurs, il exigera l'application de la règle du silence négligée depuis un certain temps et il réintroduira la correction fraternelle qui oblige chacune à rendre compte de ses manquements tous les soirs et ce, en plus de la coulpe du vendredi.

Mgr Bourget trouvant les religieuses épuisées, il leur demande de ralentir leurs travaux extérieurs -- buanderie, couture, cordonnerie, etc -- et retranche le jeûne du vendredi. Enfin, il élimine une corvée en autorisant les baptêmes à la maternité. Le tableau 7.4 donne une idée de la somme de travail attendu des sœurs. Jusqu'en 1854, elles seront toujours moins de 15 alors que le roulement des pensionnaires grimpe au-dessus de 100 par année. Il faut noter qu'en ces années difficiles, les pionnières sont tout à la fois: cuisinières, menuisières, buandières, commissionnaires et sages-femmes. On attend d'elles aussi qu'elles effectuent des ouvrages de couture, de cordonnerie et de buanderie pour des gens de l'extérieur. L'on comprend que plusieurs se plaignent de manquer de temps pour leurs dévotions.

---

<sup>27</sup> Avéline Paquin, ACAM 525.109/860-1. Cette citation est tirée d'un document regroupant les témoignages de sept sœurs de Miséricorde au sujet de l'abbé Pilon.

<sup>28</sup> *Ibid*; Avéline Paquin, *op. cit.*, p. 6-7.

**Tableau 7.4**  
**Nombre annuel de soignantes et de pensionnaires**

année	personnel	pensionnaires
1845-46	4	7
1846	11	46
1847	11	52
1848	11	86
1849	13	68
1850	13	81
1851	13	93
1852	13	102
1853	14	88
1854	15	105
1855	19	98
1856	23	136
1857	26	123
1858	27	131
1859	30	155
1860	34	170
1861	34	190
1862	36	202
1863	43	242
1864	44	242
1865	44	246

Source: La Positio - Dossier sur les vertus et la renommée de sainteté<sup>29</sup>.

<sup>29</sup> ASM, Statistiques concernant les Sœurs de Miséricorde, *Synthèse chronologique du dossier de Rosalie Cadron-Jetté dite mère de la Nativité*, tome VII, p. 122.

## 7.5 L'attitude de la supérieure à l'égard de Rosalie Jetté

Cette visite pastorale de l'automne de 1858 est aussi l'occasion pour Mgr Bourget de découvrir, en partie du moins, les mauvais traitements dont Rosalie Jetté est victime. Là-dessus, les Sœurs de Miséricorde ont laissé des témoignages concordants. Plusieurs religieuses affirment que la supérieure traitait la fondatrice avec mépris et la regardait comme une incapable, bonne tout au plus à servir des filles. À la fois autoritaire et méprisante, sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal réprimandait son assistante publiquement, la punissait sévèrement sans raison et s'adressait à elle avec dédain en l'appelant cavalièrement «Nativité». Voici quelques remarques signées par des compagnes de Rosalie et recueillies aux ASM. Il est intéressant de noter qu'à l'exception d'une sœur, les témoins dénoncent l'attitude de la supérieure sans la nommer, préférant employer le «on» impersonnel pour la désigner.

Voici quelques-uns de leurs commentaires:

- «Elle (Rosalie) fut plus d'une fois punie pour avoir accordé, en l'absence de la supérieure, des permissions raisonnables [...] On ne se gênait pas pour lui faire sentir par des paroles mortifiantes le peu de cas que l'on faisait d'elle. Elle était punie et réprimandée comme la dernière des sœurs<sup>30</sup>.»

- Adélaïde Lauzon (sœur Sainte-Marie d'Égypte)

- «...elle eut à endurer toutes sortes de privations, sans compter les humiliations de tous genres<sup>31</sup>.»

- Sophie Bibeau (sœur Marie-de-Bonsecours)

---

<sup>30</sup> Témoignage d'Adélaïde Lauzon (sœur Sainte-Marie-d'Égypte), ASM, A-11/16.

<sup>31</sup> Témoignage de Sophie Bibeau (sœur Marie-de-Bonsecours), ASM A-11/17.

- «Elle n'était pas plus considérée que les autres sœurs, et un certain nombre la regardait comme une femme sans esprit et sans talent, incapable de bien conseiller pour l'administration<sup>32</sup>.»

- Ézilda Pion (sœur Sainte-Agnès-de-Jésus)

- « ... et on ne se gênait pas de l'appeler tête folle et de lui imposer le silence avec hauteur et mécontentement comme si ce qu'elle eût dit fut sans bon sens<sup>33</sup>.»

- Rosalie Diotte (sœur Saint-Louis-de-Gonzague)

- «Cette bonne mère qui aimait beaucoup le chant chantait quelquefois avec les chanteuses durant les offices, et plus d'une fois, la supérieure vint lui dire rudement de retourner à sa place et de se taire, ce qui était d'autant plus humiliant que les personnes étrangères qui venaient à la messe pouvaient s'en apercevoir<sup>34</sup>.»

- Flore Bertrand (sœur Marie-des-Saints-Anges)

Ces mauvais traitements sont d'autant plus cruels que Rosalie Jetté est une femme malade. En effet, elle souffre d'hydropisie, sorte de néphrite aiguë ou inflammation du rein souvent causée par la scarlatine, l'infestation grippale ou le paludisme. D'après Lucie Thibault, qui a vécu avec elle pendant 15 ans, Rosalie a contracté cette maladie à l'âge de 36 ans et son état s'est grandement détérioré jusqu'à sa mort<sup>35</sup>.

Les témoignages illustrant la dureté de la supérieure abondent, surtout à la fin de la vie de la fondatrice. Un jour, sœur Jeanne-de-Chantal oblige Rosalie Jetté à aller à la récréation malgré un gros rhume. Une autre fois, elle la contraint à se rendre au réfectoire, même si ses infirmités lui permettent à peine de marcher. Chaque fois qu'elle lui donne un ordre, elle prétend faussement qu'il vient de Mgr Bourget. Malgré

<sup>32</sup> Témoignage de Lucie Thibault (sœur Saint-Ignace), ASM, A-11/27.

<sup>33</sup> Témoignage de Rosalie Diotte (sœur Saint-Louis de Gonzague), ASM, A 11/22.

<sup>34</sup> Témoignage de Flore Bertrand (sœur Marie-des-Anges), ASM, A 11/43.

<sup>35</sup> Témoignage de Lucie Thibault (sœur Saint-Ignace), ASM A-11/27.

une directive du médecin, «on lui refusait des œufs sous prétexte que c'était trop cher», raconte Henriette Bibeau<sup>36</sup>. La supérieure reproche aussi à la malade le petit poêle qu'il a fallu installer à son chevet à la demande du médecin.

Françoise Racette se rappelle que, pour soulager ses souffrances, on lui donnait un peu de vin coupé d'eau: «c'était les restes du vin qui ne pouvait servir pour la messe et on en parla comme si elle en eut pris de manière déraisonnable<sup>37</sup>.» Avéline Paquin, entrée à 16 ans au noviciat, et qui a côtoyé Rosalie pendant les deux dernières années de sa vie, rapporte que monsieur Berthelet a envoyé à la malade une douzaine de bouteilles de vin pour la fortifier mais que la supérieure refusa de les lui donner. «Plus tard, dit-elle dans son témoignage, on la (Rosalie) fit passer pour vivre entre deux vins, auprès du chapelain<sup>38</sup>.»

Alitée les derniers mois de sa vie, il n'est pas rare que personne ne pense à lui apporter à manger: «cette bonne mère était oubliée des journées entières pour ses repas et sans même avoir un peu d'eau pour étancher sa soif dans les chaleurs de l'été, car elle ne pouvait s'en procurer étant incapable de marcher<sup>39</sup>», écrit encore Avéline Paquin. Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal reproche à Rosalie Jetté d'être malade, «comme si elle fut une charge pour la maison, ou qu'elle se fut écoutée»<sup>40</sup> et de déranger ses compagnes la nuit pendant ses crises de suffocation. Enfin, plusieurs sources affirment que la supérieure a interdit aux religieuses de se rendre au chevet de la fondatrice. Et qu'elle refusa à celle-ci la permission de recevoir ses enfants, sous prétexte qu'ils la visitaient trop souvent<sup>41</sup>. Prévenu, Mgr Bourget révoqua cet ordre.

---

<sup>36</sup> Témoignage d'Henriette Bibeau (sœur Saint-François-Xavier), ASM, A 11 / 33.

<sup>37</sup> Témoignage de Françoise Racette (sœur Saint-Jean-Baptiste), ASM, A 11 / 24.

<sup>38</sup> Témoignage d'Avéline Paquin (sœur Marie-de-la-Croix), ASM, A 11 / 58.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Témoignage d'Adélaïde Lauzon (sœur Sainte-Marie-d'Égypte), ASM, A 11/16.

<sup>41</sup> Témoignage d'Adélaïde Lauzon, Françoise Racette, Rosalie Diotte, *op. cit.*

Il semble que l'évêque de Montréal ait commencé à réaliser ce qui se passait à la Miséricorde après le décès de l'aumônier-directeur Venant Pilon. En effet, au cours de leurs brefs mandats, les trois successeurs de ce dernier, le chanoine Paré, l'abbé Lamarche et le chanoine Hicks, lui auraient fait part de l'atmosphère qui y régnait. Pendant cette même période, 24 sœurs ont quitté la communauté, ce qui ne manqua pas de surprendre.

À la demande de Mgr Bourget, Rosalie Jetté dont la santé décline rapidement obtient finalement sa propre chambre, une pièce meublée du strict nécessaire. Mais la supérieure ne change pas d'attitude pour autant. Un jour, bouleversée, la malade confie à son infirmière que sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal veut se débarrasser d'elle en la plaçant chez les sœurs Grises parmi les vieilles. Cette infirmière est elle-même blâmée de passer trop de temps à soigner la malade, au lieu de s'employer plus utilement. Marie Perras a même entendu la supérieure dire: «Cette pauvre vieille, je ne lui souhaite pas la mort, mais si elle mourait, elle nous débarrasserait bien<sup>42</sup>.»

En 1863, Mgr Bourget procède enfin à de nouvelles élections. Sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal perd son poste au profit de son amie Justine Fillion (sœur Saint-Joseph). L'évêque remet à cette dernière ses recommandations et l'enjoint de prévenir tout ce qui pourrait causer de la division et créer des partis entre les sœurs: «Empêchez tous les cancans, les murmures, les plaintes et autres causes de malaise dans la communauté<sup>43</sup>.» Usée par le travail, de santé fragile, Justine Fillion s'appuie sur l'ex-supérieure pour gouverner la communauté. À peu de choses près, le climat reste le même.

---

<sup>42</sup> Témoignage de Marie Perras (sœur Marie-de-la-Miséricorde) ASM, A 11 / 30.

<sup>43</sup> Cité par Avéline Paquin, *Origine de l'Hospice de Ste-Pélagie*, J-1.1/11, p. 44 et 45.



## 7. 6 La mort de Rosalie Jetté

En février 1864, on craint pour la vie de Rosalie. Ses compagnes sont réunies autour de son lit. Elle leur recommande de se montrer charitables et d'être unies les unes aux autres. Elle reçoit l'extrême-onction des mains de Mgr Bourget. Quarante jours plus tard, alors qu'elle semblait mieux, le mal redouble. C'est la fin. Le 4 avril 1864, l'aumônier, l'abbé Ubald Huberdeault l'administre à nouveau. On avertit l'évêque qui passe la voir pendant l'après-midi pour lui faire ses adieux. Aurélie Baron qui l'introduit au chevet de la malade confie qu'il a alors donné à Rosalie la permission de mourir. Puis il la bénit et...

... se recommanda à ses prières, lui disant de venir le chercher, quand elle serait passée à une vie meilleure. Mais elle dit à Monseigneur qu'elle n'en ferait rien, qu'il était encore nécessaire au bien du Diocèse, et que quand il plairait à Dieu de l'appeler à lui, ce serait encore assez tôt<sup>44</sup>.

Rosalie meurt le 5 avril, vers deux heures du matin. Cette nuit-là, la rumeur de miracles commence à se répandre. Deux sœurs, Aurélie Baron et Rosalie Diotte, racontent que les religieuses se sont soudainement éveillées, cependant que les pénitentes ont vu une sœur âgée faire le tour des lits. Elle tenait un fanal de cristal par le haut. Suivant la description faite par les alitées, les sœurs ont reconnu Rosalie. «Elle parla à l'une d'elle qui était dangereusement malade, et lui dit qu'elle guérira, ce qui arriva», raconte Rosalie Diotte<sup>45</sup>.

De son côté, Adélaïde Lauzon remarque une transformation physique chez la fondatrice: «Quand nous ensevelîmes son corps, ses jambes qui, la veille étaient en plaies, étaient alors parfaitement saines, et sans aucune trace de blessure<sup>46</sup>. Flore Bertrand, qui a également assisté à sa mort l'affirme aussi à peu près dans les

<sup>44</sup> Témoignage d'Adélaïde Lauzon (sœur Sainte-Marie d'Égypte), ASM, A-11/16.

<sup>45</sup> Rosalie Diotte, *op. cit.*; Flore Bertrand, *op. cit.*

<sup>46</sup> Adélaïde Lauzon, *op. cit.*

mêmes mots<sup>47</sup>. À compter de ce jour, le récit des présumées apparitions ou guérisons attribuées à Rosalie se multiplient. Marguerite D. se souvient qu'en 1872, une vieille dame lui est apparue pour lui remettre un bout de papier sur lequel était inscrit l'adresse du couvent de la Miséricorde et lui dire qu'elle y serait à la bonne place. Cette protestante se convertira et se fera Madeleine. Elle voit dans cette apparition une intervention providentielle<sup>48</sup>.

Mgr Bourget chante le service funèbre de Rosalie Jetté le 8 avril. Dans son éloge, il rappelle son humilité, sa force et son courage pour fonder une œuvre si chère au cœur de Dieu, mais si méprisée du monde<sup>49</sup>. Puis, le 12 avril, la rubrique décès de *La Minerve* annonce sa mort: «Au couvent de la Miséricorde, le 5 courant, après une longue maladie soufferte avec une résignation angélique, Dame Rose Jetté, dite Sœur Nativité, fondatrice de cette communauté, à l'âge de 70 ans - R.I.P.<sup>50</sup>»

## 7.7 Conclusion

L'acharnement que met la supérieure à humilier la fondatrice et à la rabrouer en présence de ses compagnes est incontestable. Ce qui étonne aussi, c'est qu'aucune des sœurs n'ait pris sa défense. Tous les témoignages portant sur la dureté et les mesquineries de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal ont été livrés après la mort de cette dernière, en 1876. Aucune source évoquant quelque mauvais traitement et datant d'avant le décès de Rosalie Jetté n'a pu être retracée. Cela pourrait bien démontrer à quel point l'obéissance à l'autorité et la crainte des supérieurs étaient fortement ancrées chez ces femmes.

Que penser de l'attitude de Mgr Bourget dans cette affaire? Très présent dans cette communauté, soit par ses visites fréquentes, soit par les retraites qu'il y

<sup>47</sup> Flore Bertrand, *op. cit.*

<sup>48</sup> Marguerite D. (sœur Madeleine Augustin), ASM, A-11/67.

<sup>49</sup> Aurélie Baron, *op. cit.*; Adélaïde Lauzon, *op. cit.*

<sup>50</sup> *La Minerve*, 12 avril 1864.

prêchent ou encore les rapports qu'il reçoit des aumôniers, on s'étonne qu'il ait attendu en 1858 avant de rétablir certains faits. En effet, cette année-là, lors de sa visite pastorale, il informa les religieuses qui, pour certaines, l'ignoraient, que Rosalie Jetté était la fondatrice de l'Institut des Sœurs de Miséricorde. Il leur demanda de l'appeler dorénavant «mère», les encouragea à la consulter et ordonna que, lors des cérémonies religieuses et officielles, elle prit son rang immédiatement après la supérieure et avant les autres sœurs. Il expliqua à celles-ci qu'une fondatrice est la personne qui commence l'œuvre et non celle qui la dote, allusion aux biens matériels que mère Sainte-Jeanne-de-Chantal possédaient.

Soumise aveuglément à l'autorité, Rosalie Jetté n'a pas su empêcher son entourage de s'approprier le mérite de ses propres efforts. Plutôt que de défendre ses droits, elle a accepté par humilité de s'effacer devant plus fort qu'elle.

La situation au sein de la communauté ne semble pas s'être améliorée après la mort de Rosalie Jetté, puisqu'en 1873, Mgr Édouard-Charles Fabre, évêque auxiliaire, présente un rapport à Mgr Bourget, comme suite à sa visite pastorale. Il ressort de ce document que le torchon brûle encore à la Maternité de Sainte-Pélagie. En effet, le prélat a noté qu'un climat de soupçon règne chez les religieuses qui sont divisées en deux factions, les plus jeunes et les anciennes. Les unes se sentent épiées, les autres s'accusent mutuellement d'être ambitieuses et susceptibles. La supérieure n'a pas la confiance des sœurs, etc, etc<sup>51</sup>. Trois ans après le décès de Mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, en 1876, la supérieure, Mère Sainte-Thérèse-de-Jésus, rétablit, avec l'aide de l'aumônier l'unité entre les deux parties. C'est alors qu'on a pu, en 1879, commencer la cueillette des témoignages sur la fondatrice.

---

<sup>51</sup> Notes de Mgr Édouard-Charles Fabre, évêque auxiliaire, à Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal au sujet de la visite pastorale de 1873, Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal, 525,109/874-8. Une copie de ces notes se trouve au CRCJ.

## CONCLUSION

Montréal, en 1845. L'industrialisation s'amorce, cependant que la cohorte des indigents grossit. Conséquence de la crise économique qui sévit, une nouvelle et troublante réalité se dessine dans le paysage social: la présence en ville de nombreuses filles-mères à la recherche d'un gîte où mettre au monde leur enfant. En deux décennies, elles seront des milliers à frapper à la porte du seul refuge francophone de la métropole créé pour les secourir, l'Hospice de Sainte-Pélagie.

En fondant cette maternité, Rosalie Jetté a écrit une page d'histoire. Son œuvre, mieux connue aujourd'hui sous le nom de la Miséricorde, deviendra l'une des institutions les plus indispensables de la ville. Et pourtant, contrairement aux autres fondatrices de notre histoire, les Marguerite Bourgeoys, Marie de l'Incarnation et Émilie Gamelin, elle n'est jamais vraiment sortie de l'ombre. Cent soixante ans après les faits, le mérite de ses réalisations reste souvent attribué à l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget.

C'est l'histoire de cette œuvre créée par une veuve d'une étonnante ouverture d'esprit que dévoile ce mémoire. Grâce au dossier de Rosalie Cadron-Jetté puisé aux archives des Sœurs de Miséricorde, il a été possible de reconstituer les 20 premières années de l'Hospice de Sainte-Pélagie fondé en 1845. Bien que Rosalie Jetté n'ait pas su écrire, ses collaboratrices de la première heure ont laissé des manuscrits d'une valeur historiographique inestimable. Les récits de certaines d'entre elles, bouleversants de candeur et de simplicité, sont une véritable chronique du temps passé. En plus de faire état de l'incroyable pauvreté de la maternité à ses débuts et de son manque flagrant de ressources tant matérielles que physiques, ces documents écrits au son et truffés de fautes d'orthographe confirment l'hypothèse

émise à l'origine de cette recherche: l'œuvre originale a rapidement échappé à sa fondatrice pour passer aux mains du pouvoir religieux et du pouvoir médical qui tour à tour ont habilement manœuvré pour se l'approprier. Cette mise sous tutelle qui s'est réalisée au détriment des sages-femmes et des pensionnaires de la maternité s'est imposée comme une révélation.

Personnages au cœur de ce mémoire, les filles-mères étaient jusqu'ici ni plus ni moins que des ombres traversant leur époque en silence. J'ai voulu donner un visage à ces femmes coupables d'avoir enfanté en dehors des liens du mariage, dans le Bas-Canada puritain du XIXe siècle. Le Registre des entrées et des sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie de Montréal à partir duquel j'ai pu constituer une base de données fournit un portrait assez juste de celles qui ont accouché à la maternité entre 1845 et 1866. Connu des pionnières sous le nom de *Journal des pénitentes*, ce document unique livre des informations qui permettent de dégager leurs principales caractéristiques. Consigné aux Archives des Sœurs de Miséricorde, ce registre a toujours été gardé confidentiel.

Et pour cause! Qu'elles aient accepté de plein gré les avances de leur amoureux, qu'elles aient été agressées par un parent ou qu'elles aient eu des relations sexuelles non consentantes avec leur patron, les filles-mères sont alors tenues pour responsables de leur malheur. Rejetées par leurs familles, méprisées par la société, elles se retrouvent souvent à la rue avec leur gros ventre. À Sainte-Pélagie, on les accueille avec empressement. On les désigne sous le vocable péjoratif de «pénitentes», appellation rapportée de France par Mgr Bourget. Mis à part les informations factuelles contenues dans le registre, auxquelles s'ajoutent quelques témoignages pathétiques des pionnières, les archives des sœurs sont muettes à leur sujet et rares sont les travaux historiographiques qui leur sont consacrés. En fait, seul le *Journal des pénitentes* témoigne de l'admission d'une jeune fille enceinte à Sainte-Pélagie.

Qui sont ces pénitentes? La compilation des données indique que la majorité d'entre elles sont très jeunes au moment de leur admission à Sainte-Pélagie. Catholiques pour la plupart, elles sont célibataires, bien qu'on retrace parmi elles des veuves et des femmes mariées, probablement des épouses abandonnées par leurs maris. Une large cohorte vient de la région de Montréal, mais il y a aussi des Ontariennes, des Américaines et des Irlandaises.

Des révélations fort intéressantes tirées de ce registre concernent le métier pratiqué par les pensionnaires de l'hospice. En effet, plus de la moitié sont des jeunes filles de la campagne venues travailler en ville comme servantes. D'autres, relativement nombreuses, sont des immigrantes irlandaises, phénomène qui s'explique par la vague d'immigration survenue au moment de la famine en Irlande. La situation de ces bonnes à tout faire est pathétique. Outre le fait que leurs emplois sont précaires et mal payés, le milieu social dont elles sont issues et leur peu d'instruction les placent dans une situation d'infériorité face à un patron qui peut abuser impunément de son autorité. Congédiées si elles refusent ses avances, elles le sont tout autant si elles tombent enceintes.

À Montréal, elles ont une alliée compatissante en Rosalie Jetté. Il m'a semblé pertinent de chercher à connaître les motivations de cette veuve, une femme sans instruction qui, défiant les mœurs et les préjugés de son temps, a tout laissé derrière elle pour consacrer les 20 dernières années de sa vie à secourir les filles-mères. Son enfance et sa jeunesse sont faiblement documentées. L'information repose sur des témoignages et anecdotes confiées par des membres de sa famille aux Sœurs de Miséricorde qui préparaient la biographie de leur fondatrice. Elles nous apprennent cependant que, très tôt, Rosalie Jetté s'est familiarisée avec le métier de sage-femme que pratiquait sa mère. Sa vie familiale d'abord sereine, ensuite ponctuée de grands malheurs, a développé chez cette mère de onze enfants, dont cinq décéderont en bas âge, une sensibilité qui l'a rapprochée des filles-mères qu'elle a recueillies chez elle, avant d'ouvrir une maternité. Si les exemples de sa générosité

racontés par ses proches longtemps après les faits sont parfois pittoresques, il ressort néanmoins que la fondatrice était une femme essentiellement tournée vers autrui. Ses origines paysannes l'ont aussi rapprochée des classes négligées de la société dont elle se sent solidaire.

Pour réaliser son projet, la fondatrice a pu compter sur des collaboratrices recrutées principalement parmi les femmes de la classe modeste. Les premières Sœurs de Miséricorde, il importe de le mentionner, étaient fort mal équipées pour affronter les difficultés inhérentes à la mise sur pied d'une œuvre aussi décriée. Sans instruction ni fortune, elles impressionnent par leur générosité et leur sens de la débrouillardise, comme le révèlent les manuscrits qu'elles ont laissés. Mais, dominées par le clergé, elles ont été incapables de se défendre contre les assauts de l'extérieur. Les exemples de leur soumission résignée à l'autorité religieuse émaillent leurs récits. Il n'empêche que l'observateur ressort de cette lecture avec la vive impression que ces pionnières méritent une reconnaissance à laquelle elles n'ont pas eu droit.

À ce stade-ci de mon enquête, il importait d'introduire celui qui a inspiré la fondatrice, Mgr Ignace Bourget. D'autres chercheurs ont déjà étudié le rôle social de premier plan joué par l'évêque de Montréal au milieu du XIXe siècle, alors que la pauvreté est presque à l'état épidémique dans son diocèse. Tête dirigeante du réseau d'entraide qu'il a lui-même constitué pour secourir les démunis que l'État refuse de soutenir, il distribue les tâches à accomplir aux communautés religieuses et organisations de bienfaisance laïques. Personne, alors, ne songe à aider les filles-mères de plus en plus nombreuses et qui n'ont nulle part où aller. C'est ici que les choses se compliquent car le prélat ne s'est pas contenté de demander à la veuve Jetté d'ouvrir un refuge pour les filles enceintes hors mariage, il l'a aussi invitée à fonder une communauté religieuse dont il a lui-même édicté les règles et assumé la direction.

Le biographe officiel de Mgr Bourget laisse entendre que le prélat avait un don pour éveiller les vocations religieuses. Il serait plus juste de dire que, dans certains cas, il les forçait. On l'a constaté dans le cas d'Émilie Gamelin et dans celui de Rosalie Jetté. L'obligation faite à cette dernière, une femme sans grandes ressources intellectuelles et soumise aveuglément à l'autorité de son confesseur, va changer le cours des choses. Les récits des pionnières le confirment: en prenant la direction de la maternité, Mgr Bourget y a instauré un climat religieux austère fait de privations et de contraintes. Un climat tout imprégné de culpabilité. Comparées à la pécheresse Marie-Madeleine, les pensionnaires de l'hospice sont «des fleurs que le vice a ternies» et «des âmes infortunées qu'un moment de faiblesse et d'oubli a précipitées dans un abîme bien profond».

S'il convient d'analyser les directives de l'évêque à la lumière des valeurs religieuses de son époque, force est d'admettre que, dans ses rapports avec les pensionnaires de Sainte-Pélagie, sa compassion et son esprit de charité ne sont guère perceptibles. Le règlement qu'il impose aux jeunes filles et aux femmes «enceintes d'un commerce illicite» et sa décision de les placer sous la bonne garde d'un directeur religieux inflexible suggèrent une condamnation de leur acte et implique une dimension punitive tant sur le plan physique que moral.

Il faut noter ici un curieux paradoxe. Si l'altruisme de l'évêque et de ses prêtres, soucieux d'offrir un toit aux filles-mères dans le besoin, est louable, la cruauté de ces mêmes hommes de Dieu, sans pitié ni compassion, qui imposent un cadre de vie inhumain à des personnes sans défense, paraît contradictoire, voire choquant. On en vient à croire que le mépris de la société à l'égard des filles «tombées dans le péché» est attisé par son élite religieuse.

L'examen des livres de Sœurs de Miséricorde montrent en outre distinctement que Mgr Bourget ne fait à peu près rien pour aider la communauté naissante à sortir du gouffre financier qui l'étrangle. Alors que d'autres ordres



reçoivent de l'aide de l'extérieur, il appartient aux seules religieuses de Sainte-Pélagie de gagner leur vie et celles de leurs pensionnaires. On reste pantois devant les privations qu'elles doivent s'imposer et la somme quotidienne de travail qu'elles abattent. En somme, si Mgr Bourget a été pour Rosalie Jetté une force d'impulsion, celle-ci a dû trouver à l'intérieur d'elle-même les ressources pour réaliser sa mission. Une mission, soit dit en passant, qu'aucune des communautés religieuses existantes n'avait rempli.

Mgr Bourget n'était pas le seul à avoir des vues sur l'Hospice de Sainte-Pélagie. Subissant déjà une tutelle, les sœurs allaient ensuite devoir affronter le corps médical tout entier. Ce qui m'a amenée à confirmer l'autre volet de l'hypothèse: les médecins montréalais ont tout mis en œuvre pour prendre le contrôle médical de la maternité. D'entrée de jeu, il faut souligner le caractère excessif de cette mesure, étant donné le sérieux et le professionnalisme des Sœurs de Miséricorde qui, voulant offrir des soins de qualité aux parturientes, avaient pris sur elles de suivre des cours d'obstétrique dispensés par le médecin attitré de la maternité. Il faut aussi souligner l'esprit de collaboration qui les animait. À preuve, elles venaient d'accepter d'accueillir chez elles les étudiants en médecine afin qu'ils apprennent le métier d'accoucheur dans de bonnes conditions. Cette décision pourtant avisée porta un dur coup à l'œuvre.

Pourquoi les médecins leur ont-ils fait la guerre? L'analyse des faits démontre que l'Hospice de Sainte-Pélagie a bel et bien été le théâtre du conflit naissant opposant les médecins aux sages-femmes. Il importait d'en rappeler les grandes lignes car plusieurs pièces n'avaient jamais été portées au dossier.

En premier lieu, ce mémoire analyse les raisons invoquées par les médecins pour éliminer les sages-femmes et les moyens qu'ils ont employés pour arriver à leurs fins. Parmi les reproches qu'ils adressent aux sœurs accoucheuses, mentionnons le fait qu'ils les jugent ignorantes en ce qui concerne l'obstétrique.

Cette accusation peut surprendre étant donné que les sages-femmes de la maternité ont obtenu leur certificat de compétence dûment signés par deux médecins et délivrés par le Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada. Dans leurs récits, les pionnières révèlent en outre que, lors des accouchements difficiles, elles s'en remettaient au médecin attitré de la maternité, celui-là même qui leur avait enseigné l'art d'accoucher.

Le Registre des entrées et sorties, qui permet de suivre le mouvement des naissances à Sainte-Pélagie, prouve que les médecins n'ont pas raison de s'inquiéter des capacités des sages-femmes de l'établissement car le bilan qu'elles affichent est excellent. Compte tenu de l'état de la médecine au milieu du XIXe siècle, alors que la mortalité des parturientes est fréquente, peu de mères et de nouveau-nés y sont morts. C'est d'autant plus impressionnant que les patientes des sœurs-accoucheuses sont des femmes fragiles psychologiquement et physiquement et que les conditions de vie qu'on leur impose à la maternité sont à la limite du supportable. Il y a tout lieu de croire que les mesures sanitaires prises par les sœurs se sont avérées efficaces.

Les sœurs ont aussi leurs griefs, comme l'indique un document tiré des ASM qui laisse entrevoir ce qui s'est passé dans la salle de labeurs après l'arrivée des clercs. Une lettre de la supérieure au secrétaire de Mgr Bourget accuse ces derniers de mettre en danger la vie et la santé des accouchées et de leurs enfants. Dans leurs dépositions, plusieurs pionnières accréditent les affirmations de leur supérieure qui s'insurge aussi contre l'attitude désinvolte des clercs à l'égard des pensionnaires. Le contenu de cette lettre lève le voile sur un épisode de l'histoire de la médecine qui n'a pas été souvent traité: le rapport méprisant qu'entretenaient les jeunes médecins à l'égard de leurs patientes qui accouchaient en dehors des liens du mariage.

Dans le dossier déposé à Rome dans la cause de béatification et de canonisation de Rosalie Cadron-Jetté, les Sœurs de Miséricorde affirment que plus de

femmes sont mortes en couches après l'arrivée des étudiants à Sainte-Pélagie et que ces décès peuvent leur être attribués. Le *Journal des pénitentes* démontre plutôt que la mortalité suit l'accroissement de la clientèle de l'institution et qu'à aucun moment, elle n'a atteint des sommets alarmants. De plus, l'étude attentive des causes de mortalité indique que seuls la moitié des décès sont attribuables à des fièvres ou à d'autres maladies liées à la grossesse.

Plusieurs historiennes confirment qu'à cette époque, alors que l'ignorance en matière d'asepsie a provoqué ailleurs dans le monde des épidémies des fièvres puerpérales, les médecins d'ici, peu soucieux de l'hygiène, ont pu involontairement causé la mort de bon nombre de parturientes. Certaines vont jusqu'à les accuser d'avoir utilisé les femmes enceintes comme «cobayes». À mon avis, cette affirmation reste à prouver, car elle sous-entend l'intention de se servir des femmes délibérément pour se livrer à des expériences. En ces temps reculés, alors que la médecine soigne de manière inadéquate les maladies infectieuses, il paraît évident que tous les grands malades et opérés, et non seulement les parturientes, ont fait les frais d'une science encore imprécise.

Quoi qu'il en soit, les médecins ont obtenu gain de cause. En 1862, Mgr Bourget a bel et bien interdit aux sœurs-accoucheuses de pratiquer leur métier auprès des femmes pauvres de l'extérieur de la maternité. Et en 1865, le Vatican leur a interdit d'accoucher dans leur maternité. Ironie du sort, Rosalie Jetté et ses sages-femmes avaient pris le voile pour sauver l'œuvre des mères célibataires. Or, quelques lustres plus tard, c'est parce qu'elles sont des religieuses que l'évêque et Rome leur a interdit de mettre au monde les enfants de leurs pensionnaires. Privées de leur droit d'accoucher, les sages-femmes de Sainte-Pélagie sont devenues, dans leur propre maternité, des infirmières au service des médecins.

Dans le cours de mes travaux sur ce sujet, je me suis heurtée à une limite de taille. La majorité des filles-mères qui ont séjourné à Sainte-Pélagie en ce temps-là ne

sachant ni lire ni écrire, elles n'ont pas laissé de témoignages nous permettant de connaître leur version des faits. Mais ce mémoire ouvre la voie aux chercheurs qui seraient tentés de poursuivre l'histoire de cette maternité jusqu'au tournant du XXe siècle. Alors, les pensionnaires avaient assez d'instruction pour écrire à leurs familles ou, après leur séjour, aux religieuses qui les avaient soignées. Apparemment, il n'y aurait que quelques lettres. Leur dépouillement pourrait néanmoins se révéler fort éclairant quant aux perceptions qu'avaient ces jeunes femmes de leur drame et au réconfort qu'elles ont trouvé à la maternité.

Il serait également intéressant de retracer les conditions de vie dans les premières maternités anglophones de confessions autres que catholique ailleurs au Canada. Quelles valeurs y privilégiait-on?

En refermant ce dossier, on se demande pourquoi les historiens de la médecine n'ont jamais reconnu la contribution de Rosalie Jetté et de ses sages-femmes. En effet, l'histoire de l'obstétrique ne mentionne nulle part l'apport des Sœurs de Miséricorde et de leur fondatrice à l'enseignement de l'art d'accoucher. C'est pourtant elles qui, les premières, ont accueilli les étudiants en médecine dans leur maternité. Elles aussi qui ont surveillé leurs stages à un moment crucial de leur formation au métier d'accoucheur.

Par ce mémoire, j'ai voulu montrer que l'Hospice de Sainte-Pélagie a comblé un vide en offrant aux filles-mères un refuge, en plus de leur fournir les soins que nécessitait leur état. Pour mener à bien son projet, Rosalie Jetté ne disposait d'aucun modèle. Elle a dû tout inventer. Ce faisant, elle a permis à des milliers de femmes démunies de donner naissance à leurs enfants dans des conditions moins précaires.

Qui peut dire combien de femmes et d'enfants ont eu la vie sauve grâce aux soins prodigués par les sages-femmes à l'Hospice de Sainte-Pélagie de Montréal?

## APPENDICE A

Nous soussignés certifions qu'ayant aujourd'hui  
 examiné la Sœur la Nativité de la Maternité à  
 St. Pélage de Montréal sur l'art des accouche-  
 ments, nous l'avons trouvée qualifiée pour prati-  
 quer, comme sage-femme.

J. B. Blandin

M. C. MacC. B. E.

M. C. MacC. B. E.

M. C. MacC. B. E.

## APPENDICE B

(Double copie  
Voir RC 6311/4.1)

24 Fév 1861 - P.A.C.A.M.

525-109  
861-1

RC 6311/4.1

Monsieur,

À l'égard des couches qui se font à la Maternité, je prends la  
liberté de vous présenter quelques faits qui sont arrivés, sans les détails  
trop longs, je ne puis en citer que quelques uns. Dans un cas,  
on assistait une Soeur de la Maternité et une Soeur des Sept-Douleurs,  
une élève a fait un enfant si long et si fatiguant que la fille étendue  
en convulsions les Soeurs l'ont prise avec instances de vouloir bien le  
terminer, ce qu'il n'a pas voulu faire; une Soeur des Sept-Douleurs,  
est venue me chercher, et ce n'est qu'avec grande peine qu'elle a pu  
le faire venir, malgré que les convulsions de la fille continuaient  
toujours, les Soeurs s'en sont été avec une grande honte, qu'on  
peut lui faire croire. Dans ces semblables cas, arrivés et quelques  
des filles ont été avec des infirmités, des élève montées pour d'impor-  
tances à l'égard des filles à la naissance de l'enfant pour l'infir-  
mité qu'elle pourraient contracter; après des avoir plusieurs fois au-  
té des prières à apprendre, les Soeurs ont été obligées de prescrire la  
blanche de leur main droite et de faire l'application. Plusieurs  
élèves ont voulu plusieurs fois faire prescrire des remèdes à la maison  
pour éviter le trouble de l'accouchement, et lorsqu'on leur disait que  
c'était inutile, les Soeurs, ils disaient que c'était inutile. Me dérangeant



Lettre de la supérieure des Soeurs de Miséricorde, mère Sainte-Jeanne-de-Chantal,  
au secrétaire de Mgr Bourget, le chanoine J.-O. Paré, le 24 février 1861.

et de tant, presque toujours lorsqu'ils étaient fatigués et qu'ils voulaient  
s'en aller, d'autres leur donnaient des remèdes pour apaiser leurs douleurs  
et leur donner pour la <sup>durée</sup> le temps de se reposer; les sœurs avaient beau-  
coup de peine à les empêcher de le faire, cela aurait été très contraire  
à la malade. D'autres dans des cas difficiles et douloureux, manquaient  
de bonne volonté, et ne donnaient pas les soins qui sont nécessaires.  
ils s'éloignaient même s'endormaient et laissaient la malade dans sa détresse.

Après un accouchement des plus douloureux où le Docteur avait  
été obligé d'appliquer les fers, deux clercs en arrivant du Docteur venaient  
et se moquaient de la malade et de la malade. Permettez-moi de  
vous rapporter ce qui est arrivé au Docteur Bagniez, qui devait il semble  
savoir comment agir dans les accouchements, dans une seule nuit il  
a été la cause de la mort de deux enfants, et d'une fille, et  
d'une fille après avoir souffert horriblement à faire mourir sans  
les deux enfants sont morts sans avoir été envoyés; il a agi tout le temps  
malgré les sœurs.

Maintenant pour les filles, la gentillesse d'elles disent que si elles  
vraient en être accouchées par les clercs qu'elles ne seraient jamais venues  
ici, que les clercs manquent de discrétion dans leurs discours, qu'ils les  
interrogent sur leur nom. Il est aussi arrivé plusieurs fois que les clercs  
ont accouché celles qui ils ont eues même s'il n'y a pas eu de sœur  
des autres et a causé des disputes dans la salle. Les sœurs ont plusieurs  
fois essayé de lui de leur enfant, pour ne pas être accusées de leur  
en ne faisant pas connaître à temps une malade, ou lorsqu'elles en



venir - les sœurs mesent par la gêne et par le dénuement, ce  
qui a causé des accidents. Lorsque les filles reviennent à la salle, elles  
sont fatiguées, et elles murmurent avec les autres elles disent qu'elles ne  
sont pas certaines que les Religieuses les fassent accoucher bien des fois  
pour ne se gêner pas de les recevoir dans leur paroisse. Plusieurs fois  
nous avons appris que en effet les clercs les ont accouchées. Une prêtre  
me venant ici a demandé une telle fille est venue ici il y a quelques  
mois sur la demande de son mari, elle a répondu c'est la  
clerc qui l'a accouchée qui lui dit dans notre paroisse. Une autre  
qui était dans une maison de pension où il y avait un clerc qui lui  
disait de venir ici, et qu'il l'accoucherait lui-même, la fille est venue  
et le clerc s'est donné l'information si cette fille était accouchée, pour elle  
elle demandait un grand de sa part à être par lui.

Les sœurs de la quatorze des sœurs ont reçu plusieurs fois des plaintes  
venant de l'import des personnes respectables, par les clercs maintenant au-  
suyvement et montrant les filles qu'ils ont accouchées ici. Elles que les  
clercs disent que lorsque les filles sont prêtes à partir, les sœurs leur disent  
c'est bien ma fille quand vous avez besoin de la maison, venez ici.  
Monsieur Fitch a dit à une sœur, j'avais une fille à vous envoyer,  
mais j'en ai pas fait parce que vous n'avez rien envoyé à elle  
donc quand bien le clerc qui l'a accouchée, j'en ai tantôt l'argent dans  
mon paroisse que de faire dépenser de l'argent, et c'est tout ce que j'en  
ai fait.

Une sœur autre. Monsieur Fitch, est très rigide dans ses principes.





et même leur dégent de voir que les clés sont à'mis dans  
une maison établie disent-ils, pour sauver l'honneur des familles.

Monsieur l'abbé dit vous en dit, que si le monde du savoir  
de commerce qui se passe en lui, que personne voudrait venir aider,  
que bon Dieu, s'il s'en est, il n'aurait jamais donné les  
mains à St. Placide, qu'il aurait fait de autres miracles.

Aucun des Sœurs ne veulent prendre la responsabilité  
de ce qui en résultera, elles ne veulent rien décider, elles leur  
rapporteront à ce que en France. Monsieur de Montcal  
décider.

Tous droits de reproduction réservés  
par Archives de la Chancellerie  
de l'Archevêché de Montréal

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

avec très humble soumission

St. Jeanne de Charité L. J. P.

Reçu de la Chancellerie le 24 Mars 1881



RC 6.3/3.8

LETTRE de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal, supérieure, au chanoine J.-O. Paré, supérieur ecclésiastique, Montréal, 24 février 1861. - Original aux ACAM, 525.109/861-1.

*Les étudiants en médecine sont en stage à l'Hospice de la Maternité de Montréal depuis déjà onse ans lorsque la supérieure écrit au supérieur ecclésiastique. Elle révèle dans sa lettre le comportement immoral des étudiants et leur manque d'éthique professionnelle envers les mères célibataires. Elle appuie sa supplique sur le fait que la fondatrice, Mère de la Nativité, était présente lors de l'examen par un étudiant d'une jeune fille en couches. La supérieure signale la conduite tout à fait déplorable de celui-ci, et rapporte plusieurs autres incidents aussi regrettables et malheureux pour la réputation des jeunes mères et de l'oeuvre. Elle demande que Mgr Bourget prenne cette lettre en considération et qu'il agisse en conséquence.*

"Monsieur,

"À l'égard des couches qui se font à la Maternité, je prends la liberté de vous présenter quelques faits qui sont arrivés; vous les détailler serait trop long, je ne vous en citerai que quelques-uns.

"Dans un cas, où assistaient ma Soeur de la Nativité et ma soeur des Sept Douleurs, un clerc a fait un examen si long et si fatigant que la fille est tombée en convulsion; les soeurs l'ont prié de vouloir bien le terminer, ce qu'il n'a pas voulu faire; ma soeur des Sept Douleurs est venue me chercher, et ce n'est qu'avec grande peine que j'ai pu le faire cesser, malgré que les convulsions de la fille continuaient toujours; les conséquences en ont été une grande hémorragie qui a failli la faire mourir. D'autres cas semblables sont arrivés et quelques-unes des filles sont restées avec des infirmités.

"Les clercs montrent peu d'importance à l'égard des filles, à la naissance de l'enfant, pour l'infirmité qu'elles pourraient contracter; après les avoir plusieurs fois avertis des précautions à prendre, les soeurs ont été obligées de prendre la place de leur main oisive et de faire l'application. Plusieurs clercs ont voulu plusieurs fois faire prendre des remèdes à la malade pour hâter le terme de l'accouchement, et lorsqu'on leur disait que c'était contre les Auteurs, ils disaient que plusieurs médecins le faisaient et c'était presque toujours lorsqu'ils étaient fatigués et qu'ils voulaient s'en aller; d'autres [ont voulu] leur donner des remèdes pour apaiser leurs douleurs et leur donner par là le temps d'aller se reposer; les soeurs avaient beaucoup de peine à les empêcher de le faire, cela aurait été très contraire à la malade. D'autres, dans des cas difficiles et douloureux, montrent peu de bonne volonté, et ne donnent pas les soins qui sont nécessaires. Ils s'éloignent et même s'endorment et laissent la malade sans aide.

"Après un accouchement des plus douloureux où le Docteur avait été obligé d'appliquer les fers, deux clercs en arrière du Docteur riaient et se moquaient de la malade et de la maladie. Permettez-moi de vous rappeler ce qui est arrivé au Docteur Gasquipy qui devait, il me semble, savoir comment agir dans les accouchements: dans une seule nuit il a été la cause de la mort de deux enfants et d'une fille, et l'autre fille après avoir souffert horriblement a failli mourir aussi; les deux enfants sont morts sans avoir été ondoyés; il a agi tout le temps malgré les Soeurs.

"Maintenant pour les filles, la généralité d'elles disent que si elles eussent su être accouchées par les clercs, elles ne seraient jamais venues ici; que les clercs manquent de discrétion dans leurs discours, qu'ils les interrogent sur leur nom. Il est aussi arrivé plusieurs fois que les clercs ont accouché celles qu'ils ont eux-même séduites, que cela a été connu des autres et a causé du désordre dans la salle. Les filles ont quelques fois exposé la vie de leur enfant, pour n'être pas accouchées par les clercs, en ne faisant pas connaître à temps leur maladie, où lorsqu'elles les voient les douleurs cessent par la gêne et par le saisissement, ce qui a causé des accidents.

"Lorsque les filles reviennent à la salle, elles sont fâchées, et elles murmurent avec les autres, elles disent qu'elles ne peuvent pas croire que des Religieuses les fassent accoucher par des clercs qui ne se gênent pas de les découvrir dans leur paroisse. Plusieurs fois nous avons appris qu'en effet les clercs les avaient déclarées. Une pénitente en arrivant ici a demandé: -"Une telle fille est venue ici il y a quelques mois?" Sur la demande -"Comment le savez-vous?" elle a répondu -"C'est le clerc qui l'a accouchée qui l'a dit dans notre paroisse". Une autre qui était dans une maison de pension où il y avait un clerc qui lui disait de venir ici, et qu'il l'accoucherait lui-même; la fille est venue et le clerc s'est souvent informé si cette fille était accouchée; pour elle elle demandait en grâce de ne pas l'être par lui.

"Les Soeurs dans la quête des paroisses ont reçu plusieurs fois des plaintes, venant de la part de personnes respectables, que les clercs nomment publiquement et montrent les filles qu'ils ont accouchées ici. De plus que les clercs disent que lorsque les filles sont prêtes à partir, les Soeurs leur disent: "C'est bien, ma fille, quand vous aurez besoin de la maison, venez ici". Un Monsieur Prêtre dit à une Soeur: "J'avais une fille à vous envoyer, mais je ne l'ai pas fait parce que l'une que j'avais déjà envoyée a été divulguée par le clerc qui l'a accouchée. J'aime autant la garder dans ma paroisse que de faire dépenser de l'argent, et ensuite que tout soit déclaré."

"Plusieurs autres Messieurs Prêtres ont témoigné leur surprise et même leur dégoût de voir que les clercs sont admis dans une maison établie, disent-ils, pour sauver l'honneur des familles.

"Monsieur Berthelet nous a dit que si le monde savait le commerce qui se passe ici, que personne ne voudrait nous aider; que pour lui, s'il l'eut su, il n'aurait jamais donné la main à S<sup>te</sup> Pélagie, qu'il aurait fait ses oeuvres ailleurs.

"Aucune des soeurs ne veut prendre la responsabilité de ce qui en résultera, elles ne veulent rien décider, elles s'en rapporteront à ce que sa Grandeur Monseigneur de Montréal décidera.

J'ai l'honneur d'être Monsieur,  
votre très humble servante.

[Signé] S<sup>r</sup> S<sup>te</sup> Jeanne de Chantal, Sup.

Hospice de la Maternité de Montréal, 24 Février 1861."

Copie dactylographiée de la lettre de mère Sainte-Jeanne-de-Chantal.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

Archives de Montréal: Fonds de l'École de chirurgie et de médecine de Montréal (1845-1936).

Archives des Sœurs de Miséricorde (ASM): documentation colligée au Centre Rosalie-Cadron-Jetté.

#### Manuscrits d'origine:

- Notes biographiques au sujet de Rosalie Cadron-Jetté de Cléopée Gaulin
- Mémoires sur l'origine et les progrès de l'établissement de Sainte-Pélagie à Montréal, de l'abbé Antoine Rey et Justine Filion
- Notes de Mère Marie-des-Sept-Douleurs (Lucie Lecourtois)
- Notes sur la vie de Rosalie Cadron, en religion Sœur de la Nativité, fondatrice des Sœurs de Miséricorde, d'Avéline Paquin
- Journal des pénitentes, Registre des entrées et sorties de l'Hospice de Sainte-Pélagie.

Dossier Rosalie Cadron-Jetté (Mère de la Nativité)

Dossier Mgr Ignace Bourget

Dossier des origines de l'Hospice de Sainte-Pélagie

Dossier des contemporaines de la fondatrice

Dossier des cinquante témoins oculaires

Dossier de la cause de béatification et de canonisation de Rosalie Cadron-Jetté (incluant la Positio en deux volumes et les Actes du Procès en 18 volumes.)

La Minerve, le 24 octobre 1850, vol. XXIII, no 14

\_\_\_\_\_, le 12 avril 1864, vol. XXVI, no 89.

\_\_\_\_\_, le 10 octobre 1854, vol. XXVII, no 14.

\_\_\_\_\_, le 2 juin 1855, vol. XXVII, no 97.

## Études

Auclair, Élie, *Histoire des Sœurs de Miséricorde de Montréal*, Montréal, Imprimerie des Sourds-muets, 1928, 362 p.

Backhouse, Constance B., «Involuntary Motherhood: Abortion, Birth Control and the Law in 19th Century Canada», *Windsor Yearbook of Access to Justice*, tome III, 1983, p. 61-130.

\_\_\_\_\_, «Nineteenth-Century Canadian Rape Law, 1800-1892», *Essays in the History of Canadian Law*, tome II, Toronto, The Osgoode Society, Women's Press, 1983, p. 200-247.

\_\_\_\_\_, «Nineteenth-Century Canadian Prostitution Law, Reflection of a Discriminatory Society», *Histoire sociale -Social History*, vol. XVIII, no 36, novembre 1985, p. 387-423.

Barabé, Paul-Henri, o.m.i., *Un siècle de miséricorde*, Ottawa, Éditions de l'Université, 1948, 415 p.

Beauvalet-Boutouyrie, Scarlet, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, Paris, Belin, 1999, 432 p.

Bernier, Jacques, *La médecine au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 207 p.

Bouchard, Gérard, «La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay, 1860-1930», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, no 2, automne 2000, p. 183-217.

Boyer, Raymond, *Les crimes et les châtiments au Canada français*, Montréal, Cercle du livre de France, 1966, 482 p.

Cliche, Marie-Aimée, «Un secret bien gardé. L'inceste dans la société traditionnelle québécoise, 1858-1938», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1996, vol. 50, no 2.

Cliche, Marie-Aimée, Grossesse oblige! Les abus sexuels aux XVIIe et XVIIIe siècles,» *Cap-aux-Diamants*, no 21, printemps 1990 p. 59-62.

Cliche, Marie-Aimée, «Morale chrétienne et double standard sexuel. Les filles-mères à l'hôpital de la Miséricorde à Québec, 1874-1972», *Histoire sociale-Social History*, tome 24, no 47, mai 1991, p. 85-125.

Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour éditeur, 1992, 646 p.

Collin, Johanne, et Laurence Monnaie-Rousselot, «La communauté médicale montréalaise de 1850 à 1890: variations sur le thème de l'élite», *Histoire sociale - Social History*, tome XXXII, no 64, novembre 1999, p. 174-207.

Danylewycz, Marta, *Profession religieuse, un choix pour les Québécoises 1840-1920*, Montréal, Boréal, 1988, 246 p.

De Cotret, docteur E. A. René «Hospice de la Maternité», *L'Union médicale du Canada*, vol. XXVI, novembre 1897, p. 190-197.

\_\_\_\_\_, «L'asepsie lors des accouchements», *L'Union médicale du Canada*, vol. 36, 1907, p. 692-703.

De Groot, Raphaëlle et Élisabeth Ouellet, *Plus que parfaites, Les aides familiales à Montréal, 1850-2000*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2001, 177 p.

Denault, Bernard, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975, p. 76.

Désilets, Andrée, «Rosalie Cadron-Jetté», *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, volume IX, 1973, p. 121.

Desjardins, Édouard, «L'Hôpital de la Miséricorde à Montréal», *L'Union médicale du Canada*, vol. 102, 1972-1973, p. 400-405.

\_\_\_\_\_, «L'évolution de la médecine à Montréal», *L'Union médicale du Canada*, vol. 106, février 1977, p. 237-258;

Dessaulles, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 170 p.

Ehrenreich, Barbara et Deirdre English, *Sorcières, sages-femmes et infirmières Une histoire des femmes et de la médecine*, Ottawa, Éditions du remue-ménage, 1983, 99 p.

Farley, Michaël, et autres, «Les commencements de l'administration montréalaise de la santé publique (1865-1885)», *HSTC Bulletin, Revue d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine au Canada*, première partie, vol. V, no 1, janvier 1982, p. 24-46; vol. VI, mars 1982, p. 85-109.

Gélis, Jacques, «Naître sans médecin», *L'Histoire*, no 34, mai 1981, p. 105-112.

Goulet, Denis, Gilles Lemire et Denis Gauvreau. «Des bureaux d'hygiène municipaux aux unités sanitaires. Le Conseil d'hygiène de la province de Québec et la structuration d'un système de santé publique 1886-1926», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49, printemps 1994, p. 491-520.

Gossage, Peter, «Les enfants abandonnés à Montréal au 19<sup>e</sup> siècle: la crèche d'Youville des Sœurs Grises 1820-1971», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, tome 40, no 4, printemps 1987, p. 537-559.

Grace, Robert J., «Des Irlandaises en quête de maris», *Cap-aux-Diamants*, no 55 automne 98, p. 22-24.

Fecteau, Jean-Marie, *La liberté du pauvre, crime et pauvreté en XIX<sup>e</sup> siècle québécois*, Montréal, vlb éditeur, 2004, 455 p.

Fournet, Pierre-Auguste, p.s.s., *Mère de la Nativité et les Origines des Sœurs de Miséricorde, 1848-1898*, Montréal, Imprimerie des sourds muets, 1898, 252 p.

Fournier, Marcel, Yves Gingras et Othmar Keel, *Sciences et médecine au Québec*, Québec, *Institut québécois de recherche sur la Culture*, 1987, 210 p.

Gagnon, Serge, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 300 p.

\_\_\_\_\_, *Plaisir d'amour et crainte de Dieu*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, 202 p.

Giroux, Henri, *La Miséricorde ou 50 années de dévouement et d'abnégation des Religieuses de Miséricorde à Montréal*, Montréal, Presses à vapeur de la Minerve, 1894, 152 p.

Goulet, Denis, *Histoire de la faculté de Médecine de l'Université de Montréal, 1943-1993*, vlb éditeur, 1993, 502 p.

Goulet Denis et André Paradis, *Trois siècles d'histoire médicale au Québec*, Montréal, vlb éditeur, 1992, 532 p.

Greer, Allan, «The pattern of literacy in Quebec, 1745-1899», *Histoire Sociale - Social History*, novembre 1978, p. 330.

Grenier, Georges, «La mortalité des enfants», *La Revue canadienne*, 1871, pp. 685-697 et 721-755.

Guérard, François, *Histoire de la santé au Québec*, Montréal, Boréal, 1996, 124 p.

Hétu, Jean, «Les Anciens de Lavaltrie au 19<sup>e</sup> siècle», *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, no 136, avril, mai, juin, 1978.

\_\_\_\_\_, *Tricentenaire de Lavaltrie, 1672-1972*, Lavaltrie, Éditeur Pelletier, 1972, 98 p.

Jean, Marguerite, «Sauver les femmes en détresse», Marie-Joséphite Fitzbach, *Cap-aux Diamants*, no 26, été 1991.

\_\_\_\_\_, S. C. I. M. *Évolution des communautés religieuses de femmes au Canada de 1639 à nos jours*, Montréal, Fides, 1977, 324 p.

Lacelle, Claudette, *Les domestiques en milieu urbain canadien au 19<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Environnement Canada-Parcs, 1987, 278 p.

Lachapelle, Séverin, *La Santé pour tous ou notions élémentaires de physiologie et d'hygiène à l'usage des familles*, Montréal, Compagnie d'imprimerie canadienne, 1880, 289 p.

Laforce, Hélène, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la Culture, 1985, 237 p.

Lapointe-Roy, Huguette, *Charité bien ordonnée*, Montréal, Boréal, 1987, 328 p.

Laurendeau, France. «La médicalisation de l'accouchement», *Recherches sociographiques* 24, 2, mai-août 1983, p. 203-234.

Leblond, Sylvio, *Médecine et médecins d'autrefois, pratiques traditionnelles et portraits québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, 258 p.

Lévesque, Andrée, *Résistance et transgression*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1995, 157 p.

\_\_\_\_\_, «Éteindre le Red light: les réformateurs et la prostitution à Montréal 1865-1925», *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol. 17, no 3, fév. 1989, p.199-201.

\_\_\_\_\_, *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1989, p. 121-136.

Marsolais, Claude, Luc Desrochers et Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal*, Montréal, vlb éditeur, 1993, 323 p.



Martineau, Donat, *Histoire de Lavaltrie, 1672-1854*, Lavaltrie, Édition du Chemin du Roy, 1991, 183 p.

Mignault, L. D., «Histoire de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, *L'Union médicale du Canada*, 1926, p 622.

Ouellet, Fernand, *Histoire économique et sociale du Québec*, tome II, Montréal, Fides, 1971, 639 p.

Paquette, Lyne, et Réal Bates, «Les naissances illégitimes sur les rives du Saint-Laurent avant 1730», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, automne 1986, pp. 239-252 et 254-272.

Pouliot, Léon, *Monseigneur Bourget et son temps*, tome III, Montréal Bellarmin, 1972, 197 p.

Prévost, Arthur, *Toute la vérité sur la fille-mère et son enfant*, Montréal, éditions Princeps, 1961, 150 p.

Provencher, Jean, *Marie-Rosalie Cadron-Jetté, 1794-1864*, Montréal, Centre Rosalie-Cadron-Jetté, 1989, 18 p.

Ramirez, Bruno, *La ruée vers le Sud*, Montréal, Boréal, 2003, 277 p.

Robert, Jean-Claude, *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global/ Libre expression, 1994, 167 p.

\_\_\_\_\_, «Jacques Viger», *Dictionnaire biographique du Canada*, volume VIII, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1985.

\_\_\_\_\_, «The City of Wealth and Death: Urban Mortality in Montreal, 1821-1871», *Essays in the History of Canadian Medicine*, Toronto, McClelland & Stewart, 1988, p. 18-37.

Robillard, Denise, *Émilie Tavernier-Gamelin*, Montréal, Éditions du Méridien, 1988, 330 p.

Roseau, Pia, *Grand-mère Rosalie, vie de Mère de la Nativité*, fondatrice des Sœurs de Miséricorde, Montréal, Librairie Beauchemin, 1964, 131 p.

Rottot, J.P. «La science médicale à Montréal depuis 50 ans jusqu'à nos jours», *La Revue médicale du Canada*, vol. VI, 1902, p. 342-362.

Saillant Francine et O'Neil, Michel, *Accoucher autrement*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 450 p.

Sylvain, Philippe, «Ignace Bourget», *Dictionnaire biographique du Canada*, volume IX, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982.

Tétrault, Martin, «Les maladies de la misère: aspects de la santé publique à Montréal, 1880-1914», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 4, mars 1983, p. 507-526.

\_\_\_\_\_, «L'inégalité sociale devant la mort et la perception de la santé chez les contemporains à Montréal, pendant la seconde moitié du XIXe siècle», *Nouvelles recherches québécoises*, vol. 2, 1978, p. 59 à 81.

Ward, Peter, «Unwed Mothers in Nineteenth-Century English Canada», *Société historique du Canada. Communications historiques*, 1981, p. 34-56.

Wertz, Richard, Wertz, Dorothy, *Lying In, A History of Childbirth in America*, Toronto, Yale University Press, New Haven, 1989, 322 p.